

MÖBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

148

LA RUE



MöBIUS 148

Mœbius 148

février 2016

Numéro piloté par Olivier Gamelin

Directrice : Lucie Bélanger

Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin et Raymond Martin.

Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger, Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc, Tristan Malavoy-Racine, Raymond Martin et Julia Pawlowicz.

Illustration et maquette de la couverture : Raymond Martin

Mise en pages : Julia Marinescu

Dépôt légal, BAnQ et BAC, 1^{er} trimestre 2016

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-89741-078-0 ISBN Pdf : 978-2-89741-079-7

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle reproduit.

Mœbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Mœbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

Distribution en format papier : Dimedia (Canada); D. N. M. (Europe); Exportlivre (ailleurs dans le monde)

Distribution en format numérique : Vitrine de l'entrepôt numérique ANEL-De Marque (www.vitrine.entrepotnumerique.com); Sodep (www.sodep.qc.ca)

Abonnement au format papier : www.revuemoebius.qc.ca et www.sodep.qc.ca

Abonnement au format numérique : www.sodep.qc.ca et www.erudit.org

Archives : www.erudit.org

Mœbius paraît quatre fois l'an.

Mœbius

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1, Canada

Tél. : 514 597-1666

Courriel : triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Canada

Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Québec

SOMMAIRE

PRÉSENTATION.....	5
DAVID GOUDREULT	
<i>À qui la rue?</i>	11
JULIE BOSMAN	
<i>Faire marcher Albert</i>	17
MARTINE DELVAUX	
<i>La rue des autres</i>	21
MARJOLAINE DESCHÊNES ET ALEXANDRE CHÂTEAUNEUF	
<i>La rue aux Cinq Diamants</i>	27
FRANÇOIS MARTIN	
<i>Carrefour giratoire</i>	35
BERTRAND BERGERON	
<i>Le manteau Magritte</i>	43
HECTOR RUIZ	
<i>L'opérette de la rue Ontario et Rouille</i>	53
FRÉDÉRIC DURAND	
<i>Et ton cœur noir s'arrêtera</i>	57
ARIANE GÉLINAS	
<i>Ceux de la clepsydre</i>	63
HENRI CLERC	
<i>La Zone</i>	69
JULIE DUGAL	
<i>Late night sur le boulevard Taschereau</i>	85
MONIQUE LE MANER	
<i>Traversées</i>	91
RAYMOND CARON	
<i>Rue Maufils</i>	95
GUILLAUME BARIL	
<i>Une fille en colère</i>	101
CÉCILE-MARIE HADRIEN	
<i>Mistigri</i>	107
GENEVIÈVE MARLEAU	
<i>La route</i>	115
CATHERINE GIROUARD	
<i>Les pieds dans la boue</i>	121
KIEV RENAUD	
<i>La danseuse</i>	125

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT

Diane Vincent écrit à Murakami Haruki.....129

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES.....135

LES YEUX FERTILES.....139

Thèmes à venir (les dates sont sujettes à changements) :

n° 149 - *Cataclysmes* piloté par Mylène Durand (complet)

n° 150 - *Persistance* piloté par Catherine Cormier-Larose (date de tombée: 1^{er} mars 2016)

n° 151 - *Montréal est une ville de passages secrets* piloté par Lucie Bélanger (date de tombée: 1^{er} juin 2016)

PRÉSENTATION

PRÉSENTATION

À nous, la rue!

Sur la même rue, autant de couleurs singulières, contradictoires, une telle quantité de figures selon les lunettes portées par l'observateur. Voici le jour, voilà la nuit. Elle se métamorphose dès qu'on s'y déchausse, la rue, dès qu'on y marche en bottes de sept lieues, en sandales ou en godasses, en sifflant la *Marseillaise* ou à la hâte à l'heure du lunch. À la fleur de l'âge où à l'orée de l'existence. Sous un quartier de lune où à l'ombre bleue d'un lampadaire. La même rue? Mille panoramas, dix mille coups d'œil, cent mille exils. À qui la rue? Aujourd'hui, à nous, la rue!

Lorsque je suggérai «la rue» comme thème d'un numéro de *Mæbius*, je débarquais à peine, à bon port, sur la terre ferme, après plusieurs années passées en mer à la timonerie d'un journal de rue, *La Galère*. À l'instar des galériens avec qui j'avais souqué sang et eau sur le pont de ce navire itinérant, je me faisais de la rue une image teintée de misère humaine. Haine, rejet, maladie, ignorance, violence, rupture, faim et fin de mois, black-out. Au bout de la rue, une seule lumière, celle d'un train fonçant à vive allure vers soi.

De la proue à la poupe, j'ai côtoyé là des gens qui se sont jetés aux requins, qui se sont noué la corde au cou à fond de cale, qui ont bu la tasse menant jusqu'à trépas. J'ai parlé à des mousses pieds nus dans la neige, à des parents perchés au mat d'artimon, une seringue plantée dans les veines comme une grand-voile battant l'aquilon. J'ai fréquenté des Queequeq tatoués jusqu'au front, burinés par la colère, des mutins de la vie qui se battent à coup de rame. J'ai vu, une fois, un matelot en poignarder un autre pour une histoire de drogue, l'unique félicité lorsqu'on est prisonnier dans la tempête.

Lieu de rêverie pour le promeneur solitaire, la rue? Espace de liberté? Plutôt toile de fond d'un théâtre où la rupture sociale jouait le premier rôle. Poqués de lendemain de brosse éternelle, apothicaires du dimanche, vagabonds de tout acabit, repris de justice, autant de personnages extraordinaires que j'ai aimés, profondément, tour à tour lorsqu'ils occupaient l'avant-scène. Cette scène que j'ai reconnue dans le texte d'Henri Clerc, cette scène où les planches sont d'asphalte et les répliques dures comme du marbre.

Un matin, au printemps, le gouvernement décida de faire un grand ménage. En réponse aux problématiques galériennes, un coup de balai. Trop de personnes, estimait-il, habitaient la rue comme si elles étaient chez elles. Les sans domicile fixe devaient désormais se fixer. Aux projets de réinsertion sociale, on préféra l'approche du logement d'abord. À *La Galère*, nos subventions furent abrogées. Malgré nous, nous jetâmes l'ancre. La rue lessivée, décrottée, blanchie. Dehors les clochards, ou plutôt dedans! Personne ne cria à l'injustice. À Trois-Rivières, la rue devint sans voix. Pleine de hurlements silencieux auxquels personne ne porta plus attention. Loin des yeux... Ce qu'on ne voulait plus voir, on l'enferma. C'est alors que je présentai «la rue» à l'équipe de *Mœbius*. Une fenêtre qui ferait jour, espérais-je, sur ce qu'on avait souhaité cacher.

J'accostai donc, mis pied sur le continent, roulai mes voiles. Je retrouvai une vie normale. Sans excès. Très peu de vitesse. Aucun bonheur en canne à 20 dollars le gramme ni de violence calfeutrée dans un amplificateur. Je quittai le centre-ville, déménageai mes pénates à la campagne au bout d'un rang de gravelle. La rue appartenait désormais aux perdrix et aux renards. À qui la rue, maintenant? demande David Goudreault. À eux, la rue. À nous tous.

Car la rue n'est pas qu'itinérance, zone interdite aux fortunés. Les écrits déposés comme une averse, inondant ma boîte courriel, illustrent bien la diversité de la rue. Il y a autant de rues possibles que de marcheurs. Sur la carte géographique des soumissions de textes, il a fallu jeter son dévolu sur quelques-uns. Tourner à droite, bifurquer à gauche. On ne peut pas emprunter toutes les directions en même temps, même si elles mènent toutes à la rue.

Pour les uns, la rue est un lieu de passage obligé, à double sens ou à sens unique. Dès lors qu'on sort de chez soi, elle construit un pont entre l'abri et l'exhibition, le journal intime et la presse quotidienne, le secret intérieur et la révélation à visage découvert, la sécurité du dedans et la menace du dehors. Voire l'inverse, comme dans les rues à présent touristiques de Birkenau, de Krakow, où Marjolaine Deschênes a enterré des souvenirs d'enfance et une page de notre humanité.

Pour l'enfant, la rue recèle d'innombrables possibilités de jeux de marelle, de hockey, de billes et d'aventures. Même si on ne lui laisse « qu'une ruelle exiguë à arpenter, au-dessus d'elle il y aura toujours le ciel tout entier » (Etty Hillesum). Et dans ce ciel brille le soleil noir de l'adolescence, comme chez François Martin. Le chemin de campagne s'élargit jusqu'au carrefour giratoire. L'enfant y avance, titubant, incertain, choisit la voie qui le mènera ou l'éloignera de la vie adulte.

Pour les autres, la rue est un pavé privilégié pour élargir (rétablir) sa liberté personnelle ou collective. Pour le meilleur et pour le pire. Le printemps arabe, ou érable, c'est selon, postface d'un hiver interminable. Endroit de rassemblements, de slogans, de solidarité, la rue, virtuelle ou réelle, porte-voix pour exprimer sa colère, ses *desiderata* et ses joies. Autant de lieux, comme l'écrit Henry Miller, « où l'on respire et reprend haleine ».

La rue pour exposer la beauté et le désir. Les fleurs de bitume pullulent si on s'y attarde. Au détour d'un coin de trottoir, un graffiti illumine le goudron, une herbe émerge d'une fissure dans le béton, un objet perdu nous ramène au hasard de l'enfance, le baiser de deux étrangers nous plonge dans une persistante nostalgie. Autant de splendeurs que seul le flâneur remarque. L'automobiliste, en maître incontesté, n'y voit que du feu rouge.

Entre les artères interminables où on s'égare, le pont des artistes ou des amants, les rues commerciales, fluorescentes, stroboscopiques, les ruelles en chanvre et les nids de poule intérieurs et mémoriels, la rue revêt autant de sens, de couleurs, d'odeurs, de souvenirs, de mélancolies nocturnes qu'il y a de « ruellards » pour y déambuler.

À qui la rue, donc ? À moi, la rue. À nous. À ceux qui se l'approprient, aux petits princes qui l'apprivoisent, aux rebelles qui ne suivent pas le courant et les vagues semées derrière les pas pressés des chalands.

S'il m'était permis de dédicacer ce numéro, je l'offrirais à Richard dit le Gaspésien, philosophe de boulevard qui s'est laissé choir les pieds devant, gelé dans sa tranchée d'hiver au bout de la rue des Forges. Comme un bouquet d'espoir, j'en ferais don à Vangolet, poète et artiste dont l'immense talent ira vraisemblablement s'éteindre dans une poubelle. J'arracherais quelques pages pour Anabelle, dont la rue s'est transformée en long fleuve tranquille où elle noya son secret et son corps encore jeune. Je dédierais ce numéro à tous les galériens qui ont mouillé avec moi et pour qui la rue n'a jamais été qu'un transit entre la vie et la mort. À qui, la rue ? À moi, à eux, et à tous les autres fantômes...

Olivier Gamelin

DAVID GOUDREAULT

À qui la rue?

Je me réveille épuisé. J'ai l'habitude des sommeils légers, des siestes qui n'en sont pas. Je dors mal depuis toujours, peut-être même avant. L'insomnie me tenaillait déjà quand je vivais en banlieue, dans mon bungalow bien isolé, alors depuis que je survis dans les rues du Quartier latin, ça se détériore. Tout se détériore.

Je suis un itinérant, dans le sens libre du terme. Près de deux ans de galère au compteur, sans décliner une seule fois mon identité, sans retirer d'aide sociale et je peux compter sur mes pouces le nombre de nuits passées en centre d'hébergement. J'habite la dernière marge de liberté de nos sociétés policées, sécurisées. Je sais de quoi je parle, même quand je radote. J'enseignais la sociologie au cégep du Vieux-Montréal.

Je suis un alcoolique, dans le sens noble du terme. C'est une passion, une passion christique. Je dois aller au bout de la bouteille, toutes les bouteilles. J'ai déjà perdu ma femme, ma maison, mon emploi, et mes filles ne veulent plus me parler. Ce serait con d'arrêter maintenant. Il faut aller au fond des choses, même aux bas-fonds. Je creuse toujours. On croit que les indigents vivant dans la rue sont les plus faibles de la société. C'est faux, les plus faibles sont pris en charge. Ils sont en centre de désintox, en psychiatrie ou en prison. Pour survivre sans autres soutien que ses vices, il faut une grande force de caractère, un courage peu commun. Je le dis en toute modestie. Je ne le savais pas lorsque j'enseignais les impacts migratoires des famines irlandaises sur le tissu social québécois. Je ne connaissais rien de la pauvreté.

Des étudiants occupent les rues, encore. D'anciens collègues aussi. Ils revendiquent la gratuité scolaire.

Je suis un malade mental, dans tous les sens du terme. L'alcoolisme est une maladie mentale, déjà. À trois litres de mauvais vin par jour, je mérite bien le titre. Bipolaire aussi, diagnostiqué à l'orée de ma vie adulte, médicamenté et suivi pendant près de deux décennies. Sans grand succès. Moins d'hypomanie mais des *downs* dignes du krach de 1929 à tous les automnes. C'est le printemps aujourd'hui, on me tolère dans le stationnement souterrain de l'UQAM et j'ai mes ententes avec un dépanneur qui m'échange les bouteilles et canettes consignées contre ma piquette quotidienne. Je vais bien, pour l'instant. Un jour à la fois, comme ils disent. Combien d'années un petit universitaire alcoolique légèrement suicidaire peut-il survivre dans la rue? Mystère. Je suis une expérience sociologique.

Printemps érable, mon cul! La saison des sucres s'étire trop à mon goût. Plus d'un mois déjà qu'ils remplissent les rues de policiers et me réveillent sans arrêt. Ils ne l'auront pas, leur gratuité. Le gouvernement va tomber, peut-être. Coupe une tête, il en repoussera trois. Leurs manifs sont belles et vaines, tout est vain. J'ai soif.

Je suis blessé, ma cheville est énorme. Je ne vois plus la malléole péronière, la douleur remonte jusqu'au genou. Je devrais aller à l'hôpital mais je n'irai pas. Par orgueil et par honte. Je suis étendu dans mon racoin, me demandant comment je peux immobiliser mon pied, permettre à ma cheville de guérir et, surtout, aller chercher mon alcool malgré l'agitation dans la rue.

Je dormais, somnolais plutôt. D'un coup j'ai entendu crier puis une flopée de manifestant courait dans la ruelle, vite rattrapée par l'odeur des gaz. Je ramassais mon sac de couchage quand on m'a plaqué contre le mur. Un manifestant ou un policier, ça ne change rien. Au jeu du chat et de la souris, le cafard n'a rien à dire. J'ai perdu l'équilibre, tenté de me rattraper au kéfié d'un coureur et je suis tombé. On m'a piétiné, j'ai crié, on a couru, la ruelle s'est vidée et c'était fini. *One man down*.

Police stupide, bras engourdi et armé de l'État. Vous êtes des outils du système, des outils mal affûtés d'ailleurs. Par quelle distorsion cognitive croyez-vous faire votre travail en usant de violence contre des adolescents désarmés?

Jeunesse arrogante, vous avez déjà tout, l'avenir et la santé. Vous avez encore le temps de tomber mille fois et de vous relever, le temps d'aimer, vous pouvez tuer un homme, faire votre temps et ressortir encore jeune! Vous avez tout! Vous voulez la rue aussi?

Je rumine, c'est mauvais pour moi. J'ai soif et je commence à trembler. Je dois me lever, récupérer mon sac de canettes, aller chercher un demi-litre, au moins. Sinon, je ne dormirai pas. Je suis triste et vide. Mes filles couraient peut-être dans la ruelle aussi. M'auraient-elles piétiné? Ma bouche est pâteuse, la douleur lancinante, je me lève malgré tout. La soif, on ne peut me juger si on n'a jamais connu la soif, la vraie.

Combien de ces milliers de manifestants qui me pourrissent la vie deviendront alcooliques, toxicomanes, malades mentaux et, ultimement, itinérants? Sûrement que les abrutis en uniforme qui couraient derrière ont aussi quelques bons ivrognes fonctionnels dans leurs rangs. Heureusement pour eux, leur rigidité psychologique les protège, un peu.

Je rumine, je rumine et je n'avance pas. Je dois m'appuyer sur les voitures, retenir mon souffle entre chaque pas. Le sac de bouteilles me fait perdre l'équilibre, c'est interminable. J'émerge enfin. Une borne de stationnement m'indique qu'il est près de vingt-trois heures. Je dois me hâter, forcer le pas et serrer les dents. Je maudis ma vie, la ville, le gouvernement, ses sbires et toute la jeunesse québécoise. J'en ai les larmes aux yeux quand, enfin, la clochette du dépanneur célèbre mon arrivée. Nihaô Cheng!

On ne trouve plus que des Couche-Tard de merde au Québec, des commerces antisyndicaux, contribuant à notre acculturation; avec leurs produits maison, ils saignent même jusqu'aux petits producteurs et les distributeurs de nananes. C'est pourquoi je regrettais vraiment de voler Cheng. Un des rares Asiatiques à tenir encore un dépanneur. Sympathique père de famille aussi, Cheng, mais la douleur est insupportable, la soif aussi. Pendant qu'il compte mes bouteilles, j'en glisse deux, pleines, sous mes trois couches de chandails. Avec le demi-litre que les bouteilles me fournissent, je m'apaise. Bientôt je serai saoul, enfin, en paix.

Je ne peux boire ni être malade dans le stationnement de l'UQAM. C'est l'entente que j'ai avec les agents de

sécurité. Ça me va, le ciel est dégagé et la nuit s'annonce douce. Je boîte quelques minutes et m'arrête devant le cégep du Vieux-Montréal. Un groupe de jeunes, sacs aux dos, s'agitent devant la bâtisse. Ma cheville en a assez. Je m'installe contre un muret portant le nom de l'établissement. Dos à la rue, je devrais être tranquille. Je dévisse le bouchon de la première bouteille que je bois en trois traits. J'ouvre la deuxième, celle que je pourrai déguster en cinq gorgées.

Le plus élancé des jeunes fouille dans son sac, en sort quelque chose de brillant, quitte le groupe à la course vers le cégep. D'où je suis assis, à l'angle des rues Ontario et Sanguinet, j'ai une vue imprenable sur le carré rouge que la bombe aérosol entame sur la brique, ainsi que sur la voiture de police arrivant tous phares éteints. J'ai d'abord envie de crier, pour prévenir les révolutionnaires puis pour insulter les argousins. Mais je me tais. Je ne veux pas être repéré et leur petit jeu ne me concerne plus. Je prends une lampée et soupire.

Tout se déroule très vite. Une rondelette aux cheveux rouges repère la voiture et prévient l'artiste, celui-ci balance la bombe aérosol dans un buisson, saute la volée de marches et court sur Ontario. Le groupe se disperse au même moment dans toutes les directions. Trois policiers bondissent de la voiture immobilisée dans un crissement de pneus. Deux costauds coursent le peintre alors qu'une policière rattrape la boulotte et la plaque contre un camion rue Sanguinet. C'est joué, terminé.

Je suis désolé pour les kids, descend une autre gorgée à leur santé. Déjà la moitié de bue. Le plus grand est engueulé et malmené en cours de route. La boulotte le rejoint, menottée aux abords de la voiture de police. On leur jappe leurs droits. Ce faisant, la policière me remarque, fait un signe de tête à ses collègues qui me jettent un coup d'œil désintéressé. Les deux révolutionnaires sont installés à l'arrière, les costauds prennent place à l'avant et la voiture redémarre, laissant la Schtroumpfette derrière. C'est mauvais pour moi et je me dépêche de caler ma vinasse mais elle arrive à la course, m'arrache la bouteille des mains puis la vide devant moi en me rappelant qu'on ne peut consommer sur la voie publique. Elle est mesquine,

tendue et satisfaite. Je suis fatigué. Je ne réplique rien. Elle ne me connaît pas, veut savoir mon nom, où je dors et tout le tintouin. Surtout, elle veut que je me lève, immédiatement.

La plupart des policiers nous tolèrent. Mal nécessaire en métropole. Mais l'intolérance gagne les troupes en ces temps de tension et de surtemps. J'essaie de dissimuler mon demi-litre derrière moi en feignant de chercher appui pour me lever. Je ne suis pas assez rapide pour elle. De sa main de fer dans son gant de cuir, elle me prend à la gorge et m'oblige à me redresser d'un seul élan. La cheville ne supporte pas et je hurle ma douleur, laissant échapper quelques insultes. Elle apprécie peu, me pousse contre le muret et m'encourage à fermer ma gueule si je ne veux pas finir la nuit au poste. Une seconde voiture de police arrive enfin, le chauffeur l'interpelle. Avant de partir, elle ramasse mon demi-litre sur le sol, l'ouvre, le vide dans l'herbe devant moi et me remet la bouteille dans une main, le bouchon dans l'autre. *Bonne nuit!*

L'épuisement prend le dessus sur la colère, le ressentiment et la pitié. Je sais que mes sentiments sont complexes mais tout se perd dans une grande et puissante fatigue. Une fatigue contre laquelle le sommeil ne peut rien. Je vais tout de même me traîner jusqu'au stationnement souterrain et tenter de dormir, traverser la nuit. Mais avant, je boîte jusqu'au buisson bordant l'entrée principale de l'institution d'enseignement.

Le lendemain matin, un attroupement de manifestants, de journalistes et de curieux fait le tour de la bâtisse. Sur les portes vitrées, les colonnes de ciment et les murs de briques, de grandes lettres rouges couvrent le cégep du Vieux-Montréal. *À qui la rue? À MOI la rue!*



JULIE BOSMAN

Faire marcher Albert

*Je suis un désert
qui monologue.*

Violette Leduc

Je m'excuse, je ne voulais pas vous faire peur, c'est que la porte était ouverte, j'ai cogné pourtant, vous ne m'avez pas entendue, je vous jure, j'ai cogné, voyez, j'ai fait comme ça, toc toc toc, je m'appelle Cécile, je suis votre voisine, j'ai accoté mon bicycle sur votre galerie, j'espère que ça ne vous dérange pas, je n'ai pas de voiture, je n'ai jamais eu mon permis, c'était mon mari qui conduisait, ça c'était avant son accident, il était pris du cœur mais on ne le savait pas, j'arrive de faire des commissions, je mets mes sacs sur les poignées et je marche à côté en revenant, c'est moins dur de même, c'est beau ce que vous faites, faudrait bien que je donne un coup de neuf à ma maison moi aussi, mais ce n'est pas simple, mon mari il n'est plus tellement d'adon, c'est moi qui fais tout, je ne vous dérangerai pas longtemps, quand j'ai vu la porte ouverte je me suis dit que c'était la moindre des choses que je vous dise bienvenue, ça faisait déjà quelques jours que je vous voyais, non, non, merci, pas de café, je n'ai pas le temps, faut que j'aille faire marcher Albert, vous êtes drôle, non, Albert, ce n'est pas mon chien, c'est mon mari, je n'ai pas de chien, mais j'ai un chat, il s'appelle Grisou, il est gris, je ne le laisse pas sortir, il fait fuir les écureuils, je leur donne des peanuts et les croûtes de mes toasts aux écureuils, je les trouve cute, vous trouvez qu'ils ressemblent à des rats à grosse queue poilue, ah, je n'avais jamais vu ça de même, j'aurais aussi bien trop

peur que Grisou ne revienne jamais si je le laissais sortir, remarquez, je le comprendrais, des fois moi aussi je n'ai pas le goût de revenir, c'est bon la marche pour Albert, mon mari, il ne marche pas vite avec sa marchette, c'est encombrant cette affaire-là, mais sans ça, il planterait c'est sûr, il n'est pas solide sur ses pattes Albert, mon mari, je suis obligée de le faire marcher dans la rue parce que sur les trottoirs, ça va mal à cause des craques et des entrées, on n'y pense pas, que les trottoirs baissent pour les autos c'est bien pratique mais ça l'est pas pour les marchettes et les chaises roulantes, des vraies montagnes russes, à vous donner mal au cœur, ça lui prendrait une marchette tout-terrain, est-ce que ça existe, ça m'inquiète quand des autos passent, mais la rue est tranquille ici, vous allez voir, et les voisins sont bien fins, juste ici, à côté, de votre bord, il y a Florent, avec sa femme Monique, ça doit bien faire trente ans qu'y sont là, ils ne sont pas plus vieux que moi, ils doivent être dans les soixante-dix passés je crois bien, ils ne sont pas dérangeants, on ne les voit jamais, ils sont toujours partis au casino, ils vont au Casino de Montréal et même à celui de Hull, ça ne leur fait pas peur le millage, même à leur âge, Monique a déjà gagné 2000 piasses aux machines, je deviendrais folle moi de gagner 2000 piasses, sinon ils vont à leur chalet, ils pensent le vendre, les enfants n'y vont plus et ça leur fait bien de l'ouvrage l'entretien, en face, c'est Robert, vous allez voir, c'est un homme bien propre, il prend soin de ses affaires, l'été il lave son auto en petites shorts serrées, et ce n'est pas laid du tout, vous allez vous rincer l'œil ma chère madame, je vous dis qu'Albert, mon mari, en petites shorts, c'est pas pareil, la femme de Robert travaille pas loin d'ici, leurs enfants viennent juste de partir de la maison pour étudier quelque part, lui il travaille pour la ville, pour la voirie je pense, des fois il me prête son souffleur, vous ne connaissez pas ça un souffleur, c'est pour souffler les feuilles à l'automne, c'est bien beau tous ces grands érables-là sur le bord du chemin, mais ça en fait des feuilles à ramasser, ça finit plus de finir, et au printemps, les hélicoptères, ce n'est pas mieux non plus, c'est pas mêlant, il neige des hélicoptères, ça germe dans les gouttières et je suis obligée de payer un homme

à tout faire pour les débloquer, à côté, de mon bord, il y a Diego, il vit avec sa femme, ils n'ont pas d'enfant, moi, j'en ai, mais ça fait pas de différence, je ne les vois jamais, à chaque début d'hiver, il vient monter mon abri Tempo, je n'ai pas d'auto, mais ça fait ça de moins à pelleter, on y a goûté l'hiver passé, vous ne vous en rappelez peut-être pas, mais moi je m'en rappelle, j'en ai pelleté une shot même avec le Tempo, sont bien fins tout ce monde-là vous allez voir, même si je me plains ça me fait du bien de sortir pelleter un peu, et l'hiver j'ai la paix, Albert, mon mari, ne vient pas mettre son nez dans ce que je fais et dans comment je le fais, il fait trop froid, quand il ouvre la porte, je lui crie ferme la porte Albert tu vas attraper la mort, ça me fait un break, mais c'est vrai que la neige ça complique ses marches dans la rue, mais on n'a pas le choix, sinon il constipe, et ça, on ne veut pas ça, une fois que c'est bouché, c'est compliqué à déboucher, et dans ce temps-là, il est trop tard pour les remèdes de grand-mère, il faut que je mette un gant et il n'aime pas bien bien ça, je le comprends, je n'aime pas ça non plus, l'été c'est une autre histoire, il s'installe sur la galerie et il fait son boss des bécosses, il me dit quoi faire et comment le faire, si au moins la tondeuse faisait plus de bruit, ça pourrait l'enterrer, sa voix je veux dire, pas lui quand même, je la passe quand il fait très chaud, dans ce temps-là il préfère rester à l'air climatisé, mais je ne lui en veux pas, c'est les séquelles de son accident qui le rendent comme ça, c'est ce que dit son docteur, mais quand même, ça me tape sur les nerfs à la longue, quand je lui donne son bain, quand je le fais manger, ce n'est pas mieux, avez-vous vu dans la cour mon beau poirier, à la fin de l'été je vous donnerai des poires à vous et à votre sœur, ce n'est pas votre sœur, ah bien coudonc, Albert, mon mari, est diabétique, alors je ne lui en donne pas, quand je le sors pour sa marche, je lui mets toujours une tuque, même l'été, et une couche, comme ça si l'envie le prend en chemin, il peut se laisser aller, comme je vous dis, il ne marche pas vite, il ne pourrait pas courir jusqu'à la toilette, alors, c'est mieux comme ça, et changer une couche c'est moins pire que de déboucher son mari, vous allez être d'accord avec moi, on ne pense

pas à ça au mariage, qu'un jour on va devoir déboucher son mari, mais comme on dit c'est pour le meilleur et pour le pire, mon dieu, faut que j'y aille, Albert, mon mari, il fait parfois des niaiseries quand je ne suis pas là, il n'a plus toute sa tête non plus, ça vous tentes-tu de venir marcher avec nous, ça vous ferait du bien et ça m'en ferait aussi.

MARTINE DELVAUX

La rue des autres

(Retranscription de conversations
enregistrées au fil de la rue)

C'est moins populaire une chanson en français qu'en anglais. Ça ne prend pas beaucoup plus de mots. Si tu répètes le refrain beaucoup de fois, là, c'est correct. Et puis tu mets beaucoup de la la la. Ouais, des..., euh..., comment on appelle ça encore, des onomatopées? Il y a plein de fumée de BBQ. La quantité de monde, sur le mont Royal, c'est fou. Comme sérieux, est-ce que c'est logique, comment il va le savoir? Qu'est-ce que t'as mis dans ton sac? Take the number for me, I don't love you honey, she doesn't need to know, la la la. Dans le refrain de notre chanson, Lili fait normal, Nina fait grave, et moi je fais aigu. C'est vraiment beau. Pas les vêtements bizarres, s'il te plaît. T'as qu'à aller au métro Mont-Royal. Ah ouais? Mon dieu, ça fait dur. Vas-y après ton mariage. L'année passée, non. Oups. Oh, c'est bon. Prend une des rues pour descendre. Il y a beaucoup de monde. Est-ce que vous partez? Non. Hey, Blanchette, t'es laide comme d'la marde! Vous avez pas cinquante cents pour manger? Les deux sont bons, là. On me criait dessus, lundi. Hangover de dimanche, on est allés manger dehors. Je suis tellement gênée quand je ne connais pas les gens. Tu m'as reconnu, hein, tu m'as reconnu, tabarnak! Moi, j'ai eu la chance de sortir. À chaque fois que je suis sortie, la pluie venait de s'arrêter. Dennis et Brenda sont allés au théâtre, ce soir. Ah oui, c'est ça, pour les blind date! Je suis déjà allée avec toi, mais pas sur la terrasse. Ça a l'air fermé. C'est viscéral. J'en ai un autre. Ça va bien, ça commence cet été, il y en a des nouvelles. Il a trente ans, aussi, je ne veux pas l'écraser. Des

fois, il voudrait que je déménage à Montréal, parce que c'est ici que tout se passe. C'est super inquiétant comment les espaces publics sont sous le contrôle de la police, maintenant. Bon, ça y est, il fait un discours... Non, mais les rues publiques sont des rues publiques, elles ne sont pas censées être contrôlées par la police, la police n'a pas à être à l'intersection des rues. Il y a des feux de circulation. Après, on peut s'en servir comme des sources d'énergie. Je n'aurais pas dû manger la Pop Tart, mal au cœur. Cinq heures de marche, c'est bon pour nous. As-tu de la bière? C'est pas faire du sport, ça, on vient juste de prendre une marche. C'est ce que je te dis à chaque fois, et tu protestes. Attends, je veux voir ici, c'est le magasin japonais qu'elle aime. Allo! Essaie ça en plus, euh. Ouais. Ah oui, c'est ça qu'elle aimait. Elle l'a vue sur une mère, à l'école. Es-tu en train de mourir? OK, viens-t-en. Bye! Les gens ne parlent pas, en fait. Comment ça se fait que tu as vu *Julie and Julia*? Comment ça, comment ça se fait? Tu dis ça comme si j'étais pervers! Tu regardes *Game of Thrones*. Je regarde Tarkovski, aussi. Je t'écoute à moitié, là, à cause des odeurs de frites et de hamburgers. Tu t'en fous, de ce que je dis, avoue. Je déteste les lunettes. C'est difficile pour tout le monde. Les opticiens allemands étaient super. Oh yeah... parce que j'ai... Regarde le gars avec le chien! Il lui faisait des bisous. Tu n'as pas encore fait de sushis? Ben non, l'autre jour j'ai tout sorti, pis finalement on a rien fait. J'ai des grains de sésame partout dans la bouche. Ça c'est quoi? Ce café, bar, machin? Café, bar, machin... Juste devant nous? J'adore ce bâtiment. Il fait un peu Mussolini. L'échelle est magnifique. C'est cute ces petites jupettes-là, mais elle est tellement difficile. C'est parce qu'elle est fâchée qu'on n'y aille pas qu'elle t'a dit de gérer ça? Je comprends que c'était drôle pour vous quand vous étiez jeunes, mais moi, j'adorais ça, *Starmania* et aussi Michel Fugain et le Big Bazar. On chantait tout le temps. OK, laisse faire. Où on va, maintenant? À La Baie? Faudrait que je fasse pipi. J'adore l'odeur de la friture, c'est fait pour être aimé. Y'a un film en train d'être tourné. Regarde, les figurants, une scène de parapluies mais ils vont ajouter la pluie après. C'est cool pareil, non? C'est vraiment triste qu'ils aient changé Dunn's. Veux-tu que je t'amène à la

gare, demain ? J'espère que les gars avec qui je vais travailler vont être corrects. Pas vraiment. Faut aller en haut. Tu fais quoi pour la Saint-Jean ? Tu es une boule de tension. J'avais oublié, pendant un moment, mais là, c'est revenu d'un coup. C'est un cauchemar. Je sais, je crois pas qu'on devrait faire ça, c'est pas notre job, on devrait pas être en charge de donner de l'argent, ça devrait être donné directement. Elle va dire qu'elle te suit, mais non. Je suis tannée, tannée, tannée là, ça fait vingt ans que je gosse, vingt ans, sérieux. Les gens roulent vraiment vite, c'est malade, ma.la.de. Est-ce que vous avez seulement *Pyeongyang*, de Guy Delisle ? OK, appuie encore. Ahhh ça marche ! Bon, je me tais maintenant. Ben non, il faut que tu parles ! Allez, raconte-moi quelque chose ! Tu veux l'avion ? Veux-tu prendre un verre ? Ark, on est trop vieux maintenant. Oui, moi je dis que oui. Il est fermé, je pense. Mais il y a un Ultramar. Regarde l'auto ! Une Mustang. Tu te fais jamais engueuler quand tu traverses la rue ? Par les chauffeurs ? Qui disent que tu es trop lent ? Je transcrivais et je me demandais est-ce qu'on parle vraiment comme ça ? J'entendais ma voix, je me disais ben voyons-donc ça se peut pas, il peut pas m'endurer toute la journée comme ça. Je veux pas entendre ma voix... C'est vrai ? Elle est full calme, ta voix. Moi j'ai l'air d'un truc de popcorn, une voix de petite fille. Ça veut dire que c'est ça que mes étudiants entendent, quelle horreur. Super inspirant. Es-tu correct ? Bonjour ! Je vais prendre un petit paquet de Du Maurier. Ahhh, c'est pour ça. C'est pas pour ça. C'est pour ça que tu as mal à la tête. Passez une belle soirée. Je pense que tu as raison. Je n'ai pas bu beaucoup aujourd'hui. Dans sa cour, c'était vraiment très beau, des lanternes chinoises, des plantes, comme le paradis. Tout est beau dans cette maison, chaque objet. C'était une ancienne piquerie. Comment tu dis en anglais ? *Shooting gallery*. Pourquoi tu me regardes comme si j'étais en train de mourir ? J'essaye de te comprendre. Dairy Queen... Y'a un meilleur feeling sur l'avenue du Parc... Ils sont où, les livres ? C'est plus urbain. Mais ça a beaucoup changé. On peut venir ici, mais c'est vraiment des Français... Il y a le Scarpetta. Ouais. Ou bien on rentre prendre une bière sur le balcon. On va traverser le parc. Ouais, mais on va aller à travers le parc là-bas. Si on fait ça,

on n'est plus dans le parc, on est là-bas. On va pas marcher dans le gazon, là. Il y a des tiques, j'ai pas de bas... Des tiques?! Tu fais tellement pitié. La raison pour laquelle c'est mieux, c'est qu'elles ont eu à prouver qu'elles sont bonnes. Le hockey qu'elles jouent, c'est le hockey qu'on jouait il y a 20 ans. À l'époque, les joueurs n'étaient pas des géants. Et puis, les gens en ont assez de leur arrogance, les millions de dollars qu'on leur donne, on veut du sport amateur maintenant. Ben tiens, ben voilà! Des hommes qui pissent en public! Allez faire ça dans une toilette! Sérieux, vous me faites honte! Mêle-toi de ce qui te regarde, bonhomme! Gang de caves. C'est dégueulasse. Est-ce que vous venez de dire à ces hommes de ne pas pisser en public? Merci, un homme qui s'oppose aux hommes! Il y a tant de degrés de dégueulasse, dans ce parc. Je n'en peux plus de voir des hommes pisser en public. C'est comme cracher en public! Mais je ne crache pas en public! Tout ce que je dis n'est pas à propos de toi! Il est beau cet immeuble-là, aussi. Les années 40. Et ça, ça a été ajouté dans les années 70? Même avant? Ça c'est la maison de... l'artiste... Armand Vaillancourt. C'était une belle petite marche. J'ai mal au dos. Peux-tu porter ça? M'as-tu entendue crier? Tu parlais fort, mais ils étaient loin. As-tu déjà mangé là? C'est très très cher, mais c'est bon. Qu'est-ce qu'il y a, à Hudson? C'est toi qui veux y aller! Beaucoup de pot-pourri!... Mon dieu, c'était pas une statue? Il avait l'air d'une statue. Pourquoi tu l'as salué? Ben voyons donc, toi, Marlboro man! C'est vrai que c'est bien, le Plateau Mont-Royal. Il faudrait l'encapsuler, monter des murs autour. C'est pas ça qu'il fait déjà, Ferrandez, avec les sens uniques? Fuck. Ésti. Tu penses? Panne de courant! Moi je sais, elle parle dans mon dos. Quand est-ce que tu vas te faire tatouer? Il faut que je fasse le design. Mais personne va te tatouer ton propre design! Sont des artistes! As-tu une machine à coudre? On va être juste de l'autre côté. Je suis architecte! C'est à moi de dire quoi faire! Je voudrais une toile d'araignée. Tu blagues? Non, je veux une cartouche baroque. C'est pathétique. La planète est pathétique. On est juste des humains. Je ne sais pas pourquoi on se trouve si fabuleux. Ah c'est beau ça, hein? Arrête avec tes «je t'aime», là, arrête. Explique-moi pourquoi la mode

est revenue aux années 80. Elle avait une coupe champion. Le problème du vintage, c'est que tout ce qu'on détestait est maintenant aimé. Je ne peux pas porter des vieux vêtements, je ne peux pas écouter de la vieille musique. Et les talons deviennent de plus en plus hauts. On est tellement en retard... Ils font la couleur, maintenant, c'est presque cobalt. Tout dépendant du professeur, il faut que tu aies une subvention. Attention! Est-ce qu'elle t'a répondu? Ça, c'est ma mère, elle a un cellulaire mais elle l'oublie tout le temps. Jazz... jazz partout... T'as l'air fou! Si tu continues comme ça, je vais te laisser là. Moi, elle est cachée ma folie. Je suis fatiguée. T'as mangé le truc éthiopien, toi? C'était bon. C'est quand même une bonne excuse, hein. Le Sainte-Elizabeth, c'est... Ils ont enlevé le poil pubien, quand même. T'as vu #livetweetyourperiod? Ça sent bon ici. Elle aime seulement voir les hommes. On dirait des vers, c'est quoi? Des affaires sucrées. On devrait retourner dans le quartier indien. Ben voyons donc, qu'est-ce que tu fais? Est-ce qu'on remonte par là? Excusez, elle m'a dit d'y aller! Qu'est-ce qu'il disait, le monsieur? On peut aller manger, si tu veux. Ben oui! Je vais le retrouver. Il n'arrêtait pas, là, lui. Comment on va tenir la ligne si on mange toute cette graisse? On s'amuse tellement! Les tomates, c'est du sucre. C'est quoi, ce truc? Qu'est-ce qu'ils font? Il y a un camion... Je ne pense pas qu'il aime beaucoup sa nouvelle tâche. Je pense qu'il se sent humilié, diriger la circulation. Est-ce qu'on peut passer? Non, mais sérieux. Il va me dire que je manque de respect. Hey madame, vous pouvez venir faire mon travail, si vous voulez! Ah non non non, attends. Regarde les baguettes! Les iPods, c'est comme des suces, on les donne aux enfants pour les empêcher de pleurer. On aurait dû rester calmes. J'ai soif! On venait juste de s'asseoir! On est sur La Gauchetière et Saint-Laurent, bébé. Mais regarde, là, on va aller dans les restaurants! Où sont mes lunettes? Je suis qui, moi? Je te surveille! Ça c'est la place à dumplings dont je vous parlais. Ohhh... c'est ben sweet, ça. Il s'est acheté un drone pour faire des photos. À qui on paye? C'est vrai, c'est bizarre. Let's go. C'est quoi? La prochaine fois qu'on va être en chicane, tu vas me sortir ça. Attends, je veux voir le menu. Je suis vraiment content que tu sois en train de capter ça.

Non. Non. Un non global. C'est ça, il y a le oui enthousiaste et le non global. Pourquoi on parle de consentement, là? Il y a plus de bébittes à Montréal qu'avant, non? Viens! Qu'est-ce que tu fais là? J'allais t'embrasser! Ahhh! Je pensais que tu allais me lécher! David Bowie a déjà mangé là! J'espère qu'il était pas végétarien, c'est à peu près le pire hamburger au tofu que j'ai mangé dans ma vie! Tiens, regarde! Il y a de la barbe, c'est pas des filles, c'est pas FIFA femmes! Bon, on fait ça demain, on t'achète des lanternes. Pis si on voit un petit kit de jardin pour le balcon arrière... T'as ta liste? Il est quelle heure? C'est ouvert jusqu'à quelle heure? Ils sont déjà en vacances, les gens, à cause de la Saint-Jean. Vas-tu me montrer comment le transférer sur l'ordinateur? Il faut que je vois ce que ça donne. Je peux pas croire que je suis en train d'enregistrer tout ça.

MARJOLAINE DESCHÊNES (MINETTE)
ALEXANDRE CHÂTEAUNEUF (FOLLAIN)

La rue aux Cinq Diamants

Cracovie, 27 mai

Cher ami,

Ici ma fatigue tombe, dans cette ville si belle et aérée ceinturée d'arbres.

Il y a deux jours je suis allée dans la douleur au Mal. Là-bas une aiguille a pénétré mon cœur ; sensation physique inédite jusqu'alors. Je savais déjà tout ; j'étais habitée par les mots charnels de Charlotte Delbo. On revient épuisée d'une journée à Auschwitz. On se demande comment des personnes ont pu poursuivre leur vie après six, douze, vingt-sept mois là, sous haute torture.

Je laisse un cadavre à Birkenau, à Kraków. Je finis de mourir à quelque chose. À Cracovie je prends beaucoup de temps pour mourir à je ne sais quoi encore. La pluie me perce le corps, les os. J'espère effrontément que dans les ruines du Mal mes douleurs intimes deviennent aussi légères que l'oiseau cette fois.

J'ai choisi tant de choses. Peut-être un jour serai-je quitte de n'avoir pu choisir mes origines, de m'être fait voler mon enfance.

Paris, 28 mai

Mon ami,

Je me faisais secrète, mais je devine ton désir de savoir. Si peu de mots pourtant pour le dire. Mieux vaut lire Delbo et les autres.

À Auschwitz I j'ai eu peur. Les gardiens de sécurité me faisaient peur, les trames sonores et les photos de l'exposition me faisaient peur, le mur de la mort, le bloc de la mort, les monticules de chaussures et de chevelures, les barbelés me faisaient peur. Ce lieu lève le cœur, fait trembler, donne mal à la tête. Auschwitz II Birkenau. Un village de soues à cochons cerné de barbelés. Merde, sang, maladie, sueur, chair et cheveux fondus : incrustés dans le bois des baraques.

Lourde, la mémoire mondiale. Racines incendiaires qui n'en finissent plus de brûler. Sans doute est-ce blasphématoire ; j'ai enterré un corps dans l'un des crématoires. Mes mots pourriront là sous les ruines où toute l'Europe s'est effondrée, où une civilisation s'est suicidée, où les élites ont transformé tant d'humains en pourceaux. Il est bien vrai qu'on ne visite pas la Pologne comme on traîne à Varadero. Malgré la magnifique architecture très colorée tout est gris. Je visite Cracovie les os gris, le ventre gris, la face grise. Je me laisse contaminer par la fatigue du monde, ravale mes larmes à chaque coin de rue, me retiens de vomir à Birkenau. Je rentre à Paris, me dis que c'était beau, scandaleux et sans retour.

Mon orage a disparu au sein d'un autre plus grand. Tout le Mal ne s'est pas abattu sur mon visage. Quel égoïsme de tout rapporter aux épaves épandues en ma chair et que nulles mains ni paroles ne peuvent apaiser.

Comme il est bon de lire ta lettre, si enthousiaste mon ami !

Je te comprends si bien de désirer une étoile après l'autre, et la lune et l'éclipse, et tout le firmament et d'autres galaxies encore. Là nous sommes du même bois. Ta force et ta détermination m'emballent.

À Auschwitz on aurait trouvé moyen de dynamiter des murs, des blocs, des fours, voire des SS. Grâce à des mots étoilés nous aurions survécu, comme Charlotte et ses amies et d'autres dont la rage de vivre s'est avérée plus incendiaire que la rage de tuer.

Ta lettre me chavire. Te lisant j'ai ri, étonnée. Pourquoi subitement je me deviens moins claire ? Est-ce parce que cette fois, je te sens plus que jamais jeté dans tes mots ? J'entends ton cœur battre. Je vois l'étincelle dans tes yeux.

Je vois tes mains trembler quand tu trinques sans mesure, oui, sans mesure cette fois. Comme c'est beau et bon! Ce soir j'aimerais tant discuter avec toi sous les constellations du printemps. Que tu sois écrivain, peintre et fou est merveilleux, il y a de quoi fêter! De quoi retourner la ville, la brasser et la retourner encore.

Pourquoi suis-je si heureuse et touchée que tu souhaites me peindre, Rembrandt? Serait-ce l'indécrottable désir de briller « dans un œil d'homme »? Pourquoi cette fois le papier s'embrouille, se dédouble et va se perdre dans toutes les directions? Ne réponds pas. Je ne comprends rien aux cœurs humains; je tombe amoureuse comme on ouvre un paquet de Marlboro, avec un homme avec une femme, un qui frotte les cendriers dans un bar, une qui porte du vernis noir. Va savoir. Lorsqu'une flamme m'aimera, je redeviendrai comme avant. Fidèle jusqu'à la mort.

Rembrandt, je lis entre les planches. Entre les traits du pinceau, de la brosse, de la plume. Si tu devais me peindre, je voudrais que ce soit sous les feux d'une autre époque. Les années 1920-1930, tu sais, dans une robe au décolleté plongeant, cintrée, évasée. Cheveux amplement bouclés, mascara, lèvres éclatantes, et surtout longue, interminable cigarette. Merci mon ami de lire ce délire d'une vertigineuse aberration. C'est sur un portrait de Jan Van Eyck que j'aurais voulu figurer. J'aime les Primitifs flamands.

Merci d'être là au milieu de la cathédrale, celle qu'on invente par des lettres; merci d'écrire double et de me laisser lire entre les feuilles et les plis, derrière les coutures et le cadre.

Paris, 29 mai

Mon ami,

J'ai dormi ta lettre près de moi. Je la relis pour une troisième fois ce matin. Tu chuchotes à mon oreille et m'enveloppes de ton regard, affinant du coup celui que je porte sur le monde.

Moi si j'étais peintre j'ignore qui je serais. Mais je mettrais en lumière l'interminable enfance qui t'habite. C'est ton regard que j'illuminerais, ton jeu, ton pas, tes cheveux

longs et des moineaux alentour, des oiseaux-mouches autour de ta tête, des vaches, des chats, des chevaux dans le ciel étoilé. Je te peindrais naïf, primitif, fauve. Tu jouerais autour du lac, dans le lac ; tu serais lac. Tu serais, mon lac. Mon grand lac où je peux être. Entrer, m'appuyer contre des pierres comptant des millions d'années. C'est un étrange tableau. Peux-tu le voir ? Grand Lac ?

C'est merveilleux de lire que tu retrouves ton enthousiasme poétique. J'ai toujours su, moi, que tu étais un poète, un Follain, un Rimbaud, et maintenant un Rembrandt, comme tu préfères. Je l'ai toujours su d'un savoir immédiat et sans preuves à ta façon de te révolter, de sentir et de voir qui perce chaque mot que tu écris tel un torrent. Voilà que je t'ai su frère de tout temps.

Je palpe la main d'un frère, le dos d'un frère, le torse d'un frère.

Toutes les rues de ce monde mènent non plus à Rome mais à Auschwitz. Nous sommes ces poètes fous qui malgré tout créent le chemin d'une cathédrale à inventer, d'un modèle inédit. C'est la rue aux Cinq Diamants et cette bâtisse on y va nus, non pour se laver ni pour expier quelque péché mais pour aimer, danser, rire. Ou être nostalgique, aussi bien.

Continuons d'apporter nos trésors ici et d'en faire un lieu où habiter.

Aujourd'hui je marche à ton bras sur la rue aux Cinq Diamants.

Minette

Hôpital de Montréal, 16 juin

Ma très chère Minette,

J'ai reçu ta lettre de Pologne. Je ne la lis pas d'emblée. Mon nom tracé à l'encre rouge. Cette adresse commune. Je ne décachette pas avant d'être nu dans le noir. Je planque d'abord une opale dans le mortier de notre cathédrale épistolaire. Entre ses pierres grises comme un trottoir, ses

massifs campaniles qui élèvent ma chambre muette au-dessus de la rue. Et ma tête, Minette, ma tête qui veut éclater! Elle s'écarte de mes pieds lorsque j'avance seul, sans toi, coincé dans la foule anonyme d'un couloir désert.

Ce soir tristesse. Je palpe ton papier, ses mots rouges, je bois, je fume. Sans toi ma tendre, éternellement loin de toi. À mille lieues. Je ne te lis pas d'emblée Minette, d'abord je t'aime et je répète ton nom en écho.

Ô! Ma Minette! Les vitraux de nos enveloppes laissent passer la lumière à l'étamine, des rais d'arc-en-ciel, ta beauté épurée. Elle est grandiose notre cathédrale de papier, ce sanctuaire que nous bâtissons depuis si longtemps, nous adressant l'un à l'autre les vers inégaux d'un même poème. Tu m'appelles poète, artiste, peintre, alors que je ne suis qu'un fou. Tu m'aimes. Ce soir je suis gorgé de chants furtifs. Mon âme étouffe sur le boulevard de mes phrases infinies.

Notre correspondance, mon amour, voilà le temple où je plonge, voici mon abyssal silence où s'entrechoquent des voix contradictoires, grégoriennes et coupables, loin du brouhaha urbain de ma solitude, sans mot, sans nom, sans verbe, sans toi.

Cette lettre, ma très chère Minette, mon indispensable. Accueille cette pierre où je m'assois avant de répondre à ta dernière missive. Cette opale que je sculpte à l'aveuglette, que j'affine avec la plume et le marteau. Cette assise qui me distrait enfin de la rue, la rue cendrée, ma vie d'ardoise, soupirail par où je regarde trépider le monde. Je n'arrive jamais complètement heureux sous notre voûte. Jamais colérique ou impatient, ni jaloux, ni cynique ou désabusé, je ne suis pas suicidaire, mais toujours une mélancolie me garde prisonnier. Mes yeux s'acclimatent à la nuit. Les rayons de lune qui entrent par la fenêtre de mon réduit embrasent enfin ta lettre. Je t'embrasse. Fume une cigarette dans l'encre noire. Mon nom rouge danse parmi les volutes bleutées et la flamme d'une chandelle. Enfin, Minette. Ce n'est pas trop tôt. Enfin je traverse notre portail, je te lis, mes jambes flageolent, je me flagelle d'avoir languì si longtemps.

Je te nomme ma sœur, moi aussi. À défaut de toucher tes lèvres. Je caresse ta main, nous prenons le même train, coincés comme des sardines, enlacés, ta fine taille entre mes

maines. Moi aussi, Minette. Sans que tu saches, moi aussi j'ai marché à tes côtés, dans mon délire, nous avons progressé côte à côte en ton décor d'horreur. Dans les rues d'Auschwitz. Ensemble, liés. Attachés comme le nœud formé de deux ficelles. Face à face derrière un baraquement où nous avons pleuré yeux dans les yeux. Là-bas, sont-ce les montagnes? Une forêt où les arbres se cachent les uns derrière les autres? De la poussière d'histoire ou d'os? Une rivière d'étoiles à cinq branches? La scène d'un lac? Peu me chaut. Nous cheminons ensemble dans une inexprimable proximité, à l'ombre d'une cheminée. Relis ce poème de Saint-Denys Garneau que j'affectionne tant. J'ai marché à côté d'une joie. D'une joie qui n'était pas à moi. D'une joie à moi que je n'ai pu prendre. J'ai entendu ton pas en joie à côté de moi sans pouvoir y mettre mes pieds. Mais j'ai pu dire : voilà ! C'est moi !

Ta lettre, c'est moi qui l'ai écrite. Je tenais ta main, ta main ma plume, mes doigts le bout-filtre que tu as fumé avant de mourir à ton enfance au bout d'un rail d'exil envahi par les mauvaises herbes. Et dans la fumée, l'intérieur de notre cathédrale...

Dehors, la rue.

Je n'ai pas lu Charlotte Delbo. Ici, je n'ai accès à aucune bibliothèque. Que mes souvenirs et tes lettres. L'encre que je bois, ta peau de papier me suffisent. Notre cathédrale. Le lieu parfait pour deux âmes comme les nôtres. Toi sur les routes des quatre points cardinaux, moi enfermé dans cette chambre. Tu es ma sœur aux ailes d'argent. Je suis ton frère à la cage d'os. Je ne lirai pas Delbo, Minette. Mon amour. Non. Ne lirai pas Delbo. Quelle fenêtre condamnerait-elle dans notre correspondance ! Minette, Minette, ce sont tes mots qui me transportent dans les rues de ce camp de la mort où je ne me suis jamais senti aussi vivant. Oui, nous aurions survécu aux SS, nous nous serions évadés et j'aurais peint ton portrait dans la neige sale.

Ai-je compris que tu seras bientôt à Montréal ? Nous verrons-nous ? Je crains qu'en dehors de notre cathédrale, dans la rue, tu ne m'aimes plus. Le mortier entre nos lettres s'effritera-t-il au moment où ma main frôlera la tienne ? De frère à sœur... deviendrons-nous amants lorsque tes

prunelles plongeront dans le lac dont tu me pares ? Me laissera-t-on seulement sortir sans cette médication qui achève, avec la vie, de me faire perdre le nord ? Dehors la rue, sans toi ; ici notre cathédrale, ensemble.

J'ai demandé qu'on poste cette lettre chez ta sœur, qu'elle n'aille pas mourir à Paris, en Pologne ou ailleurs. Sans souffle pour la décacheter. Sans Minette pour la lire, la relire, nue peut-être, pour la ranger à l'ombre d'un oreiller. Sans toi cette opale n'est rien, ne mérite plus qu'une corbeille de papiers chiffonnés. Elle est écrite par un seul homme, esseulé, attablé à l'écritoire devant cette page noircie, loin de sa vie, sa vie comme la solitude de la rue, un homme qui aurait préféré être peintre, musicien, bâtisseur de cathédrale, un épistolier qui s'adresse à son indispensable fille de cœur à naître, à l'autre bout de la lettre, du monde, avec cette incontrôlable envie de dormir.

Ha ! Ma très chère Minette, je veux mourir maintenant. La rue me dégoûte. Les rues d'Auschwitz, surtout. Je traîne partout tes lettres comme mon ombre. Je voyage par procuration, dans les rues de Cracovie, Paris, Tunis. Partout où tu vas, je vais, j'attends, ici, je reste ici, ailleurs. C'est moi qui fais de l'œil à ce garçon de café, qui observe cette fille aux ongles noirs dont tu évoques la beauté, moi qui enterre, quelque part en Pologne, ce souvenir de plomb là où jamais personne ne viendra poser un genou.

C'est moi, Minette, qui t'aime comme dans un miroir où personne ne se mire, qui prends ta main comme tu saisis la mienne. Cette peur que tu as ressentie à Auschwitz, elle est à moi. Ta peur, ma pierre, nos enfances, mon mal, incapable pour l'heure d'y mettre des mots. Nous aurons bientôt quarante ans. Quarante printemps. Tu es belle et le seras toujours. Tu n'as qu'à regarder ton portrait dans mes yeux. Mire-toi dans notre édifice. Loin de la rue que je regagne en terminant cette lettre, la rue, la chambre qui m'emmure un peu davantage. Seul maintenant. Joyeux dès lors en ce monde qui nous ignore.

Écris-moi vite. Ne me laisse pas languir. Dans quelques minutes, je n'aurai plus toute ma tête.

Ton Follain



FRANÇOIS MARTIN

Carrefour giratoire

*T'es dans la rue, tu viens d'apprendre
La liberté.*

Gilles Vigneault

Quoi qu'il arrive, on a *toujours* le choix, disait ma mère. Moi, le nez en l'air et les mains enlisées dans les poches trouées de mon vieux manteau, je l'ai probablement perdu en chemin, avec la plupart de mes repères et de mes belles illusions. Le poids des années m'a depuis peu contraint à courber l'échine et les aléas de mon quotidien m'ont fait accumuler tant de cailloux dans mes espadrilles – scories d'une existence en cavale – qu'il m'a fallu me résigner à m'asseoir et à souffler un peu. *Plus le choix*. Un jour, peut-être, si je trouve en moi le courage, je me relèverai et poursuivrai mon chemin. Dieu sait que j'ai marché droit, dans ma prime jeunesse. Aussi, la première balise de ma route tortueuse me semble-t-elle bien lointaine, maintenant. Heureusement, quelques odeurs m'y ramènent encore.

J'ai vu le jour sur une rue anonyme où on n'apercevait de l'asphalte que sur le toit des maisons. Pour accommoder le facteur et les étrangers qui auraient pu s'y égarer, on s'était résolu à baptiser cette longue bande de terre du même patronyme que ses locataires les plus nombreux. Or, rien ne permettait de situer le rang Fortin hormis les piailllements de ses enfants et les palabres de ses commères. Les mauvaises langues disaient de papa qu'il avait pourtant dû y déceler un panneau « sens unique », puisqu'un jour il

est parti sans jamais revenir. Cette rue oubliée de tous était notre Colisée, notre piste de course, le théâtre de notre frivolité juvénile. En coulisses, nos parents jouaient une tout autre pièce, s'échangeant bien malgré eux les rôles de l'ivrogne, de la matrone, du cocu, de la sorcière, du quidam suspect, de la ménagère à la cuisse légère et du fou du village. Une *commedia dell'arte* dérobée aux regards, où personne ne brillait vraiment.

À l'adolescence, le vent de fraîcheur qu'apportaient les cousins de la ville en visite me souleva aussi, porteur de promesses et exhalant l'aventure. Le temps où on s'usait aveuglément le corps pour assurer sa subsistance était révolu, devisait Félix entre deux gorgées de Canada Dry. Il fallait désormais s'user l'esprit, quitte à le perdre un peu ! Lorsque, debout sur une chaise dans notre petite salle à manger, il déclamaient quelques vers de Miron, superbe avec ses cheveux gominés et sa chemise immaculée, ma mère qui n'y trouvait rien de bien séant lui reprochait sans conviction d'être parti s'abrutir à Montréal. Bientôt, les mailles de ses filets élimés ne suffirent plus à me retenir et je me volatilisai à mon tour.

Dans la métropole, Félix m'initia à l'univers des noctambules et m'aida, moi qui avais l'habitude de me lever aux aurores, à en percer les plus subtils arcanes. Je réalisai bien vite que sainte Catherine, patronne des vieilles filles, avait aussi donné son nom à une longue rue pour le moins dégourdie. Marchant dans les pas de mon cousin, ce petit dandy s'imaginant voyou, je fis mon entrée au collège, où j'étudiai la littérature. Après les cours, Félix et moi faisions la tournée des bars au rythme des fréquentes ondées d'automne et montions de temps à autre chez ces filles désabusées à qui nous avions susurré des mots d'amour volés à Baudelaire et Neruda. Lorsque nous recueillait la rue surmenée, le bitume encore humide faisait miroiter une mosaïque de lumières bigarrées sur lesquelles nous nous guidions jusqu'à nos chambres.

Au gré de ces « bacchanales estudiantines », comme disait Félix, le chant des boulevards se fit plus attrayant que celui des austères bancs d'école. Ce n'était pas entre les murs du collège que nous allions apprendre à vivre ! Nous voulions saisir chaque opportunité, être au diapason de notre époque et laisser croupir dans la leur les aèdes empoussiérés de jadis.

Fatigués d'annoncer du Rimbaud, du Verlaine et même du Nelligan, nous souhaitions ouvrir les fenêtres, aérer un peu, sortir entendre les Godin, Gauvreau, Vanier, Péloquin, Fiori, Charlebois, Langevin et Miron. La rue était devenue la tribune de toutes les mouvances, le canevas de tous les artistes, le porte-voix de tous les poètes. Est-ce parce que le monde était lui-même devenu trop bruyant que notre urgence de vivre s'exprima par un tel cri collectif?

Comme toute bonne chose, ça ne devait pas durer.

À l'instar de nos voix et de notre ferveur s'éteignirent une à une les lumières de la rue. Trop pleine, celle-ci commença à nous rejeter, puis à nous trahir. Ne sachant toujours pas ce que je voulais faire de ma vie, je retournai piteusement frapper aux portes du collège, où j'espérais prolonger (*éterniser*) mes études. Avec une sorte de dédain protocolaire, on me fit comprendre que je n'y étais plus tout à fait le bienvenu et qu'il me faudrait, de toute façon, tout recommencer : trop longtemps j'y avais brillé par mon absence. Les plus dociles parmi mes camarades d'infortune parvinrent à se réfugier dans les usines et les magasins à grande surface qu'avaient entre-temps fait pousser nos voisins du Sud. Moi, tétanisé, je laissai si longtemps retomber la poussière que je finis par me confondre avec elle.

Pendant un certain temps, cette déchéance me parut noble. À mes yeux, nous étions ceux qui avions tout vu, tout fait. Loin de maudire le sort et son iniquité, nous nous en gaussions, retirant même une certaine fierté à vivoter ainsi en retrait du monde. Du haut de notre quartier général de joyeux paumés, nous toisions avec mépris tous ces automates qui circulaient à la queue leu leu sur les trottoirs, hagards prolétaires contre la prolifération desquels nous avaient mis en garde Kafka et Orwell. Entre nos coulées de fiel et nos éclats de rire, nous entonnions en chœur l'hymne de Renaud : « Société, société, tu m'auras pas ! »

Puis, à l'instar du chanteur, « j'ai vu pleurer mes copains ». Ces derniers, comme ceux de Rutebeuf, furent tour à tour dispersés par le vent. Il faut reconnaître que nous n'avions pas les racines bien solides. Je perdais même de vue mon cousin Félix, que je tenais désormais pour le sherpa de ma dégringolade. Confronté à cette impasse,

je ne vis d'autre solution que de retrouver ma première balise, quelque part au bout du rang Fortin.

Maman était très malade. Dans la maison, le silence qui engluait chaque instant me sembla plus assourdissant encore que l'agitation de la ville. Sans me tenir tout à fait responsable de son état, la parenté venue se relayer à son chevet me reprocha mon exil, mon absence, mon abandon, mon égocentrisme. Un soir, ivre de colère, ma tante Jeanne me compara à mon père et me traita de lâche. Le cœur fissuré comme le bois du plancher dont je ne pouvais plus lever les yeux, je lui donnai raison, pris le premier bus et regagnai la rue.

Ma vie avait changé de tempo. J'avais toujours au corps cette urgence d'être en mouvement. Était-ce l'angoisse qui me triturait ainsi ou avais-je simplement des fourmis dans les jambes? Chez un couple d'amis ayant eu la grande bonté de m'héberger, je me délectais de magazines littéraires ou de vulgarisation scientifique. Dans l'un d'eux, on abordait la théorie d'Einstein selon laquelle un corps qui voyagerait à la vitesse de la lumière ne serait plus affecté par la temporalité. Le voyageur constaterait ainsi le vieillissement et la décrépitude des organismes qui s'offriraient à sa vue sans en être lui-même l'objet. Aussi avais-je le sentiment, en errant sur la rue sans jamais m'arrêter, de tromper un tant soit peu l'inéluctable course du temps. J'y tournais en ronds, dans mon propre carrefour giratoire. L'illusion opéra si bien que j'en vins à ne plus savoir quel jour nous étions. On s'en doute, je vis malgré tout se succéder les années et – lorsque mes amis quittèrent la ville – les refuges, les centres d'aide et les soupes populaires.

Petit à petit, les aidants eux-mêmes vinrent à manquer de ressources. Les plus aigris accusèrent les politiciens et leurs innombrables coups de dés. Je me réfugiai alors à la bibliothèque, puis dans des cafés et des commerces desquels on m'expulsait invariablement au bout de quelques heures, craignant davantage pour sa propre image qu'on n'était horrifié par la mienne. Par nostalgie, j'allai un jour trotter devant les locaux d'un refuge pour sans-abris que

j'aimais bien et qu'on avait fermé quelques semaines plus tôt. On en avait fait un «spa canin», un salon de toilettage pour bichons de yuppies! Pour tempérer ma hargne, j'imaginai le visage des employées si j'y étais entré pour demander qu'on me fasse un shampoing.

Mon âge vénérable, mon langage soigné, ma dégaine de «gentil géant» et ma barbe de Père Noël m'attirèrent la sympathie, voire le respect des autres égarés. Plusieurs d'entre eux ont l'âge d'être mes petits-enfants et me visitent avec un enthousiasme sincère, à mon coin de rue. Certains employés de la bibliothèque, lorsqu'ils me saluent, me surnomment Porthos, et ça me plaît bien. Quand le cafard se fait trop lourd, je lève le camp et vais entendre les musiciens du métro. J'y croise aussi ceux qu'on surnomme «les magiciens», qui en échange de quelques pièces ou d'un peu de chaleur vous offrent ces cachets qui vous font tout oublier. Un bonheur factice, je le sais bien. Mais c'est quand la rue s'anime, quand elle reprend ses droits, que je suis réellement heureux. Quand les étudiants l'envahissent pour manifester leur indignation, quand les festivals me font voir un monde qui m'est d'ordinaire interdit, quand partout fourmillent les touristes et les vacanciers à qui je pourrai soutirer de quoi acheter un hot dog vapeur et une frite. Quand j'ai raison, moi aussi, de sourire et de croire que j'ai *toujours* le choix.

Je me demande parfois à quel âge les enfants apprennent à se méfier de la différence. Sans bravade, sans effroi, sans même une once de répugnance, cette petite me regardait droit dans les yeux, hier matin, sa menotte délicatement refermée sur un pan du manteau de sa grand-mère. Cette dernière était en pleine causerie avec une amie, à l'entrée d'un café, et la blondinette de trois ou quatre ans attendait sagement que survienne le moment des au revoir. Assis sur le trottoir, à quelques mètres de là, j'en étais à rafistoler l'un de ces jouets que j'avais pris l'habitude de bidouiller pour tuer le temps (chevaux, trains, fusées et petites voitures faits de cannettes vides, de trombones, de crayons cassés, de bouts de bois ou de plastique et autres menus objets trouvés

dans les ruelles). La veille, Poitras m'avait déniché sur Beau-bien un bouchon de liège pour remplacer celui qui faisait office de roue arrière sur mon camion et qui avait fini par s'égrener. Le « pneu » changé, j'avais doucement fait rouler le petit engin, qui s'était arrêté à mi-chemin entre la fillette et moi. Tout sourire, elle avait abandonné sa grand-mère, ramassé le camion et, sans une seconde d'hésitation, elle était fièrement venue me le remettre. Sa joie était contagieuse et j'eus l'impression, un bref instant, qu'elle partageait avec moi un peu de sa candeur. La jeune grand-mère tourna alors la tête de notre côté.

— Alice ?

En guise d'explications et pour éviter à la petite des remontrances inutiles, je lui montrai le jouet et le fis à nouveau rouler entre Alice et moi, espérant ainsi désamorcer ses craintes. La dame s'approcha, prit la main de sa petite-fille et la fit malgré tout reculer de trois pas. La gamine affichait déjà une moue boudeuse.

— Aimerais-tu le garder, ma grande ? lui demandai-je.

Elle hocha mollement la tête de haut en bas. Avec un léger soupir, sa grand-mère me prit le camion des mains, l'inspecta un moment, puis farfouilla dans son sac, agacée. Elle en extirpa finalement un billet de cinq dollars, qu'elle me tendit avec un sourire embarrassé.

— Laissez, madame. Comme on dit : quand on n'a rien, on vaut ce qu'on donne...

Cette simple boutade sembla la désarçonner. La main toujours tendue, elle me dévisageait avec un étonnement croissant.

— Claude ?

Le cœur me fit trois tours. Elle me scrutait maintenant avec intensité, ébahie, cherchant dans les rues et les vallons de mon visage celui qu'elle avait cru reconnaître.

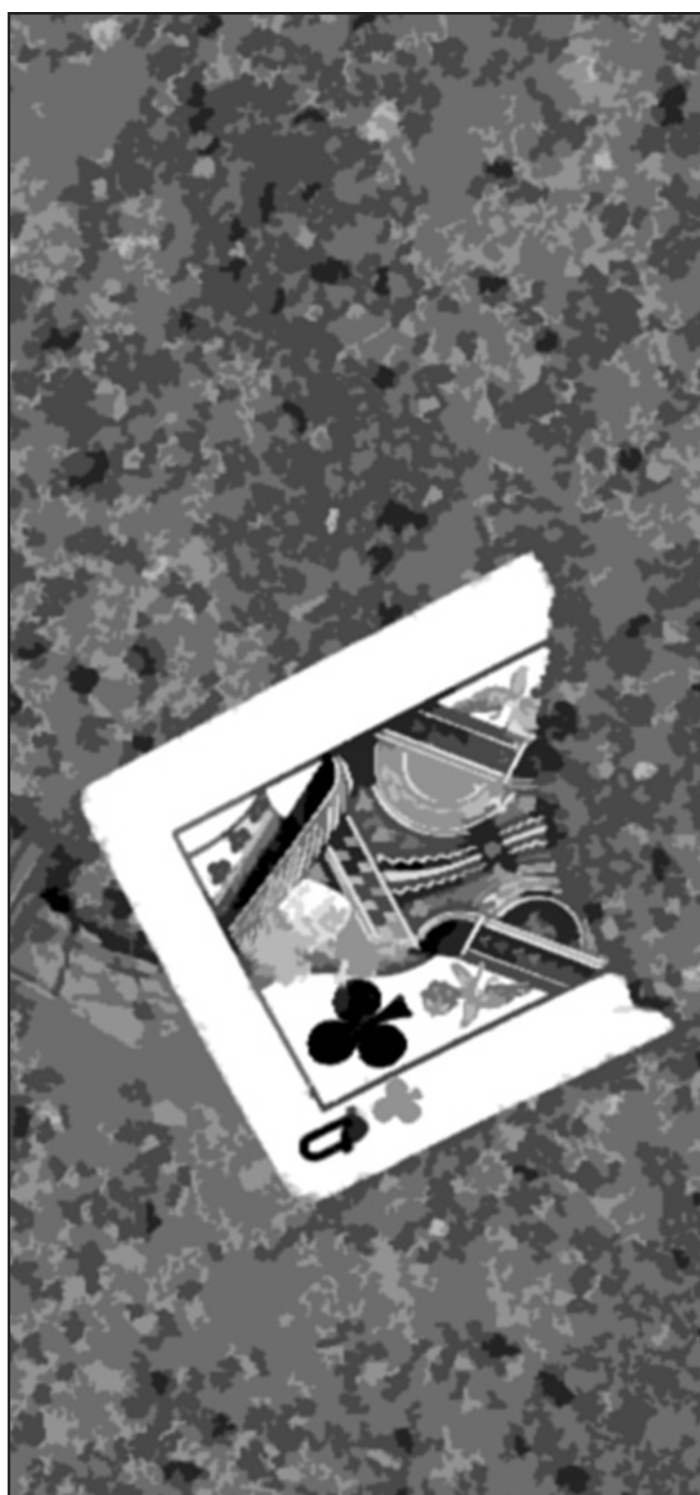
— Non, moi, c'est Maurice, lui mentis-je.

Un peu honteuse de sa méprise, elle s'est retournée et a traversé la rue, la petite à ses côtés. J'ai pris son argent, en fin de compte (elle avait insisté).

Aujourd'hui encore, je me demande ce qui m'accable le plus : la mélancolie et la pitié que j'ai lues dans ses yeux, lorsqu'elle m'a reconnu, ou ma propre incapacité à trouver sur ses traits quelque repère, une trace de ma vie envolée.

Je me demande aussi ce qui serait arrivé, si je lui avais répondu : « Oui ! c'est bien moi, Claude ! » Peut-être aurais-je pu me lever, leur emboîter le pas, chercher à prendre cet embranchement qui m'aurait sans doute permis de recouvrer un peu de mon passé, voire un peu d'aise.

Au lieu de quoi je suis resté dans la rue, continuant à creuser mon carrefour giratoire. J'avais fait mon choix.



BERTRAND BERGERON

Le manteau Magritte

Tu fais comme tu veux, à toi de voir. Seulement, chez nous, il y en a une. Avec ses rites, ses extravagances, son calendrier pour le touriste, son horaire singulier, inconnu du visiteur. Une rue avec un agenda. C'est même le seul endroit où, à quelques reprises, on ait aperçu cet énergumène à la stature singulièrement haute, à la démarche d'une lenteur exagérée, ce type engoncé dans un manteau bizarre, sombre, long, très long, un accoutrement dont on ne fait mention nulle part d'ailleurs. Un homme qui laisse songeur, quand on le croise.

Si tu circules dans cette rue, à pied sans doute, pour le pittoresque, aménagé ici par un dynamique comité paritaire, si tu t'y engages en direction ouest, autant te prévenir : tu cours vers une déception. Car viendra un moment où ta progression sera arrêtée par un jeu de hautes clôtures métalliques avec frises en barbelés, devant une guérite vieillotte sous laquelle un gardien, rasé sur le mode approximatif, t'informera. Au sujet de la mine, à présent fermée à cause du marché instable du minerai, mais surtout à cause de la très mauvaise réputation du produit, une véritable mèche à manifestations houleuses un peu partout à travers le monde, mais loin, très loin chaque fois, surtout en Europe et en Asie, depuis plus de trente ans. Tu te montres curieux ? Le gardien en rajoutera : les effets nocifs du minerai sur la santé, les nombreux risques pour les enfants, certaines infections ayant même touché des troupeaux entiers de bovins... Étant donné l'état lamentable dans lequel on maintient, aux fins de dissuasion, les bâtiments encore debout derrière la clôture grillagée, tu seras convaincu. Alors tout bonnement, tu te diras que tu aurais mieux fait de prendre en

direction est. Quoique... Là encore, tu aurais d'abord croisé le stationnement de la cordonnerie, la belle affaire! Et ce, en toute ignorance de cause, vu que la cordonnerie, on l'a démolie. En effet, depuis qu'on chausse chinois, compte tenu des prix dérisoires, le cordonnier a déclaré faillite et mis un terme définitif à tous ses tracasseries. Par crainte de malchance associée, personne n'a racheté, le conseil de ville a converti le terrain en stationnement. Par chance, tout juste à côté, on passe devant l'ancien restaurant chic de la place, avec ses tables à étoiles, le seul endroit de la rue où ait eu lieu une fusillade, un règlement de comptes, dit-on, qui nous a valu un bain de sang et une mention au bulletin provincial de nouvelles. Depuis, on l'a reconverti en gym, avec façade refenestrée et outrancièrement vitrinée, par égard sans doute pour la clientèle carnivore temporairement négligée suite à la disparition du deux étoiles. Tout juste à côté se trouve l'ancienne succursale de la Banque de Montréal, fermée depuis une décision en provenance de Toronto, transformée en club vidéo, lequel, depuis l'avènement d'internet et de la télévision sur demande, n'a pas su résister, et s'est mis à l'abri de la loi de la protection contre les créanciers. La rumeur l'imaginerait déjà à l'origine d'un futur règlement municipal autorisant sa conversion en stationnement. Suit immédiatement une maison privée, coquette et propre, entourée d'une haute clôture en bois, multicolore à souhait, qui tranche par son apparence joyeuse un peu criarde. C'est là que la mère Klaxon, acoquinée au père Transport-adapté, tient garderie. Sur semaine, on y promène à la corde un joyeux chapelet de klaxonnets qu'on initie aux coutumes d'un centre-ville tranquille et presque sans incidents. Et puis tu croiseras une immense pelouse, piquée ici et là d'arbres centenaires, avec rocailles à hostas, courtes haies de cèdres et autres arbustes, soigneusement entretenues, un ensemble que tu prendras peut-être pour un parc public. Il n'en est rien. Très loin vers l'arrière, dissimulée par les arbres, se trouve une résidence cossue, toits à l'anglaise, briquetage à l'anglaise, fenêtres à l'anglaise, entourée d'une importante végétation d'apparence improvisée malgré un entretien de tous les instants. Voilà précisément l'endroit où, autrefois, on logeait le surintendant de la mine, parachuté par

la compagnie, lui et toute sa famille sous l'œil vigilant d'une garde rapprochée, à l'anglaise. Seuls les plus âgés se souviennent, puisqu'on l'a reconvertie en résidence tranquille pour personnes d'un certain âge aux moyens financiers indubitables. À l'occasion, on aperçoit l'un ou l'autre des pensionnaires qui se risque et s'approche de la clôture multicolore du centre Klaxon et s'abandonne, songeur, à observer les pousses. Les cris et les bruits ne le gênent plus, vu qu'ils ne lui parviennent plus. Alors, si on se trouvait au cinéma, on entendrait un orchestre à cordes, en ce moment même où lui, le résident, c'est le silence qu'il entend à travers une bruine de bruissements. Une fois arrivé là, pour sûr, tu voudras continuer. Tant qu'à être venu... Sauf que cette fois, autant te prévenir: ça se peut que la suite te déçoive un peu, ça se peut. On reste avec l'impression que le comité responsable du pittoresque n'avait pas préparé sa relève. Vois-tu, une fois que tu as croisé le manoir du surintendant, les anciennes bicoques des fifres et des sous-fifres de l'intendance de la mine, ça impressionne moins, forcément. Si bien que, pour changer, regarde plutôt en face, de l'autre côté de la rue. Regarde ce bloc de béton sur la façade duquel s'illumine la grande enseigne annonçant Le Pigalle, les soirs où tous les néons fonctionnent. Il s'agit du cinéma municipal, qui tient également ciné-club en après-midi la fin de semaine. Par son allure massive, son côté bloc de béton affirmé, cet édifice n'est pas sans rappeler Habitat 67. Sauf qu'ici, il fait plus modeste et moins inventif, vu qu'il ne comprend qu'un seul bloc de béton. Avec façade décorée et portes en miroir, mais sans fenêtre aucune. Il faut y voir l'art du dépaysement poussé jusque dans ses retranchements. Et c'est là, par soir de beau temps, qu'avec un peu de chance, tu apercevras le crieur de rue, qui arrive en trombe sur sa bicyclette, en descend, observe, puis, à pleins poumons, y va de toutes ses forces avec son boniment :

Guerriers de François,
En toute âme et tout état de cause,
À qui de droit, à qui de droit.

Peut-être seras-tu surpris, perplexe? Ici en tout cas, on s'étonne chaque fois de ne rien comprendre dans son propos et de ne rien entendre à ses intentions. D'autant que, d'un coup, il s'arrête net et déguerpit à toute vitesse. Sans faire le moindre mal à qui que ce soit d'ailleurs. Faut dire qu'en région, on a un peu désinstitutionnalisé. Pour s'approcher du déficit nul, comme partout, dit-on.

Si jamais tu sors du cinéma, après être allé voir un Denys Arcand ou un film américain, si tu en sors avec une petite fringale, dis-toi que tu as de la chance: tu te trouves tout près de L'allongé, un café-terrasse à dix minutes de marche seulement, avec une table très rue Saint-Denis ou rue Saint-Jean, menu à la carte ou table d'hôte, au choix. Tu y croiseras, déjà attablé, ce qui de la classe moyenne se montre, ainsi que tous ceux qui cherchent à se faire passer pour appartenant à la classe moyenne. C'est tranquille, distingué, feutré et délicat, ça sourit facilement et ça se confie avec des airs de complot sympathique. On y mange bien, frites maison suavement assaisonnées, confit au porto, bières importées si ça te chante, bières microbrasseries si ça te dit, et tout ce que tu y bouffes est frais, savoureux, vu que le café s'approvisionne pour l'essentiel tout juste à côté, à la boutique Chez mes Roses, conçue, montée et tenue par Charles, dont on taira ici le nom, boutique dans laquelle on trouve couscous et choucroute en vrac, saucisses de toutes nationalités, confits et mayos et sauces et olives et fromages affinés, mais surtout bières variées de toutes les microbrasseries livrées par camion ayant trouvé leur chemin jusqu'ici. Par plusieurs aspects, cette boutique rappelle le marché Atwater, mais sans les étals de fruits et de légumes, de farine ou de fines herbes ou de chocolat ou de fleurs, sans boulangerie ni poissonnerie ni boucherie bio, de même que sans importateur des produits de l'érable. Sinon, on se croirait au marché Atwater, ici! Tout cela conforte, on l'aura compris, et on ne résiste pas à l'idée de se lever et de poursuivre sa promenade. On croise alors, dignes et nobles, les cabinets d'avocats et de notaires, le centre vétérinaire à grande allure, de petites dimensions mais vaste en pelouse, tout juste avant la grande courbe menant au pont de la fonderie, laquelle s'en tire malgré tout depuis quelques siècles, traversant de temps en temps une

saison de disette et de chômage. De l'autre côté du pont, même si on a rénové, même si on a réaménagé et repeint, ça sent davantage le labeur et le décibel. Y alternent la maison unifamiliale et la station d'essence, une ancienne école reconvertie en centre gouvernemental, le détaillant de voitures européennes, puis le détaillant de voitures usagées, un dentiste et une boutique pour animaux, suivis d'un édifice neuf, provincialement gouvernemental à stationnement inaccessible, vu la courbe de l'entrée et sa pente quasi verticale, un centre Pneus et freins, quelques immeubles à condos pour fonctionnaires frais émoulus de la faculté, promis au mariage, une roulotte à frites arrimée à ses droits acquis et qui croit en ses pommes de terre, puis une agence de location – Véhicules en tous genres –, un fleuriste qui fait un peu pièce rapportée, deux centres pour soins du corps allant de la coiffure à la massothérapie, en passant par la manucure, la diète et quelques thérapies pour les pieds, deux centres côte à côte qui se font compétition à longueur d'année. Suit immédiatement Le Pignon vert, faune mixte, avec sa clientèle masculine en salle et ses artistes féminines sur l'estrade, qu'on applaudit, sa bière encore à la main, tout juste avant d'atteindre un centre dentaire annonçant ses chirurgiens et ses promotions, son mois pour la canine ou pour la prémolaire, un nouveau stationnement municipal, celui de l'ancienne boutique Aspirateurs et machines à coudre en tout genre, et puis, après un très vaste gazon sans fleurs ni arbustes ni arbres ni fontaine, derrière une clôture en fer forgé, le « vieil hôpital », vétuste, rebriqueté par endroits, refenestré à la pièce, surveillé à la loupe à cause des assurances, transformé en une sorte de centre à vocations multiples et nébuleuses, son personnel bigarré et besogneux qui s'agite sans qu'on sache trop à quoi, en particulier depuis qu'on a transféré, dans un édifice tout neuf, propre et à quatre étages, tous les patients du dernier âge. Cette fois, ça sent le propre, c'est clair et spacieux, on y trouve même des perrons et des balcons sur lesquels personne ne circule, mais qui font joli. On ne saurait pas à quoi se voue ce centre, qu'on y séjournerait volontiers. Et puis de biais, mais très en retrait par rapport à la rue, trône l'hôpital. Blanc. D'un blanc tenace, radical, avec ses fenêtres en mode portrait, dont la

hauteur appuyée signale à quel point un architecte, c'est quelqu'un d'important. Cet édifice, on l'appelle ici «le nouvel hôpital» depuis bientôt quarante ans. Dans toute la ville, incluant les banlieues – car on en a! –, il s'agit du seul endroit où on doit déboursier pour stationner son véhicule. Et l'hôpital, c'est quelque chose. Voilà pourquoi devant, on s'est donné la peine d'installer un jeu de feux de circulation, lequel, en cas d'urgence, ne compte plus. Et puis, ça continue. La chaussée se poursuit, le trottoir se poursuit. Sûr, le mot le dit, tu voudras poursuivre, te rendre plus loin. Attiré peut-être par un autre détaillant de voitures neuves, américaines cette fois, et donc sous enseigne multicolore et gigantesque, avec boule en miroirs dans un perpétuel mouvement giratoire, même la nuit, même l'hiver. Plus loin, peut-être te laisseras-tu tenter par l'aire estivale de restauration rapide, une mine d'or pour le travail étudiant, qui te propose ses gazons fleuris par sec-teurs, ses tables à pique-nique, sa cafétéria couverte en cas de pluie, moustiquairée en cas de moustiques, qui t'offre sa crème glacée molle ou dure ou à l'ancienne ou jaune, ses hamburgers hot dogs guédilles, voire une impressionnante variété de poutines destinée à ceux dont la diète se trouve en vacances. Sucré salé, on t'offre un très grand choix, dans ce centre situé tout juste à côté d'un élevage bio de bisons de première qualité, une initiative plutôt récente. En période de rut, les odeurs et les effluves se mêlent sur un mode qui en a surpris plus d'un.

Que fais-tu alors? Tu continues, bien sûr. Comme si ça allait de soi. Sans noter dans ta progression la moindre différence, le moindre changement. Une chaussée qui se poursuit ou un trottoir qui ne s'arrête pas, et on croit se trouver sur la même voie. On se perçoit dans un continuum, tout simplement. Des commerces qui alternent avec des bungalows, espacés de temps en temps par un enclos, un pâturage, une station-service, un parc de stationnement pour véhicules lourds ou encombrants ou surdimensionnés, on imagine une simple variation sur thème, que ça en prend pour tous les goûts et pour tout le monde, voilà. Alors forcément, on poursuit et, sans le savoir, on casque. Berné en plus par des panneaux routiers tout ce qu'il y a d'ordinaire, et des panneaux publicitaires

jusqu'à l'incontinence. On continue de marcher, d'avancer, ça semble fait pour ça. Avant l'hôpital, après l'hôpital, les poteaux indiquent « rue Notre-Dame » à chaque intersection, confirmé! Seulement, chacun ici sait depuis toujours que la rue, la véritable rue, s'arrête après l'hôpital.

Parce que cette rue, pour nous, c'est la *main*, pas la rue Notre-Dame tel que l'affichent les panneaux indicateurs. Au jour du Souvenir, lorsque la fanfare des cadets de l'air vient faire la démonstration de son calibre sur les plans de la justesse, de l'harmonie, du rythme et de la discipline, c'est dans la *main* qu'elle promène ses uniformes. Le marché local des produits de la ferme, destiné aux touristes de passage vu ses prix prohibitifs, se tient sur la *main*. Car ici, ce sont surtout les touristes qui achètent local. Sans compter la foire aux vieilles bagnoles, lustrées, deux tons, à toits rigides ou décapotables, avec ses ténors nés en Fahrenheit, aux cheveux rares ou teints, ça se tient devant l'église, sur la *main*. En présence de motards empreints de respect et de discrétion, cette fois-là. Et si, au printemps, le club de hockey local a gagné le trophée de la ligue LNAH, c'est également ici que se tiendra le défilé d'honneur des héros sur lames. Et puis, ce type si grand, cet échalas avec son manteau sombre, si particulier, un homme à sang-froid, comme le disent d'aucuns, on ne l'a jamais qu'aperçu ici, sur la *main*!

Et cet autre, là, le type en pleine défonce, gonflé à bloc et prêt pour son numéro public, il ne va pas faire sa grande crise de nerfs dans un centre commercial, dans une cour d'école ou devant l'aréna. C'est ici qu'il s'installe et s'insurge et crache par terre! Mais plus tard, beaucoup plus tard. Tout comme les timides, les fragiles sous ordonnance, disséminés, qui réapprennent incognito, les yeux rivés au sol, à se mêler à ce qu'on appelle les gens, les grappes de marchettes, moins embarrassés à quelques-uns parce que l'âge ou un handicap, c'est pas une raison pour avoir honte ou pour se terrorer, alors ils se retrouvent ici, ce qui, par la même occasion, conforte le jeune parent, un peu contraint par le *Manuel à l'usage des jeunes parents*, à faire rouler le poupon dans son landau ou sa poussette ou son chariot à trois roues, moustiquaïré presque à l'opaque, quand on s'efforce d'expliquer au poupon les multiples

facettes du monde, et ce charme naturel à se trouver ensemble, y compris au travers d'ados, par grappes de quatre ou cinq, occupés à tergiverser pour savoir lequel osera franchir la porte du dépanneur dans l'espoir que le commerçant accepte, cette fois, de lui vendre une bière ou des cigarettes malgré son âge évident, ce que ne manquent pas de souligner entre eux quelques gérants de la solidarité sociale, sièges réservés sur leurs bancs publics tout juste face au bureau de poste, déjà échauffés de commentaires allumés par des bribes d'informations glanées le matin même, et que seul un motard, bien en selle sur un modèle de l'année, saurait interrompre, tellement sa Harley en jette! Du moins jusqu'à l'heure des cuisses, ces après-midi où le soleil amène ce défilé des filles, toutes à s'exercer à leurs dernières audaces dans le but de faire monter les prix sur le marché du charme, en pure perte d'ailleurs aux yeux de nouveaux petits couples, occupés quant à eux à parler d'avenir imminent dans des répliques à peine amorcées, mais ponctuées de regards à la sauvette, si vifs, et qu'eux seuls estiment anodins. Suffit, pour s'en assurer, de jeter un œil aux jeunes mâles encore imberbes, esseulés, qui tentent de piger le mode d'emploi, mais empêtrés dans la mastication d'une gomme à mâcher parfaitement incapable de constituer à elle seule une tenue de camouflage ou un argument de poids, dans ces moments où l'humidité exaspère les victimes de l'embonpoint, fraîchement converties, contrites mais résolues à l'exercice, navrées cependant que le t-shirt, sous l'effort, vire au deux-tons avec double couche aux aisselles, à cause de l'inévitable sueur qui trahit chacun et tout le monde, à commencer par soi-même, quand on ne vit pas comme le prescrivent certains livres ou encore quand on vit selon les prescriptions d'autres livres, vu que les livres, à la longue, finissent par se contredire, ainsi que le confirment, parmi le personnel, ceux qui fument devant le CLSC, à distance légale de l'entrée, en cette époque qui, alignant information sur information, multiplie les risques de dérapages ou de délits, les risques de récidives, les occasions pour protéger ou pour garder à l'abri des risques tout un chacun, tout ça dans l'espoir de repousser l'heure de la maladie ou du pire,

à l'heure où le policier à la retraite, la fermière aux genoux barrés, à l'heure où on se demande quand, pour la dernière fois, quelqu'un ici a aperçu, plus tard dans la soirée, à l'orée de la nuit, ce fameux type qu'on dit grand, si grand, portant ce curieux manteau sombre sombre auquel aucun catalogue, aucun magazine ni aucun livre n'a encore songé à donner de nom.




à la rentrée des classes de
Scolarité
22 MARS
12h00
Région Interurbaine
Cité Paul et Marie-Lévy
Maison Paul
Maison Interurbaine

HECTOR RUIZ

L'opérette de la rue Ontario

je descends Saint-Denis
un couple colorie une tasse en céramique
le tatoueur Voodoo ouvre ses portes
je tourne à gauche sur Ontario comme on tourne la page
économisez 25 %
une femme lave une tête de rhinocéros blanc
tout est à moitié prix
elle me texte de revenir
maman j'ai faim
marche
tu m'as-tu vu l'allure? penses-tu, j'suis de même?
un peu d'change svp
envoye avance
mais maman j'ai faim
les amoureux jouent au billard
travaux sur Ontario
entre l'Espérance et Darling
qu'est-ce tu fais mon beau
c'est pas l'envie qui manque mais j'ai pas d'cash
ben c'est ça continue à te crosser d'abord
économisez jusqu'à 60 %
les amoureux jouent aux slots machines
je suis excité comme si j'allais la rejoindre
mes muscles sont gonflés mais je ne ferais pas l'amour
notre relation avait une date de péremption
nous brûlons la chambre des amants
nous prenons la rue et développons
un maquillage de ruelle
47 canettes de bière
17,2 litres

2 tv
un tourne-disque
4 cadres
8 photos
21 cartes postales
16 revues dont six pornos
une imprimante à jet d'encre
7 toutous
9 tasses cassées
13 téléphones
26 claviers
11 roses en plastique
une lettre d'amour
3 sommiers
aucun matelas
14 écouteurs
arrête de chialer
je ne veux pas revenir mais ouvrir
j'ouvre ma main j'ouvre demain
une obsession me déboîte le pas
les amoureux dansent
t'as raison j'suis pas disponible
les amoureux rentrent au motel Capri
je paie ma bière
tout doit être vendu
gardez tout
le fils de la maîtresse rentre à la maison

Rouille

je ferme la porte et la cloche sonne
la rue est une cour d'école ma dérive la récréation
le froid me bat à plate couture malgré mes couvertures
mais je ne résiste pas à l'appel de la rue
oublie la maison
avance dans le silence
marche fonce ne pense pas juste à toi
avance un pied devant l'autre dans le vide
creuse en toi un souffle perdu
mais après une heure à la dérive
je rentre congelé dans un Second Cup
il n'y a que des étudiantes
et je veux devenir explorateur
mais cette jeunesse bien studieuse n'a que faire d'un passant
de plus
en ce mardi après-midi du mois de novembre de l'an deux
mille treize
je me réchauffe les pieds avec les mains les mains avec les
couilles
je poursuis ma dérive sur la ruelle Christophe-Colomb
Ouest
où les cordes à linge sont des méridiens
je trouve un passage qui conduit aux rives contaminées de
l'école Baril
je traverse plusieurs fronts froids
je vais peut-être devenir bloc de glace
les étudiantes dansaient sur les chaises pour mon départ
et chantaient *so beat it just beat it*
je ne résiste pas à l'appel glacial de la rue
oublie l'intérieur
avance vers l'effacement
marche fonce ne pense pas juste pour toi
un pied devant l'autre le vide creuse en toi
un souffle d'abandon à Hochelaga
le commerce semble possible sur Iberville
tu prends en photo deux petites maisons
l'une rénove joints de briques refaits corniches repeintes
portes et fenêtres neuves

l'autre briques délabrées corniches rouillées vieilles portes
grises et fenêtres brunes
une photographie passe par là
elle te sourit et tu aimerais aussi faire du commerce avec elle
mais sa démarche te confirme qu'elle est en retard
avant de disparaître elle te dit
t'es chanceux y'a pas d'char parqué devant la vieille piaule
son commentaire me permet de revenir à moi
je suis chanceux dehors appareil et photographie
je dérive au doigt et à l'œil
et ma chance s'impose encore
le propriétaire de la vieille piaule sort
il traverse la rue et me demande c'est pourquoi la photo ?
j'ai envie de répondre que je travaille pour les archives de
la Ville
mais personne ne fait confiance aux gars de la Ville
je réponds que les lignes et les couleurs évoquent une
dualité
mais tu ne cherches pas la beauté la nouveauté l'originalité ?
c'est vraiment mon jour de chance un prof d'art à la retraite
je vois dans la texture de la rouille le relief de la condition
humaine
la rouille gruge les structures qui imposent nouveauté
originalité beauté
il fait demi-tour dérouté par ma réponse académique
il espérait sans doute quelque chose de plus légitime
ma réponse me déçoit aussi
mais je ne peux consoler le seul témoin
de ma dérive j'entretiens le territoire
du désespoir
d'autrui
j'explore
la solitude

FRÉDÉRICK DURAND

Et ton cœur noir s'arrêtera

Elles étaient revenues. Elles n'étaient jamais parties. Les sœurs la contemplaient du haut des toits ; elles refusaient de se dissoudre au jour levant. Ou était-ce la nuit ?

Jeanne retenait son souffle. L'émotion comprimait sa gorge. À ses pieds, l'image de sa mère se dessinait entre deux fissures. Elle se détachait avec une grande netteté – ses cheveux décoiffés, son regard qui s'arrachait au réel... Sa bouche aux lèvres minces rayait son visage comme une incision. Quand ses traits disparaissaient pour laisser place à une peau desséchée que le vent desquamait, elle parlait. Des phrases indistinctes dont le sens apparaissait à Jeanne avec une clarté contre laquelle son ignorance se serait en vain hérissée. Tu n'as nulle part où te réfugier, car, toujours, la mécanique des ombres te retrouvera. Les sœurs t'attendent. Je l'ai su avant ta naissance. Elles me suivaient, plaquées contre mon corps jour et nuit. Elles me pinçaient, me mordaient, perçaient ma peau, l'entailaient, sectionnaient mes veines. Elles chuchotaient que ces blessures physiques et morales avaient pour but de te préparer au sort qui t'était destiné. Nous avons hâte qu'elle vienne au monde pour la tourmenter, c'est une enfant parfaite, conçue pendant le bon alignement. Ses malheurs nous nourriront pour les siècles à venir, sa vie sera une souillure dont nous nous repaîtrons.

Jeanne se détourna en un lent écho. Elle fuyait depuis si longtemps qu'il lui était impossible de retrouver le souvenir de son point de départ. Contrainte à ravauder sans cesse les fils qui maintenaient la réalité en place, elle les sentait se distendre, prêts à éclater et à libérer ce qui rôdait

de l'autre côté des murs – façades aveugles, bâtisses grises, effritées, percutées, dont la verticalité la rejetait sur l'asphalte, errante, titubante, ivre d'incompréhension et de solitude.

Parfois, des individus se matérialisaient sur l'arrière-plan des vitres cassées et des entrepôts abandonnés. Quand ils souriaient, c'était pour morceler sa prudence et s'infiltrer dans les failles ainsi ouvertes.

Elle rêvait d'un complice dont la présence rincerait son cœur de ses inquiétudes, mais l'air glacé qui givrait ses doigts embaumait son espoir. Tu seras seule, éternellement endeuillée. Née pour la souillure, Jeanne. Nous t'attendions depuis si longtemps.

Encore et toujours – se dérober à l'engrenage dont jaillissaient des mains prêtes à la saisir. On l'observait quand elle échouait sur les avenues fréquentées. Regards de désapprobation ou de moquerie – ceux des émissaires à la solde des deux sœurs.

Sans visage, leur visage avait un goût d'ossuaire. Un vernis argenté recouvrait leur peau; elles trituraient des vers entre leurs doigts flétris, qu'elles embrassaient alors que montaient les chuchotements d'où s'échappait leur venin. Chaque fois, Jeanne se concentrait dans l'espoir de les paralyser. Mais l'illusion était sa geôle.

Qu'elles n'approchent pas, surtout! Bosselée par leur malveillance, la vagabonde s'épuisait rapidement. Ses forces diminuaient, elle sentait venir le moment où elle s'écroulerait, incapable de résister davantage.

Elle s'appuya contre un conteneur sale, les larmes aux yeux. Oublié sur le sol, un couteau reflétait la lueur de la lune. Jeanne s'en saisit, un instant réconfortée par le contact du manche au creux de sa paume. La voix de sa mère s'immisça dans sa tête, polaire. *Il te faudrait les brûler vives*. Mais comment y arriver? Elles paraissaient indestructibles... Contaminée, Jeanne sentait des larmes de fer couler sur ses joues.

Elle passa une main tremblante sur son visage et la retira avec un cri. Le mouvement la fit frôler ses cheveux – ils avaient la consistance des fils de fer. Jeanne voulut se redresser, mais déjà la rigidité l'envahissait. Au loin, les

sœurs s'étaient tournées dans sa direction. Elles lévitaient, et un gouffre se formait peu à peu autour de leur corps.

— Elles viendront te chercher, peu importe où tu te cacheras. Leurs mains seront calleuses sur ton cou brûlé, Jeanne. Les proies comme toi sont rares. Un alignement exceptionnel. Elles n'en peuvent plus, elles t'épient depuis si longtemps.

La course a repris; dans la ville-dédale, elle est cernée par les allées étroites. Leurs couleurs froides l'entourent pour drainer son énergie. Les battements de son cœur ralentissent, sa gorge se serre, le voile est de plus en plus opaque. La lumière explose en particules mortes, désormais dépourvues de tout éclat, gangues grises et flasques.

La nuit aura toujours raison. Dans un terrain vague rempli de métal rouillé, Jeanne scrute le sol afin d'éviter les lames de rasoir et les seringues qui perforent la terre. Elle hésite à l'orée de la forêt chromée. Le sang versé les aiderait à sortir des murs. Elles guettent, les immobiles sœurs des gouffres.

Souvenirs d'une mère qu'il fallait visiter, le dimanche, dans sa chambre propre et blanche aux fenêtres munies de barreaux. Marélie profitait des moments de solitude passés avec sa fille pour lui transmettre son infection, tandis que les grands-parents s'étaient retirés pour... Elle retombait dans son mutisme dès qu'ils revenaient, une poupée aux yeux crevés pressée contre sa poitrine creuse.

Te voilà sur un banc de parc dont la peinture verte s'écaille. Comment es-tu arrivée là? Les feuilles qui se détachent des arbres deviennent des cendres dès l'instant où elles touchent le sol. L'automne abandonne sa caravane feutrée. Tu te voudrais phénix, mais tu t'étiologies dans un lieu de cordes, de nœuds et d'ombres. Tu t'anémies dans une nuit interminable avec, dans le cœur, un rêve de Salomé qui jamais ne s'accomplira.

aucun zénith à ton cou
les mortiers se crevassent
et la marée viendra trop tard

Depuis le début, tes rêves subissent d'importantes altérations, tu en as vu les coutures rapiécées. De temps à autre, une ombre surgit pour essayer de les recoudre, mais toujours, le tissu se déchire. Le temps s'est accéléré, d'ailleurs, tu le sais.

tu voudrais un clou dans l'horloge
la nuit t'acquitterait

Je commence à sentir des cornes pousser sous mon front. Des petites filles mortes, emmurées derrière les briques, m'invitent à les rejoindre. Quand la première d'entre elles me tendra la main par l'ouverture qui s'élargit de jour en jour, elle voudra me griffer jusqu'au sang. La glace se forme au bout de mes ongles, et mes doigts tombent en morceaux. La lune m'offre un plateau où poser ma tête coupée.

À présent, il ne reste qu'elle dans le kiosque désert. Silhouette transie, aiguilles plantées dans ses prunelles. Elles sont là, debout près d'un réverbère. Les trous qui s'ouvrent dans leur visage laissent voir les sangles qui maintiendront Jeanne captive lorsqu'elles absorberont les fragments décomposés de ses rêves d'enfant.

Hâte-toi de remonter l'escalier, Jeanne ; là-haut, il existe un point de fuite, un étage transfiguré, peut-être. Tu y trouveras, étendu par terre, le corps inerte de la logique. Vite, tu devras te presser pour le réanimer ! Qui sait si tu pourras...

Mais non, car *il faudrait les brûler vives...*

Te voilà de nouveau sur l'artère passante. Ces figurants, mannequins en mouvement, se superposent à ton réel sans en faire partie. Sauf celles qui tiennent un oiseau mort dans leurs mains placées en coupe – elles seront calleuses sur ton cou. Bientôt.

Les haut-parleurs diffusent leur voix. Elles chuchotent ton nom. Des taches de couleur dansent dans ton champ de vision, s'interposant entre elles et le monde. L'heure est venue, mais tu cours vers une ruelle pour te soustraire à l'étreinte promise.

Dans quelques secondes, une main glacée se posera sur ton épaule. Tu feras volte-face et tu frapperas devant toi, sans

regarder. Tu enfonceras la lame du couteau – déchirement de la chair, manche froid contre ta paume. Tu n'arriveras pas tout de suite à la dégager. Alors, tu pousseras plus loin, plus loin à travers le vivant pour te frayer un chemin. Le sang sera chaud sur tes doigts. Le sang du passant qui avait voulu te demander l'heure. Lorsqu'il s'effondrera, immobile, tu te pencheras pour continuer à le frapper, jusqu'au vertige.

Près de toi, les sœurs partageront le sourire de minuit, heureuses de ton offrande.

Il en faudra d'autres.

ARIANE GÉLINAS

Ceux de la clepsydre

19 avril 2016

Chers arrière-petits-enfants,

C'est à vous treize que j'écris en cette nuit agitée, consciente qu'il est possible qu'à l'égal de votre aïeule, vous soyez dotés d'une étonnante longévité. Pardonnez ma main tremblante: le fracas dans la ruelle hérisse mes nerfs, déjà à vif. Il y a une semaine qu'ils me poursuivent...

J'ai mis des décennies à admettre l'existence de ceux de la clepsydre, tels que les appelait mon arrière-grand-père Alcide. J'étais alors une petite fille de six ans, comme toi, Laure. À l'époque, j'aimais beaucoup celui que je surnommais grand-grand-père Alcide. Il venait de fêter ses cent cinq ans. Vous imaginez, cent cinq ans! J'ignorais que je soulignerais cette année mon cent huitième anniversaire. Et qu'à cet âge impressionnant, je demeurerais dans mon appartement, me contentant de soins infirmiers ponctuels. Grand-grand-père Alcide jouissait, à l'instar de la plupart des Lacharité retraités, d'une grande autonomie. Jusqu'à ce qu'*ils* commencent à le poursuivre. À vouloir, vous m'excuserez cette image effrayante et celles à venir, se nourrir de lui. Mais vous devez absolument savoir. J'en ai été consciente, d'une certaine manière, tout ce temps. Car des membres de notre famille possèdent cette capacité de les percevoir. Même si, l'an dernier encore, je refusais les vérités qu'Alcide avait emportées avec lui sur la terre transie de la mort. Une lagune en forme de clepsydre où s'entassaient entre deux eaux les cadavres.

Quelques jours après son cent cinquième anniversaire, grand-grand-père Alcide avait commencé à délirer. Du moins, c'est ainsi que ses descendants qualifiaient son discours, convaincus de recevoir bientôt leur part d'héritage. Mais mon ancêtre s'accrochait à l'existence; entre ses draps moites de fièvre, il balbutiait des paroles furtives et hachées. Sa maladie fascinait l'enfant que j'étais. M'attirait comme m'obsède en ce moment le tumulte dans la ruelle attenante. Ce branle-bas qui heurte les poubelles et fait grincer l'escalier de secours en fer forgé. C'est pourquoi je dois impérativement vous avertir. Ne pas *les* laisser triompher encore une fois, comme le font la majorité des mourants, incapables de les voir. Ainsi, sans le savoir, mes parents ont offert Alcide en pâture à ceux qui se sustennent des longues vies.

Rapidement, mon grand-grand-père s'était aperçu que ma présence tenait en retrait ceux de la terre étroite. Ma jeunesse les gardait à distance. Il refusait que je quitte sa chambre aux fenêtres obscurcies. Il ne voulait pas que je reparte à Saint-Louis-de-France avec mes parents. Ses supplications me troublaient. Je me souviens de quelques bribes, dont j'ai clairement perçu l'importance cette semaine, quand ils ont commencé à s'intéresser à moi. Des mots dont je vous prie de tenir compte votre vie durant. Il disait, la bouche crispée en un rictus d'effroi, que «l'immortalité était possible si on parvenait à échapper à ceux de la clepsydre» et que «ceux qui se nourrissent de temps recherchent les très longues existences pour les rendre exsangues». Impressionnée par son discours, la fillette que j'étais n'en avait pas saisi la vertigineuse portée. Mais une crainte sourde naissait dans ma poitrine.

C'est alors que j'avais entendu un grincement. Un grincement improbable que ma mère avait imputé au vent. J'avais pensé d'instinct à des griffes. Des ongles larges et coupants. Comme s'il avait perçu la menace de manière décuplée, grand-grand-père Alcide s'était redressé avec toutes les forces que la fièvre ne lui avait pas dérobées. Si vous l'aviez vu, dans son pyjama fripé, dont il ne s'était pas départi depuis trois jours. Il pétrissait ses mains craquelées l'une contre l'autre à la hauteur de son visage contracté par les tics. Sa couronne de cheveux blancs était hérissée, ses

yeux, écarquillés... Aussi vite qu'il pouvait, il avait fermé la porte de sa chambre et avait tendu la chaînette en respirant bruyamment, avec des gestes saccadés. Le regard vitreux, il m'avait attirée jusqu'au bord du lit, puis m'avait pressée contre son torse. Son haleine médicamenteuse m'avait fait grimacer tandis qu'il disait : « Il faut me protéger, Arthimise, de ceux qui résident sur la terre étroite. Je les entends, dans la rue, en bas de la maison. Sans cesse, ils *quêtent* des sursis. Et moi, et moi, si vieux, je suis une proie de choix. »

Pétrifiée par les propos de mon grand-grand-père, qui avait toujours été d'une grande douceur et d'une indéniable lucidité, je n'avais rien osé rétorquer. Peu à peu, la poigne d'Alcide s'était desserrée. Sa respiration était devenue moins irrégulière. Mais il refusait que je m'éloigne de lui, de se séparer de moi malgré les coups que mon père, qui n'avait jamais beaucoup aimé Alcide, assénait à la porte close. Je me rappelle qu'il hurlait : « Sors de là ! Si tu ne sors pas tout de suite avec ma fille, je vais venir la chercher moi-même. »

Sans esquisser le moindre mouvement pour lui obéir, mon ancêtre me regardait, solennel. Comme j'aimerais tous vous regarder en ce moment même, afin de vous confier les meilleurs moyens de leur échapper. Hélas, vos parents ne me laisseraient pas faire ; ils diraient, comme ses descendants au sujet d'Alcide : « L'âge altère ses pensées, c'est normal, après toutes ces années. » Ainsi, je n'ai d'autre choix que de me satisfaire de cette lettre pour vous avertir. La déposer à votre intention, avec mon testament, sur la table de la cuisine. Je ne peux courir le danger de la poster, de fouler la rue où ils rôdent, prédateurs patients et redoutables. Car vous devez à tout prix apprendre comment les retenir, contrairement à ma fille unique et à ceux de mes petits-enfants qu'ils ont emportés. De quelle manière agir lorsque, centenaires, vous croiserez pour la première fois une mendiante couverte de haillons de dentelles, la clocharde faite en deuil. Il me faut me dépêcher de vous expliquer : je les entends grincer dans l'escalier de secours, érafler les clous sur les fenêtres que j'ai placardées.

Vous vous doutez que je ne suis pas parvenue à secourir Alcide. La sonnette de l'entrée avait alors retenti. Mon père avait cessé ses coups sur la porte avec un juron. Toujours

blottie contre mon aïeul dont le parfum acidulé me piquait les narines, j'avais retenu mon souffle. Des bruissements avaient succédé à cette interruption. Spontanément, j'avais pensé à des rideaux repoussés par le vent. Puis ma mère, de nature craintive, avait dit : « Tu vois bien qu'il n'y a personne dehors, Marcel, tu peux refermer. » Mon grand-grand-père n'était pas d'accord. Blafard, il serrait les draps entre ses poings. La chaînette ne résisterait pas longtemps...

Mon père avait repris ses assauts sur le battant. Un long craquement avait ébranlé la chambre. Grand-grand-père Alcide m'avait pressée de toutes ses forces contre lui, sous le regard désapprobateur de mes parents. Le vieil homme bafouillait des « non, non » indistincts. Il fixait un espace derrière mon père, dans l'entrebâillement. La mendicante faite en deuil s'y trouvait ; elle le dévisageait avec une avidité non dissimulée. Vous la reconnaîtrez quand vous la rencontrerez, à ses longs gants et à ses étoffes de dentelle, qui recouvrent sa peau elle-même constituée de broderies.

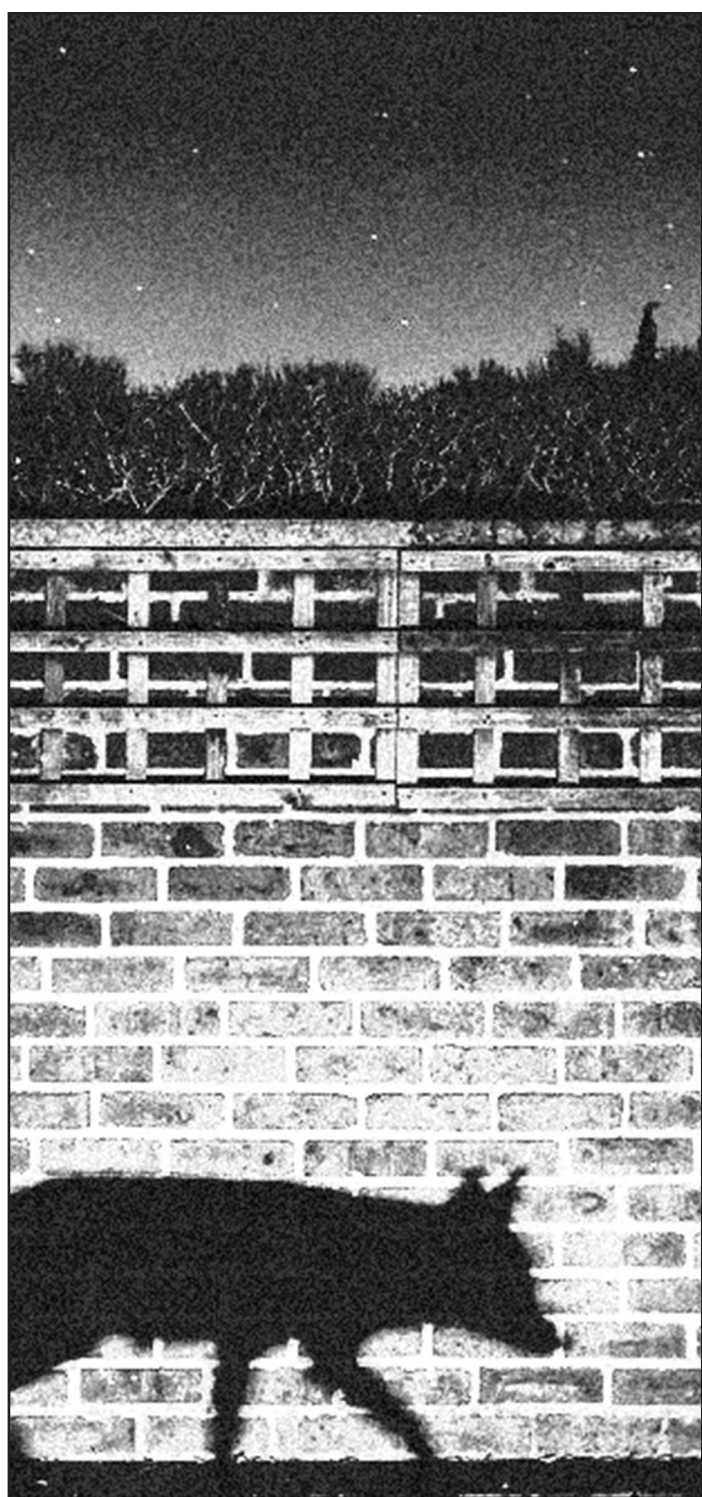
Il était trop tard pour mon aïeul. Mon père m'avait arrachée à l'étreinte d'Alcide. Ma mère gémissait, lui demandant d'une voix faible de rester courtois avec le membre de sa famille qui se mourait. Et moi, je pleurais, les yeux écarquillés d'épouvante face à la mendicante. Ses habits de dentelle froissaient en une vague les couvertures du lit défait. Une onde opaque était entrée dans la bouche de mon ancêtre avant d'y disparaître. Puis quelques gouttelettes de sang avaient perlé sur ses lèvres, maculé son menton comme des pétales arrachés. Je n'avais jamais cru qu'on puisse être aussi livide. Le regard délavé, démuné du moindre souvenir.

Les poings de mon grand-grand-père s'étaient desserrés. Ma mère avait voilé mes yeux de sa main. Mais j'avais eu le temps de *voir*, bien que j'aie mis des décennies à *comprendre* ce qui s'était passé. Bouleversée, je m'étais d'abord laissé convaincre par mes parents que la sénescence avait gagné l'esprit d'Alcide. J'étais une petite fille tellement imaginative. Je devais avoir rêvé, la tristesse m'ayant fait inventer cette mendicante aux chairs de damas superposés. Celle qui rôdera, un jour ou l'autre, près de votre domicile. Vous la verrez assise dans une ruelle, drapée dans ses lourds habits, un voile de deuil dissimulant son visage.

Contrairement à moi, vous ne serez pas dupe comme je l'ai été presque toute ma vie. Non. Vous pourrez échapper à l'emprise de ceux qui se nourrissent de choses anciennes. Découvrir des moyens de les retenir, comme ces mèches de cheveux, morceaux morts de mon corps qui les égarent. Chevelure avec laquelle j'ai calfeutré les contours des fenêtres, jusqu'à dénuder complètement mon crâne. Car ils me veulent vivante. Ils ne se contenteront pas de parcelles exsangues de moi-même. Ils ont si faim de ma longue existence, denrée dont ils ont rarement l'occasion de se sustenter. De tous ces souvenirs intacts dans ma mémoire.

Je ne les laisserai pas triompher. Je veux vous protéger. Que vous couriez vous enfermer à double tour quand vous croiserez une première fois la mendicante au détour d'une ruelle. À moins qu'il ne s'agisse d'un clochard ; leurs incarnations sont multiples. Vous ne devez pas douter : il ou elle viendra de cette terre étroite et décolorée en forme de sablier. Alors, vous lutterez, avec cette ténacité propre aux Lacharité. Faites de l'immortalité une possibilité. Ne laissez pas entrer les endeuillés. Ne leur permettez pas. Résistez aux appels éperdus venant de l'arrière-cour. Ne vous dirigez pas vers une fenêtre pour voir si l'un des rôdeurs se tient sous un lampadaire, entre une voiture remisee et un conteneur. Et, contrairement à moi, n'oubliez pas de garder des cheveux pour calfeutrer la porte de secours. Car plus ils sont affamés, plus ils déploient d'ingéniosité pour trouver un moyen d'entrer.

Je sens déjà les grains de sable érafler mes paumes. Mes pas fouler cette lagune interminable où les cadavres s'amasent, au gré des tic tac.



HENRI CLERC

La Zone

(extrait d'un manuscrit inédit)

Rougeaud, fatigué, ce type au visage porcin, emmitoufflé dans sa chapka me parle, je crois. Une goutte tombe de son nez et dégouline le long de sa bouteille de rhum. J'ai mal au dos, je n'ai plus rien à boire, mes doigts de pieds sont congelés, je mange des tranches de jambon que j'ai volées dans la poubelle du petit casino. Pour une fois, leur slogan : *mon épicier est un type formidable*, prend du sens. Un vrai chic type. Normalement et comme dans tous les commerces semblables, il est obligé de mettre de la javel en poudre dans ses conteneurs à ordures et l'asperger avec un jet d'eau, pour qu'on ne fasse pas les poubelles, qu'il n'y ait pas d'intoxication, que personne ne porte plainte... Lui, il saupoudre les articles pour la forme, ne pas se faire choper en cas de contrôle, mais surtout il ne les mouille pas.

Le jour où je suis allé chercher un café à la machine dans son magasin, il a dû comprendre ma situation à ma dégainé ou à mon odeur... Il s'est pointé vers moi, j'ai cru qu'il allait me jarreter comme les vigiles du Simply, du Caroufcity qui *passent la balayette*. On entend ce genre de propos sortir de la bouche des gérants, chaque fois qu'ils demandent aux gros bras de Black désabusés de nous sortir du magasin qu'on squatte pour éviter le froid, ou de la devanture dont on se sert en guise de parapluie. *Ça fait désordre*, et c'est *pas très vendeur*... Mais ce jour-là non... mon épicier formidable venait juste me dire que passer les 21 h 30, une fois le magasin bouclé, nous pouvions prendre les articles jetés; que nous ne risquions pas grand-chose car les dates de péremption, à l'exception des viandes, poissons crus et autres produits congelés, sont larges, pour qu'aucun

client ne se retourne contre la boîte. Même les légumes nous pouvons les prendre, juste, éviter de les rincer pour que la javel ne pénètre la chair, seulement les éplucher, en prenant soin d'essuyer le couteau ou l'économe avec un chiffon sec...

Ça nous permet de manger à l'œil des trucs pas trop dégueu, comparés aux poubelles domestiques. La dernière fois, j'en étais à la troisième que je fouillais sans y trouver quoi que ce soit à becter, que des emballages de plats préparés appétissants ou des barquettes en polystyrène qui avaient dû accueillir un morceau de viande ou de poisson frais, des poches plastiques de légumes congelés... Ces packagings avec leurs suggestions de prestations qui font baver : des poissons panés détourés et collés sur un fond avec un bras de terre, un phare qui s'y dresse au bout, et l'océan à l'horizon ; *des penne à l'italienne*, sur une table mise avec sa belle bouteille d'huile d'olive, où barbote un bouquet d'aromates ; une julienne de légumes dans une assiette sur fond blanc et des petites ondulations rajoutées avec Paint pour nous faire comprendre qu'en plus d'être nourrissant, ça se mange chaud... Quand je suis tombé sur un reste de viande en sauce, jeté parmi d'autres ordures d'un sac que je venais d'ouvrir, j'étais résigné et je l'ai bouffé... mais en continuant à fouiller dans cette même poubelle dont j'avais été jusqu'à laper le plastique, j'ai trouvé des coton tiges et des serviettes hygiéniques usagées... j'ai failli vomir mais je me suis retenu de toutes mes forces pour ne pas crever la dalle après.

Notre nouveau plan à la supérette ça nous évite ce genre de déboire. Quand on va en course, comme on dit maintenant, on prend une brosse pour déjavelliser nos articles. Nous, c'est comme ça qu'on *passé la balayette*. Mais le problème qui va bientôt se poser, c'est que trop de gens sont au courant de la combine, et qu'on aura bientôt plus assez pour se nourrir. Déjà aujourd'hui, je me suis battu avec un type pour une brique de lait ; à force de se l'arracher et de le serrer, le tétra pack a craqué au niveau de la jointure du bouchon et a coulé sur des concombres, des tomates, du coup foutus avec la javel qui commençait à mousser. Il a sorti une lame pour que je me casse et lui laisse le reste... j'ai pas défendu plus longtemps ma part de pitance.

À côté de moi, le type à la chapka se racle la gorge, crache un glaviot, on dirait presque un jaune d'œuf. Je sais pas combien de temps encore je vais devoir attendre Justinien. Il est parti chercher une palette de bois dans l'arrière-cour d'une usine. Il voulait pas qu'on y aille à plusieurs, pour ne pas se faire remarquer des gens qui habitent la résidence mitoyenne, ils ont le coup de bigo aux flics facile. Alors j'attends avec mon gugus à la chapka. Une connaissance de Justinien. Un étranger, un Géorgien je crois. C'est sûrement pour ça que j'imprime rien de ce qu'il me jacte... il se met encore une rasade de rhum derrière la lulette. Justinien rapplique :

— C'est bon, j'en ai repéré trois en état. Y a plus qu'à y retourner, on les prend vite fait et on se casse.

Alors on opère...

C'est la misère d'avancer avec une palette qu'on porte sur le dos. La cabane n'est pas trop loin mais avec cette charge j'ai l'impression qu'on va mettre une heure. Il s'agirait pas de croiser la police, on va encore se faire emmerder sinon... Surtout s'ils voient où on squatte, et comme Justinien a son abri de fortune depuis plusieurs années, il aimerait bien qu'on l'en déloge pas. Il s'est posé dans un petit bois, sur une butte entre le campus d'une faculté et une ZAC¹, pas loin du périphérique. Une colline qui ne devait pas être pratique à aménager et c'est sûrement ce qui a stoppé la croissance de la ZAC.

Nous sommes dans une utilisation interstitielle du monde, ce qu'il y a entre les zones aménagées ou habitées nous l'exploitons ; la friche, le terrain vague, les petits coins de nature sauvage abandonnés... on s'en charge. Un espace que la conurbation n'a pas su voler à l'espace public, avant de le transformer en semi-public comme les terrasses des cafés qui nous empêchent de nous adosser au mur, ou de le changer en square, en parc à jeux, nous empêchant de nous allonger sur le sol. Cette zone, c'est nous qui nous en chargeons... On crapahute avec nos palettes. Justinien est devant, le Géorgien le suit et moi complètement à la ramasse. En nage, ils posent leur charge au-dessus de la butte et m'aident à tracter la mienne. Puis on les traîne vers la cabane.

Construire son propre abri ; Just' m'a expliqué qu'il avait mis du temps avant de se décider à faire ça, mais qu'il

en avait eu marre au bout de quelques mois de dormir à la rue, dans des sacs de couchage, dans des halls de banque, des plates-bandes... même avec une tente dans un endroit comme celui-là, autant avoir quelque chose de solide. Mais faire ça c'était surtout pour pas devenir fou. Ça lui donnait autre chose à faire que de boire, un truc à entretenir, auquel faire attention, un vrai lieu de repli, un territoire. Déjà quand je vois ce qu'il picole aujourd'hui, je me représente mal ce qu'il pouvait engloutir avant... dix litres de rosé par jour selon lui... Quand j'ai écarquillé les yeux en entendant ça, il m'a répondu :

— Ça fait jamais que deux cubis de 5 litres, c'est vite bu...

J'imagine qu'il n'a pas tort, je tourne déjà à trois, quatre litres au bout d'un mois de rue...

C'est donc une cabane en palettes. Six disposées en rectangle forment le sol, dessous une grande bâche pour isoler, des habits de laine bourrés et compactés entre les lattes recouvertes de tapis de sol de camping, eux-mêmes cloués dans un alignement qui laisse imaginer le geste méticuleux. Les murs aussi sont en palettes. De la tôle ondulée a été vissée sur les faces extérieures. On a scié les planchettes intérieures pour les redisposer perpendiculairement en étagères où on peut tout ranger : bouffe, outils de bricolage debout dans des boîtes de conserve clouées par le fond, des pots de confitures et de moutarde remplis de vis et d'écrous. Le plafond est encore en palettes et maintenu avec des bouts de ferraille. Le mobilier est constitué du même matériau : une table très basse, un sommier sur lequel sont posés matelas, couvertures, coussins. La totalité de cette structure est tenue par des piquets plantés au-dehors, à l'oblique ; le tout recouvert de plusieurs couches de bâches. Et pour que cet abri reste discret, que d'en bas on ne le voie pas, ultime précaution, la dernière bâche est vert kaki pour se fondre au mieux parmi les arbres... Tout son boxon il l'a piqué à droite, à gauche, ou acheté à Emmaüs.

J'ai demandé à Justinien s'il avait été menuisier ou charpentier dans une autre vie.

— Dans une autre vie, je ne sais pas, mais dans celle-là, j'ai été géomètre !

On se pose dans la cabane pour parler de ce qu'on va faire des palettes qu'on a amassées aujourd'hui. La première sera désossée pour faire du bois, la deuxième revendue demain à un gars qui fait du transport, genre pas trop légal, en les rachetant si elles sont estampillées Europe. Justinien ne lui a jamais trop demandé pour quoi... Et la dernière il me la donne. Je la range avec d'autres que j'ai récoltées ces derniers temps pour qu'on me fasse aussi une bicoque.

Une dizaine variable d'individus vivent dans le coin, mais je ne les connais pas tous. Certains sont des SDF comme nous, d'autres des gens de passage type punk à chien ou des immigrés clandestins qui, pour la plupart, rallieront Calais dans pas longtemps direction l'Angleterre. Y'en a un, un Africain, qui a été reconduit trois fois, un coup chopé en Espagne, et les deux autres à Calais ; et là, il recommence en espérant aller plus loin... je trouve ça complètement dingue d'avoir autant de détermination, d'être aussi obsessionnel et que ça pousse à faire toutes ces choses, tout ce chemin, à nouveau. Le gars à la chapka qui nous accompagne vit avec une autre bande de Géorgiens qui parlent entre eux dans leur langue, et même plus souvent dans une espèce de dialecte à base de sifflements. Justinien m'a expliqué que c'était des bergers et que c'est comme ça qu'ils communiquent de pâturage à pâturage, pour pas avoir à s'égosiller. À force de les entendre, il comprend même un peu *bonjour, merci, pas de quoi...*

Justinien trifouille dans ses affaires, prend des piles de pains au chocolat tout secs, les donne au Géorgien qui, à l'entendre, s'appelle Slobodan, lui fait un signe de tête pour dire merci et s'en va.

Ma nouvelle vie me surprend de jour en jour et me fatigue. Pas une fatigue comme avant, une léthargie, un crouppissement de l'esprit, non, une vraie fatigue physique ; à lutter contre le froid, la faim, à récupérer des litres et des litres d'alcool qu'on ingère. Je ne sais pas ce qui vaut mieux... sûrement rien...

Le soir ou j'ai mis le feu à l'appart que me louait monsieur Clairjunc, mon propriétaire, j'ai zoné sur les quais comme j'en avais l'habitude, même si j'avais peur de

me faire choper par les flics, qu'ils me retrouvent... mais je ne savais pas où aller et je pensais, et pense toujours, que monsieur Clairjonc n'a pas porté plainte; puisque l'appartement était censé être vacant, qu'il me logeait de manière illégale, dans l'insalubrité, au milieu de matériel hors norme, mais quand même... Tout n'avait pas cramé, y aurait bien un papier de pôle emploi à mon nom, une merde qui traîne avec: à l'attention de Claude Duxelles. Déjà, il n'y avait rien d'inscrit sur la boîte aux lettres, le père Clairjonc préférerait que je ne l'utilise pas pour éviter les soupçons; je recevais tout par mail et le reste était envoyé chez mon pote Max qui m'appelait si urgence... ce soir-là j'avais quand même la gueule de l'emploi: le jean était imbibé de sang au niveau de la cuisse, une écorchure sur ma tête qui gonflait et me faisait mal à en crever. Je pleurais en pensant à l'éventualité de regretter un jour mon coup de tête, au vide derrière; je pleurais, comme ça m'arrive encore souvent, dès que je suis seul et que j'ai trop de temps pour y penser...

Puis Justinien est passé sur les quais du Rhône où j'errais. Il m'a accosté comme il le fait avec tout le monde pour proposer de jouer aux cartes, à son éternel huit américain. Je le voyais souvent ici, j'avais même déjà joué, déjà parlé avec lui, mais chaque fois sans qu'il se souvienne de moi... sauf que ce coup-là, il devait être moins amoché que les autres parce qu'il m'a remis, pas mon nom, mais ma tronche.

Il a pas fait de cas en voyant mes blessures, mon allure. J'ai accepté de jouer avec lui pour essayer de penser à autre chose, mais j'étais pas du tout dans la partie, puis on a bu. Il me laissait prendre des goulées dans sa bouteille de pinard, acide, âcre...

Comme d'hab, sur les quais près de nous y avait des jeunes qui sortaient de soirée; l'air éméché, à tchatcher de frivolités. Une de leurs copines pleurait toutes les larmes de son corps parce qu'elle s'était disputée avec son copain au téléphone... entre eux et moi j'ai senti le gouffre... j'ai posé mes cartes et j'ai regardé dans le vague. Justinien attendait, il disait rien jusqu'à ce que je les reprenne. Quand il a été fatigué, il s'est couché par terre devant moi et il s'est mis à pioncer, comme ça... je l'ai regardé... je me voyais mal

me poser là et dormir. Mais je me suis dit que c'était pas pire que de se vautrer n'importe où dans un festival pour comater. Puis comme il allait faire jour, je ne craignais pas trop de me faire emmerder ou péter la gueule, les gens nous réveilleraient si on gênait pour le marché. J'avais juste encore la trouille que les flics me demandent mes papiers et fassent le lien. Mais j'ai fini par m'allonger, malgré tout, la tête sur mon sac après avoir bu une dernière goutte de pinard, puis je me suis éteint... Quand je me suis réveillé le lendemain, Justinien était à côté de moi, il avait du pain et deux petites boîtes de pâté pas cher, celui avec un pouce levé comme logo... Il m'en a tendu une. De là on s'est mis à vraiment parler et briser la glace. Ça faisait bizarre, chaque fois qu'on se voyait avant on jouait juste aux cartes, bourrés; mais là, on avait tous les deux dessaoulé et y a eu comme un vrai dialogue. Je lui avais pas touché trois mots qu'il avait compris ce qui m'arrivait...

C'est lui qui a tout géré quand il a fallu me soigner... car quand j'avais péte un câble et foutu mon appart à l'envers j'avais aussi donné de grands coups de tête dans le frigo, jusqu'à ce que la porte tombe; et je m'étais planté un couteau dans la cuisse pour me calmer. Sans succès... moi je voulais aller à l'hôpital, aux urgences, mais j'aurais eu des problèmes; et selon Justinien, fallait laisser couler l'eau sous les ponts avant que le système voie passer mon nom sans tiquer... au cas où... il a appelé le 115 pour moi et il m'a emmené voir un infirmier dans un centre d'hébergement pour sans-abris... un infirmier sympa qu'il connaissait... ils ont voulu savoir d'où je venais et si j'avais une place pour dormir la nuit. J'aurais bien demandé le numéro pour appeler, mais Justinien a parlé à ma place:

— Il a pas besoin, après il vient avec moi! Vous voulez quoi? Il est déjà mal en point et vous voudriez qui chope la vermine dans votre taudis, qui se fasse détrousser? Ou violer, tiens, par les tôleards, la racaille que vous récupérez...

Le type avait l'air de connaître Justinien, il le regardait avec un sourire pincé; il a rien ajouté de plus, peut-être qu'il avait compris que Just' avait décidé de me prendre sous son aile, qu'il ne le ferait pas changer d'avis. Just' me fait parfois penser à mon oncle Lothaire, mais en gentil... après je sais que dans ce que Just' dit il y a un bout de vrai,

mais qu'il exagère. Les CHRS² ça faisait partie des bons plans de Gargamel, un saisonnier, un vendangeur qui voulait me traîner aux quatre coins de la France pour zoner. Y a de la violence, de l'insalubrité d'accord, mais ça dépend des lieux, des périodes de l'année, et puis de la chance aussi. Mais j'imagine que Justinien ne veut pas parier sur les autres... il m'a déjà fait tout son laïus sur les assistés, ceux qui se laissent vivre dans les structures, se laissent crever selon lui... alors si l'infirmier le connaît c'est normal qu'il ait pas tenté plus longtemps de le convaincre. Ils ont nettoyé ma jambe, ont essayé de savoir ce que j'avais fait... Ils n'ont pas insisté quand ils ont vu que je faisais une moue, style: je sais pas, c'était comme ça quand je me suis réveillé... Pareil pour ma tête. Mais au final, comme je voulais pas semer le doute j'ai lâché, en prenant la mine du gars pas fier, que je m'étais fait agresser pendant mon sommeil, et que Justinien m'avait retrouvé. Je leur ai dit que j'étais non pas «à», mais «de» la rue...

Justinien sort un saucisson, des tranches de pain de mie de son sac à dos, et une pizza pliée en quatre dans la poche de sa veste. Celle-là, il l'a volée cet après-midi, et d'une manière incroyable. On était rue de la République près d'où on tape la manche, il est rentré dans une pizzeria. Comme tout le monde était occupé il a poussé les battants de la cuisine, sans que personne le voie rentrer. Dans l'arrière-salle, un type de dos qui pétrissait de la pâte a hurlé sans se retourner :

— C'est la jambon Serrano parmesan pour la deux !

Justinien l'a prise et l'a fourrée dans sa poche en s'éclipsant sans en demander plus. Moi j'attendais à l'extérieur, et quand il m'a raconté ça, j'étais sur le cul. C'est un phénomène ce type...

On finit nos casse-dalles et on s'étend, lui sur son lit ; moi, dans un coin qu'il me cède en attendant. Je rabats la couette, mais trouver le sommeil ces temps-ci c'est plus que dur. Je ressasse la vie que j'ai jetée par-dessus bord pour me délester. Je me sens moins responsable, moins stressé, ça m'enlève peut-être la pression, mais pas la lourdeur de la vie... Je finis par m'endormir.

J'ouvre l'œil, Justinien ronfle fort. Il doit être tôt le matin, des oiseaux piaillent... ce que je peux détester ces merdes qui font cui-cui... le vent s'engouffre et boursouffle la bâche au-dessus de notre tête. Justinien se retourne, piaffe, et se remet à ronfler. Une goutte de rosée me tombe sur le front, coule sur mon nez. Il fait froid, mais heureusement Justinien avait des couvertures en rab, pliées dans un sac Carrouf. De vieilles couvertures qui grattent comme celles que ma tante Suzanne gardait dans ses placards pour « les invités », tu parles d'un cadeau. Je me sors de dessous cet amas de textile puant, écarte la bâche qui sert de porte sans faire trop de bruit. Il fait à peine jour, mais déjà il y a des gens réunis autour d'un reste de braise au milieu d'un cercle de pierres. Je ne les connais pas encore. Je m'approche :

— Ça va les gars ?

Apparemment, *pas moins bien que d'habitude*. Il y a Amour, un étudiant en philosophie d'origine gabonaise au visa périmé, étudiant là, quelques 500 mètres plus loin au campus de Bron, et Kader, un SDF qui vient de temps en temps au campement mais préfère vivre seul, dans son coin, en ville. Avant il avait un métier en Algérie, il était chimiste en pharmaceutique. Il faisait *des cocktails de la mort* comme il dit. Il devait tester les différentes associations de médicaments en vente libre pour voir si le mélange pouvait provoquer des effets secondaires dangereux ou létaux. Quand on l'a viré, il est venu en France ; ici il comptait trouver un meilleur boulot... Il a été cariste un temps puis, comme il n'arrivait plus à joindre les deux bouts en envoyant de l'argent à sa famille, il a abandonné. Et puisqu'il ne connaissait personne pour rebondir, ce fut la rue.

Amour ouvre une boîte d'olives, les tend à Kader qui les prend toutes en raclant le fond de la conserve avec ses doigts jaunis par le tabac et pleins de corne. Il en fait un petit tas à côté de lui, en prend une et la mange.

— T'en veux ?

Je ne me fais pas prier, j'en prends trois que je garde dans ma main. Amour boit le jus de la conserve :

— C'est bizarre, j'aime pas trop les olives moi, mais le jus je trouve ça trop bon, c'est tout frais. Le matin carrément ça passe bien quoi.

Ils en viennent à me demander qui je suis, d'où je viens, je leur raconte grosso merdo les derniers mois de ma vie, la loose, le pas de boulot, la dépression, l'appart en flammes et me voilà ici.

Ils applaudissent :

— Y en a au moins un qu'a eu les couilles de leur mettre bien profond.

Kader enchaîne :

— Toi t'es un bon, tu me fais délirer.

Le soleil se lève, on sent un peu sa chaleur.

Amour se redresse d'un coup :

— Bon, je me tape la motive, je vais au camping prendre une douche, on se recapte bientôt Kader. Et Claude, bah à toute, alors !

Il part avec le sourire. Justinien sort la tête de la cabane. Il marche dans ma direction en se frictionnant le flanc droit, au niveau du rein, il s'arrête net, une quinte de toux le prend. Ça dure bien une minute, il s'est retourné pour cracher ses glaires, il vomit. Il s'essuie la bouche, se retourne dans notre direction, sur sa manche je vois du sang, m'en inquiète :

— Ça va Just ?

— Oh bah ! Pas pire ! Allez lève-toi le cul on a un peu de temps, on va commencer à monter ton abri.

Une nouvelle quinte de toux, il vomit à nouveau du sang, je ne dis rien...

On va chercher le matériel, on pose les palettes qui serviront de sol. Pour le moment on en met quatre, il me dit que si j'en veux une plus grande plus tard ça se démonte, mais moi il me faut une cabane au plus vite, une cabane sommaire. Il m'explique comment on va faire tenir les murs latéraux. Puis il me demande de lui tenir droit une palette pour qu'il la fixe. Il me baragouine ça en toussant, les outils dans ses mains qui se crispent, les dents serrées sur un éventail de clous et la bouche encore barbouillée d'hémoglobine.

— Bon, alors tu me la mets droite.

— Hein ? Elle est droite non ?

— Ah bah putain, si ça c'est droit, c'est que t'as le compas dans l'œil et l'équerre dans le cul mon pauvre garçon.

Il la pousse de quelques centimètres vers moi :

— Là, c'est droit, tiens-la, maintenant.

On en fixe encore une autre et le stock de palettes est épuisé. Il m'en manque huit pour finir la structure, il me dit qu'après on pourra bien en prendre une neuvième pour bricoler une porte, mais un rideau avec des bâches ça suffit pour vivre dedans. Alors on ira à Emmaüs voir si y'en a, ou même sans ça, dans un truc de déstockage militaire, ils en vendent pour pas trop cher.

Justinien enlève son pull, il commence à avoir chaud, son t-shirt remonte en même temps, découvrant une sorte d'abcès au-dessus de sa hanche, pas un abcès, un kyste ou, je sais pas ce qu'on dirait.

— T'as été au 115, au médecin-du-cœur pour voir ce que c'était?

— Oui, sûrement, pour qu'il me fasse chier toute la sainte journée à vouloir me garder au foyer, m'enfermer à l'hôpital. Oh misère noire! Je peux pas les supporter, faut pas m'en parler de ceux-là.

Kader nous a regardés tous ce temps sans vraiment nous voir :

— Bon, les gars moi j'y vais, je retourne en ville faut que j'aille ramasser deux, trois ronds. À plus...

Dans l'après-midi, on décolle nous aussi pour aller taper la manche. Justinien m'a dit que ça marchait bien.

— Pour certains, avec le RSA³ qu'ils touchent ou les pensions d'invalidité, en étant vraiment du matin au soir à quêter, bah, ils arrivent à se faire quasi un smic⁴.

Je lui demande à quoi ça sert toute cette tune quand t'es à la rue, il hausse les épaules :

— Ils flambent quoi! Certains se payent des nuits d'hôtel pour changer du dehors, d'autres boivent et bouffent tout ou jouent au loto-foot, au tiercé, en espérant toucher gros comme d'autres plus friqués... comme quoi, la misère c'est pas que chez les riches!

Il rit seul de sa blague que je ne suis pas sûr d'avoir comprise.

Dans une rue qui mène à place Bellecour, il me plante devant un bureau de tabac en me disant que lui va plus loin vers une borne de retrait. Je m'assieds, détache mon gilet et l'étale par terre pour me faire un tapis sous le cul.

Je retourne mes poches pour essayer de trouver des miettes de tabac et me rouler une clope. Quand je vois l'état des feuilles qui sortent en ribambelle, j'envoie tout bouler en gueulant. Un type qui sort de chez le buraliste me propose une Camel de son paquet neuf et me file sa petite monnaie.

Quand Justinien revient me chercher, en début de soirée, il est beurré comme un moule à tarte. Il a ramené pas mal de tunes... j'aime pas quand il est aussi défoncé, il a l'alcool mauvais. Avant, quand j'étais encore dans le circuit, à l'époque où on jouait au huit américain sur les quais, il n'y avait pas qu'avec moi qu'il se mettait sur la gueule quand je lui refusais la dernière clope de mon paquet. Les gens qui le toisaient, ceux qui comprenaient pas ce qu'il disait quand il n'articulait plus, ceux qui se payaient sa tronche ou ceux dont la tronche lui revenait pas ils y avaient droit aussi. Il provoque, il te pousse, ou si t'as le malheur d'être à plus de deux mètres, il te lance sa bouteille sur le coin de la gueule, vide ou pleine... C'est en quelque sorte sa botte secrète... Une fois, je l'ai même vu en jeter une par la fenêtre d'une bagnole au feu rouge. Faut dire que le passager prenait une photo de lui avec son smartphone en gloussant, la seconde après avoir rentré sa tête dans la caisse, il s'est demandé ce qui se passait quand la bouteille a explosé contre la boîte à gants, sur ses genoux.

Si Justinien est dans cet état je vais me charger un peu aussi, je lui prends la boisson pour essayer de le rejoindre. On aurait pu prendre le tramway s'il était pas si saoul mais lui comme moi, on préfère éviter les complications. Alors comme on a pas mal de marche je me dis que bourré ça sera plus supportable.

On arrive dans un quartier pas loin de Mermoz, quand deux connards passent en rase-motte sur leur scooter et me mettent une claque derrière la tête... J'essaye de dire à Justinien que c'est bon, ça va, pas la peine de... trop tard, fallait s'y attendre la bouteille est déjà lancée et claque sur le trottoir à moins d'un mètre du bolide. Ils tournent dans la première rue devant nous.

— Putain, mais c'est pas possible de croiser des gens comme ça, qui nous emmerdent pour le plaisir. Ils sont aussi cons qu'une valise peut être pleine.

Une accélération pétarade dans l'air, ça arrive d'en face. Le passager du deux-roues éventre un sac à ordures avec un couteau avant de l'écraser avec l'élan de la bécane dans la tronche de Justinien. Il leur hurle dessus, mais cette fois, ils sont déjà loin et partent avec le dernier mot... On continue le chemin, Justinien braille des injures et des tronçons de phrases incompréhensibles en essuyant la trace qu'ont laissée les immondices. Au milieu de ses élucubrations, il s'arrête net, pose ses deux mains sur ses genoux et vomit du sang... Il nous reste encore pas mal de marche.

Au campement, on mange tous ensemble ; une bonne partie autour du feu, d'autres devant leur tente, leur abri ou sur leur tas de cartons. Du pain, du pain, du pain, quelques conserves achetées ou récupérées, pâté, maquereaux à la moutarde, chacun mange ce qu'il a eu, bonne pioche ou non. Il y a beaucoup d'échanges, de troc. Mais moi je m'en fous, je bouffe à peu près tout et je suis pas regardant sur les dates. Un des types qui mange avec nous, Joseph, reluque pendant un quart d'heure et touille avec sa fourchette en plastique le fond de sa conserve *tripes premier prix* et ricane comme un hystérique. Quand il reprend enfin son souffle, il nous fait part de sa connerie :

— Si Marie-Antoinette était encore parmi nous et qu'on allait crier famine sous son balcon, elle nous répondrait sûrement : *S'ils n'aiment pas le Hard-Discount, ils n'ont qu'à manger bio !*

Tout le monde éclate de rire...

Amour monte la butte, il vient d'arriver avec des bières bon marché plein les bras. Un des Géorgiens que je ne connais pas va le voir pour l'aider et, quand ils posent tout le fatras devant la tente, lui demande s'il peut en prendre une. Amour dit oui, ce n'est pas un pingre, mais l'autre en prend une deuxième. Amour la lui arrache des mains :

— J'ai dit une, d'accord !

Le Géorgien le pousse à terre, siffle et deux de ses potes rappliquent. Amour est à quatre pattes, en voulant se relever il se prend un coup de pied dans le bide. J'hésite à intervenir. Personne ne bouge, sauf Justinien qui part dans sa cabane à toute blinde. Ça m'étonne qu'il ait si peur, je me lève, j'ai l'air d'être le seul à vouloir faire quelque chose :

— Foutez-lui la paix bordel de merde.

Ils se retournent et me regardent, sourient, les poings serrés. Je m'approche pas trop, je sais pas quoi dire pour les dissuader, si j'avance ils vont me ruiner. Une main me tire en arrière, c'est Justinien qui brandit son marteau :

— Allez ça dégage, foutez le camp ! On passe nos journées à vous filer des vivres, à vous dépanner ! Vous êtes des vrais parasites !

Ils s'éloignent d'Amour en tenant toujours Justinien du regard. L'un d'eux crache, sans l'atteindre, dans la direction de Just'. Après sa montée d'adrénaline, il respire un grand coup, on voit qu'il essaie de se retenir, mais il vomit du sang, et encore du sang. Amour nous dit merci en se tenant le ventre, fourre ses binouz dans sa tente et s'enferme. Le pauvre, il a dû avoir les boules de sa vie, en plus il est sympa plus que n'importe qui ici... il devait pas s'attendre à ça, mais c'est rarement les plus radins, les plus mauvais qui se font détrousser et passer à tabac... Justinien finit de s'essuyer les lèvres :

— C'est pas une bonne chose que ces gars-là. Un groupe dans un groupe ça fout toujours la merde ! Et pas qu'à la rue. J'dis ça, en général quoi... mais bon, faut leur montrer qu'on les craint pas, sinon, c'est foutu.

Sur ces belles paroles on va se coucher. À la lumière de la torche qui sert de lustre dans la cabane, je vois une énorme tache sur le fute de Justinien :

— Tu t'es pissé dessus, Just' ?

Il est énervé comme personne et me jette un pot de moutarde qui éclate aux quatre coins du baraquement dispersant toutes les vis qu'il contenait comme autant de grenailles :

— Espèce d'abruti, je me suis pas pissé dessus, tu me prends pour qui ? C'est ma bosse qui rend de l'eau.

Il soulève son t-shirt, son espèce de bubon laisse s'écouler un liquide étrange, on dirait une éponge pleine qui bave. Il l'essuie avec son t-shirt qu'il vient de retirer, en enfile un autre, change de futa :

— Bon, bah demain on est bon pour les lavomatiques...

Oh putain, je déteste toujours autant cet endroit. Demain, il va falloir que je tanne Justinien jusqu'à ce qu'il

veuille bien aller voir l'infirmier. Même s'il essaye de me mettre une claque ou de me balancer des trucs en travers de la gueule. J'écarte les bouts de verre et les vis du dos de la main pour me faire une place, je m'allonge, me couvre, cherche le sommeil.

-
1. ZAC : zone d'aménagement concerté.
 2. CHRS : Centre d'hébergement et de réadaptation sociale.
 3. RSA : Revenu de solidarité active.
 4. smic : salaire minimum interprofessionnel de croissance.

JULIE DUGAL

Late night sur le boulevard Taschereau

— Hey man! Geneviève Brisson!

Je marche sur Sainte-Catherine en sortant du boulot lorsqu'une voix m'interpelle. Je me retourne, face à face avec Marie-Ève Tremblay, visiblement figée quelque part au début des années quatre-vingt-dix, à en juger par son look pantalon de cuir et veste en jean aux manches effilochées. Un instant, je crains de vivre mon *Retour vers le futur* et d'être parachutée à l'époque où Guns N' Roses gagnait le *Combat des clips* à MusiquePlus.

Il est cinq heures et quart et elle a déjà l'air amochée. La dernière fois que je l'ai vue, c'était en 1992, au spectacle de Metallica et Guns N' Roses au Stade olympique, celui qui a mal viré et qui s'est fini en émeutes. On s'était perdues dans la foule. Je l'avais cherchée pendant une heure. J'étais rentrée toute seule en métro puis en autobus jusqu'à Chomedey. Je m'étais fait du sang de cochon toute la nuit à m'imaginer où elle était passée. Elle m'avait appelée le lendemain après-midi. Elle était partie avec un motard de Pointe-Claire.

Au secondaire, je me tenais avec la gang de Stéphanie Beaulieu, une preppy qui avait la grosse cabane. Tout l'été, je mangeais des Popsicles à volonté et je me baignais dans sa piscine creusée. Officiellement, je me tenais avec la gang de preppy, mais je n'avais pas les t-shirts Vuarnet et les Stan Smith d'Adidas qui allaient avec. Je venais d'une famille modeste. Marie-Ève habitait le bloc appartements à côté de chez nous, au demi-sous-sol. Il y avait toujours de la musique forte qui sortait des fenêtres, puis son frère avait plein d'affiches de femmes toutes nues dans sa chambre.

Deux jours après le concert, elle et sa famille avaient déménagé à Laval-Ouest. Le reste de l'été avait été bien calme. Plus de musique au boutte, plus d'odeur de pot devant chez elle. Juste un fauteuil troué et un vieux congélateur abandonnés sur le bord de la rue.

— Le band à Demers fait un show hommage à Led Zeppelin à soir au National! Man! Faut que tu viennes!

Elle me parle comme si on s'était vues la veille.

— Je m'en vais rejoindre Pat sur une terrasse. Le show est juste à huit heures. Viens-donc prendre un verre!

Tous les noms qu'elle cite proviennent tout droit des années quatre-vingt-dix. Comme en 1992, Marie-Ève Tremblay a un pouvoir d'attraction sur moi. Je me revois, à quatorze ans, attirée par le monde de cette fille qui me traîne dans les parcs à boire de la bière et à necker des décrocheurs du secondaire. En moins de deux, je me retrouve sur une terrasse d'un bar louche qui héberge des loteries vidéo et joue du Offenbach dans le tapis.

Marie-Ève me demande si j'ai une job. Je lui dis que je travaille à TVA. Elle s'exclame:

— TVA! Connais-tu Charles?

Je lui demande dans quel département il travaille. Elle réplique:

— Comment, quel département! Charles! Lafortune, là! La Voix!

Je précise que je m'occupe de la comptabilité, que je travaille dans les bureaux. Elle me jette un regard qui semble dire que je ne comprends pas sa question, puis elle change de sujet.

Vingt ans plus tard, Marie-Ève Tremblay est toujours celle avec qui il ne faut pas traîner. Pas de travail, pas d'appartement et deux mois qu'elle squatte le bachelor de son frère. Toujours partie sur la go.

J'enfile les Bud Light. J'enlève mon blazer, je le plie en six et le mets au fond de mon sac. Pat, qui foxait tout le temps ses cours au secondaire et passait ses journées à niaiser au centre d'achats, me confie que j'ai de la classe et que je suis ben sexy dans ma petite robe noire.

On se retrouve au National. Marie-Ève fait un high five au portier. Je reconnais Mathieu Bélanger, un gars

qui vendait du pot dans le stationnement de la poly. On passe devant le tout monde. Josiane, ma seule amie célibataire avec qui j'ai l'habitude de passer mes vendredis soirs, n'arrête pas de m'envoyer des textos. Elle me demande si je vais toujours écouter un film chez elle. Je suis Marie-Ève dans la salle. Elle me tient par la main. Plein de gars à forte pilosité nous déshabillent de la tête aux pieds avec leurs yeux cochons. À travers la foule, je sens une main m'effleurer les fesses. J'ai quelques bières dans le corps et ça ne me vient même pas à l'esprit de trouver le coupable parmi ces rockers has been. Au contraire, ça m'excite. Mon téléphone sonne. C'est Josiane, la fatigante. «T'es où? Viens-tu chez nous? J'ai acheté un rosé!» Je lui dis que je suis avec une amie à un spectacle. Elle ne m'entend pas. Je dois crier au téléphone. Marie-Ève est juchée sur les épaules d'un gars. Elle ondule au rythme de *Whole Lotta Love*. Je me dis qu'elle, elle l'a l'affaire. Un barbu musclé me tend une bière. Je ferme mon téléphone.

Après le concert, Marie-Ève me lance :

— On va continuer le party, tu viens avec nous?

Je la suis sans me poser de questions. J'imagine Josiane qui doit ronfler sur le canapé après avoir descendu les trois quarts de sa bouteille de rosé.

Je monte dans une vieille Chevrolet qui sent le fond de bouteilles. Je me retrouve à l'arrière, entre Marie-Ève et mon barbu musclé, qui porte fièrement le perfecto de cuir. Je me demande ce qu'il fait dans la vie. Mécanicien? Vendeur de pot? Pat glisse un *Greatest Hits* de Guns N' Roses dans le lecteur. Avec six bières dans le corps, les paroles de *Paradise City*, que je n'ai pas entendue depuis des lustres, me reviennent par magie, comme à l'époque où j'enregistrais les vidéos à MusiquePlus sur une cassette VHS. Je hurle : «C'est ma toune!» puis je me mets à chanter en secouant la tête de tous les côtés, pour le plus grand plaisir de mon nouveau kick qui me lance non-stop des sourires coquins. À peine la chanson terminée, je suis en train de le frencher sur la banquette arrière. Avec Marie-Ève qui me crie des vieux hits de hard rock dans les oreilles et l'odeur de pot qui flotte dans le char, je ne suis clairement plus en 2014. Je ne suis clairement plus

Geneviève Brisson, comptable, l'éternelle célibataire sur le déclin à l'aube de la quarantaine. Je suis Gen, l'ado de quatorze ans qui aime mieux se faire un pouilleux qu'un snob de la gang à Beaulieu et qui parfois foxe un cours, juste pour se sentir rebelle.

Je suis tellement absorbée par mon rocker que je ne me rends même pas compte qu'on a traversé le pont Jacques-Cartier et qu'on roule sur le boulevard Taschereau. Pat coupe le contact. On est dans le stationnement d'un motel miteux. Le genre qui affiche ses prix pour la nuit ou la sieste.

Je crains un instant d'avoir été mêlée à une partouze à mon insu. Dans mon monde, continuer le party, ça ne se fait pas dans une chambre de motel sur la Rive-Sud. Dans mon monde, quand on veut continuer la soirée, on rentre sagement à la maison avec quelques amis, et on débouche une bouteille de Syrah en écoutant Ici Musique. Marie-Ève et sa gang, eux autres, ils terminent la soirée dans une chambre de motel à la moquette orange avec une caisse de vingt-quatre et une couple de joints.

Marie-Ève ouvre la télé. Elle me demande :

— C'est quel poste Stingray Classic Rock?

Je hausse les épaules. Je n'en ai aucune idée. Elle me dit :

— Tu travailles à TVA pis tu connais pas Stingray?

Je ne veux pas revenir sur la conversation où j'ai tenté de lui expliquer que je ne côtoie pas les vedettes et que je ne suis pas payée à écouter la télévision, mais que je passe ma journée à émettre des factures et à courir après les fournisseurs.

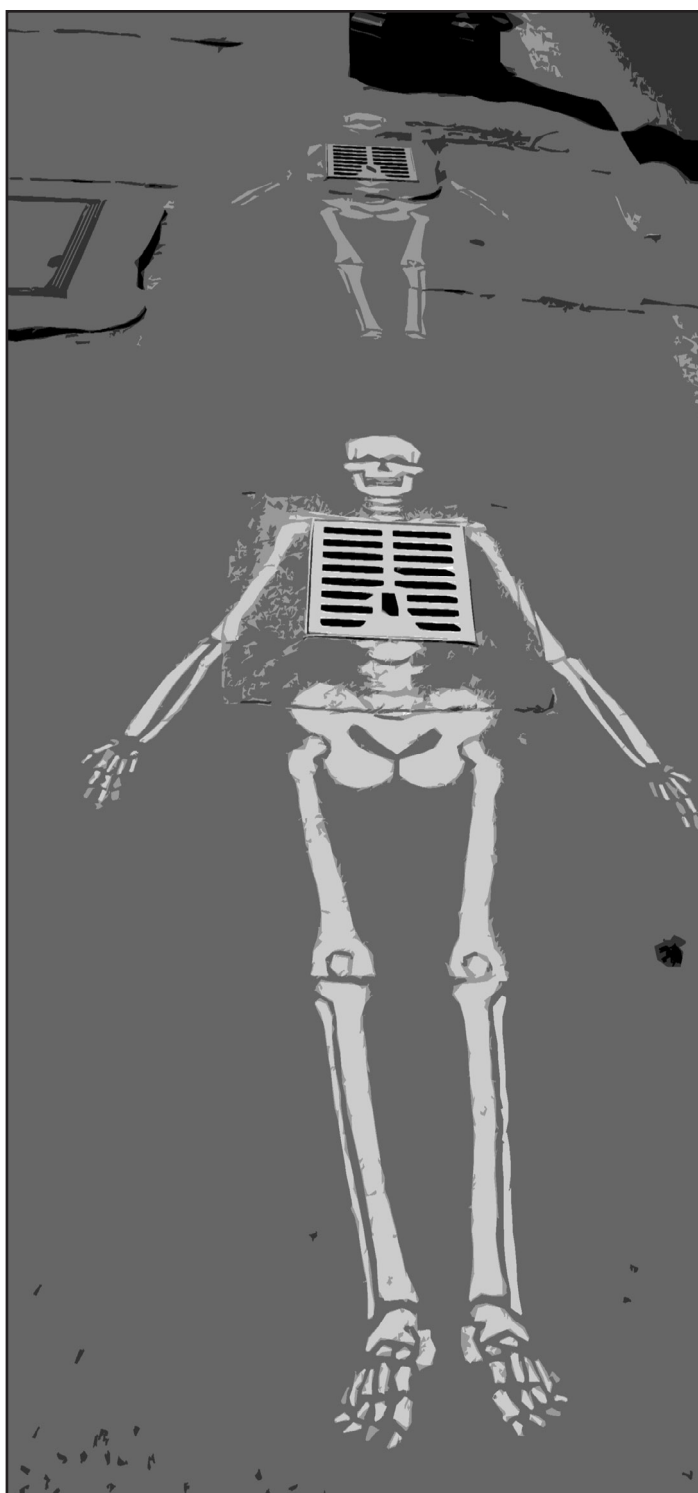
Elle tombe sur une vieille toune de Kiss en zappant. Elle se déhanche en improvisant un strip-tease. Je la trouve intense, mais en même temps que les gars sifflent et que je reçois sa brassière cheap à mes pieds, je me sens pas mal wild de prendre part à cette soirée. Je pense à toutes les petites jeunes du bureau qui me font faire une crise d'apoplexie quand j'apprends qu'elles sont nées en 1990. Qui me font remarquer que je suis vraiment plus dans le coup lorsqu'elles me demandent : « Toi, Geneviève, tu te pognes beaucoup de dates grâce à Tinder ? » sachant très bien que je ne comprends même pas c'est quoi, Tinder. Question

de bien me faire sentir que je suis out et d'autant plus minable, à mon âge, sans progéniture.

Après le strip-tease de Marie-Ève, j'enfile les souvenirs flous. Je tombe par terre, à moitié saoule, en ratant le coin du lit. Je suis morte de rire, sans savoir pourquoi. J'ai le piton collé. Martin, le musclé, me relève et ça se termine par une séance de tripotage dans la salle de bain.

Je me réveille avec une gueule de bois. Je suis en petite culotte dans le lit. La chambre est un bordel. Il y a des chips écrasées partout sur le tapis, un pan du rideau est déchiré. Je me rappelle vaguement Marie-Ève dansant toute nue en tirant dessus. Les gars ne sont plus là. J'entends couler l'eau de la douche. J'appelle Marie-Ève. Elle ne répond pas. Je pousse légèrement la porte. J'aperçois les fesses nues de Martin, sous la douche. Il n'est pas musclé pantoute! Bedonnant, avec un tatou d'aigle tout étiré par sa vieille peau dans le bas du dos. J'ai un flash. Je me revois dans la salle de bain, en train de baisser son pantalon. Maudite boisson! Je m'habille et me sauve. Je sors sur le boulevard Taschereau. Il est neuf heures et quart.

Dans le taxi qui me ramène sur l'île, je me dis que Marie-Ève Tremblay n'a pas changé. Comme la fois du motard de Pointe-Claire, elle vient encore de me sacrer là. Je m'aperçois dans le rétroviseur, les cheveux en bataille, le maquillage défraîchi. Je ne suis plus dans la course. J'ai la gorge sèche. Je me sens sale, dans ma petite culotte qui date de la veille et sur laquelle s'est frottée la bite d'un vieux has been. Derrière les pattes d'oies qui creusent les extrémités de mes yeux se cachent bien plus que des nuits sans lendemain. Derrière ces rides se terre une solitude béante qui m'aspire et dans laquelle je me perds. Je suis seule. Terriblement seule. Moi et mes trente-huit ans.



MONIQUE LE MANER

Traversées

Pour lui, au tout début, la rue, ça n'existait pas en tant que rue, ce n'était même pas un passage. Peu de voitures à cette époque. Un espace ouvert à tous vents, toutes saisons, pour jouer et sauter. Dessiner à la craie, se creuser des soleils et des paradis dans l'asphalte dont il aimerait encore, bien des années plus tard, s'imaginer sentir l'odeur chaude et abrupte. Des rires et la douceur de voir, au haut de la maison, là-bas sur le perron, sa mère qui, des fois, paraissait, s'essuyant les mains dans son tablier, et qui souriait, comme ça, à n'importe quoi, à n'importe qui, peut-être au soleil. Sûrement au soleil, enfin, c'est ce que, enfant, il se disait.

Puis, devenu adulte, ce qui, jusqu'alors, n'était même pas pour lui un aller-retour se fit passage. Pour aller d'un point à un autre. Traverser par la force des choses. Une jeunesse passée à traverser, de droite à gauche et donc dans l'autre sens et parfois en diagonale, de moins en moins souvent cependant, car il y avait de plus en plus de voitures. Mais il fallait aller et revenir. Et il n'y avait pas de questions du genre j'y vais, j'y vais pas.

Il traversa donc, au fil des années, dans un sens et dans l'autre, des centaines, des milliers, des centaines de milliers de fois. À un moment donné, il arrêta de se poser des questions, si jamais il s'en était déjà posé. Il faut dire qu'il était devenu grand, vivait une vie toujours aussi plate, ne jouait bien sûr plus dans la rue, et s'y attardait encore moins.

Il avait aussi appris à guetter les feux rouges et les verts. À un certain âge encore vert, il décida de s'arrêter de s'élancer quand un feu se mettait au rouge. Il devenait un

être prudent. Il attendrait, comme tout le monde. Il faut dire qu'il lui était arrivé une fois d'engager illégitimement un pied hors du trottoir, il avait failli y rester tout entier, dans la rue. Il s'était promis qu'on ne l'y reprendrait plus.

Un jour, alors qu'il revenait du boulot, car il avait quand même encore grandi ou plutôt vieilli et avait même une compagne comme on disait, secrétaire de son état, il allait traverser quand une main, ce qu'il comprit être une main, s'agrippa à son imperméable bleu. Une main, une voix qui râlait. Un pauvre diable. Un itinérant assurément qui lui collait dessus sa bave mousseuse. Il tira deux pièces de la poche de son imperméable et poursuivit la traverse. Il lui fallait de plus en plus d'audace pour traverser.

Cet épisode lui laissa un goût âcre jusque dans la gorge, il se sentit vieilli, apitoyé, apitoyant. Bref, lamentable. La secrétaire n'avait rien compris et continua de ne rien comprendre à cette mésaventure. Ils se séparèrent peu après. Il la revit ensuite parce qu'ils travaillaient, elle comme simple secrétaire, lui, comme secrétaire en chef, dans le même bureau. Mais ils ne se parlèrent plus jamais.

Lui vint alors le bizarre désir de revoir ses amis des dessins à la craie dans la rue de jadis. Il mit un certain temps, quitte à négliger son emploi de secrétaire en chef et à se faire porter malade bien souvent, pour rejoindre les anciens camarades aux craies multicolores. L'enquête fut longue et passablement infructueuse. Le plus vieux, un certain Dany, était mort, de maladie soudaine, l'autre, Christian, était parti, sans donner de nouvelles, pour un pays lointain, le troisième, Richard, Richie pour les intimes, avait été écrasé par une voiture.

La vie continua. Et la rue aussi. Il n'avait pourtant qu'à la traverser en droite ligne pour aller de chez lui, de l'immeuble où il habitait, jusqu'au travail. Pour fêter ses cinquante ans, il avait déménagé du troisième étage au rez-de-chaussée, dans un appartement plus petit mais qui donnait directement sur la porte de sortie et le passage pour piétons. Il vivait seul. Sa femme n'était jamais revenue. Il ne la voyait d'ailleurs même plus. Elle était partie pour une autre ville, un nouvel emploi. Il ne s'aperçut pas tout de suite que ne plus la voir, même sans lui parler, lui laissait un vide immense à gérer. Puis il comprit qu'il ne

savait pas gérer grand-chose. Même pas, et peut-être surtout, ses allées et venues.

Car, même en droite ligne, la rue était de plus en plus difficile à traverser. La première fois que cela lui était arrivé, alors, il s'était posé de sérieuses questions. Il y avait entre le bord du trottoir et la chaussée où il se devait obligatoirement d'atterrir, une telle dénivellation soudain si infranchissable qu'il l'attribua d'abord à ses lunettes déficientes. Le pas ne suivait pas, constat dû, finalement peut-être, à une vieillesse prématurée, une raideur des articulations que, pour une raison ou un autre, il ne tenta pas d'élucider. Il y avait tout de même problème.

Aussi, un jour, à l'aube de la soixantaine, il décida de s'arrêter de traverser. Trop de voitures, trop de trottoir qui semblait prendre un malin plaisir à s'élever toujours un peu plus chaque jour, surtout chaque nuit pendant qu'il dormait, d'ailleurs assez peu, de plus en plus horrifié à l'idée de devoir repartir dans l'autre sens. Il resta ainsi plus de cinq mois chez lui, se faisant sporadiquement livrer quelques denrées élémentaires de l'épicerie voisine, et, bien entendu, il perdit son emploi de secrétaire en chef.

L'hiver pesait dru sur la ville, ce jour-là, quand il se décida à sortir. Il alla jusqu'au trottoir, posa le pied droit, puis le gauche, mesura l'épaisseur de neige, y tournant et tournicotant ses chaussures d'été. Il respira très profondément et se décida. Tout un exploit, une dénivellation ridicule aux yeux de bien des gens, mais combien douloureuse. Il ferma les yeux, fit descendre le pied droit dans le vide, jusque sur ce qu'il devinait de la rue, et s'élança, sans regarder si le feu était rouge ou vert. Il aurait pu y rester. Fort heureusement, il n'y avait pas de voitures, pas encore. Il n'était que quatre heures du matin. Il traversa.

Il allait avoir soixante et un ans, le bel âge, disent certains. Un pauvre diable l'attendait sur le trottoir d'en face. Assis, les jambes écartées ou repliées sous lui-même, il ne savait pas. Mais il le reconnaissait. Peut-être même qu'ils s'attendaient.

Il s'assit carrément sur le trottoir, à côté du bonhomme qui collait sa bave mousseuse à son imperméable bleu. Il vit, de l'autre côté de la rue, dans la fenêtre blonde et froide de son appartement, le faisceau bleu de sa propre lampe, sa

propre table, le dernier message venu d'un pays lointain, l'informant de la mort de Christian, le dernier des Mohicans des craies de toutes les couleurs.

Il décida de fermer les yeux. Il comprit que les rires qui lui revenaient de l'enfance avaient accompli leurs ravages. Et c'était bien ainsi.

Alors il prit ses aises sur le trottoir, étira ses membres, tassa doucement l'ombre collée contre lui.

— OK, mon vieux, t'arrêtes de baver sur moi et moi, je baverai pas sur toi. C'est bon, on fait comme ça?

Il sourit. Il savait que la rue, il ne la retraverserait plus jamais. Et il ajouta :

— Tu veux bien que je t'appelle Christian?

RAYMOND CARON

Rue Maufile

Dans sa berline, il roule vers la côte qui le mènera en bas, jusqu'à l'enfance, jusqu'aux souvenirs les mieux enfouis.

À l'intérieur du logement modeste de Saint-Pie-X, une éclaircie fugace laisse entrer le soleil d'automne par la porte arrière. Pour un court instant, le long couloir entre la chambre des parents et le salon prend feu. C'est le milieu de l'après-midi, et depuis le matin il neige. Dans la cuisine, ça sent la soupe au chou qui mijote sur le poêle à l'huile. Les plus vieux sont à l'école, la mère fait une sieste réparatrice après un dîner animé par les cris de la marmaille. Dans la maison, deux enfants – privés d'école, le bonheur! – profitent d'un après-midi tranquille en attendant le retour des grands. La petite fille, dans sa chambre, est plongée dans la lecture d'un Martine. Son frère cadet regarde la télé, le volume presque éteint pour ne pas réveiller sa mère.

La voiture descend la côte du Palais jusqu'à la Basse-Ville. Il retourne vers son passé pour y retrouver le paysage, les lieux fondateurs. À mesure qu'il s'approche de son quartier, les maisons s'animent, tirent les racines d'un passé lointain. Il les retrouve une à une: celles qu'on a maquillées, les rares qui ont disparu, quelques-unes qu'on a abandonnées au temps et à l'usure. Celles-là ont son âge et sont mourantes.

Il gare la voiture non loin de sa maison, dans la rue où il a joué au drapeau avec les gars et dansé à la corde avec les filles. C'est une journée de cache-cache entre soleil et neige folle. Il descend de la voiture. On dirait que le temps et l'espace changent de texture.

Troublé, il lève les yeux vers un monde qui a ratatiné, le lieu où sa vie tout entière a commencé à se tracer. Est-ce l'endroit où la vie qui a changé? Ici, tout est plus petit qu'avant, sauf les arbres, devenus matures – il doit enfin y avoir de l'ombre sur les balcons, l'été. Il se souvient de l'automne où on les a plantés. Ils étaient si petits qu'il était certain qu'ils ne passeraient pas l'hiver. Aujourd'hui, ils font presque deux fois la hauteur des plus hautes maisons. La rue Maufrils est silencieuse et semble assoupie sous le couvert de neige folle. Dans les années cinquante, la rue était grouillante. Des enfants couraient partout, jouaient aux billes l'hiver, à la tag malade ou au brinche-branche l'été, se criaient des noms bord en bord de la rue, la traversaient sans regarder, au grand désespoir des mères qui perdaient la voix à force de leur crier de faire attention. Une rue presque sans voitures, bordée de maisons mal isolées et recouvertes de papier brique.

Il remonte sa rue, jusqu'au 327. C'est ici même, sur ce minuscule carré de planète qu'il est venu au monde. Dans la chambre des parents, la veille de Noël. Il observe longuement le bloc appartements rafraîchi mais aux volumes inchangés. Leur logement – tellement petit! –, c'était celui du bas, côté est. Derrière les fenêtres, les espaces sont probablement restés les mêmes. Il fait quelques pas dans la ruelle vers la fenêtre de la chambre où il est né. Il a l'impression à cet instant de fermer une longue boucle.

Aujourd'hui, moi et Dudu, ma sœur adorée, on est restés à la maison. On a peut-être attrapé la scarlatine et on ne peut pas aller à l'école tant que le médecin ne nous aura pas examinés. Maman fait un somme dans sa chambre. Étendu sur le prélat devant la télévision, je suis démonté par ce que je viens d'entendre. Je me précipite dans la chambre pour annoncer la nouvelle à Dudu: Laïka, une chienne russe qui n'a fait de mal à personne, va être envoyée dans l'espace dans un spoutnik. Elle va mourir là, toute seule, comme un chien. Dudu se moque de moi et me dit d'arrêter de me mettre dans des états pareils pour des affaires qui se passent dans des pays qu'on connaît même pas. Je crois entendre un son de cloche dans la rue. Ça doit être le guenillou qui passe pour ramasser les parapluies à réparer. Je me précipite vers la fenêtre pour

voir le bonhomme pousser sa charrette. Au lieu du guenillou, j'aperçois un homme en manteau noir qui fixe la porte de la maison, une clé dans la main. Il regarde intensément la porte, puis disparaît dans la ruelle. « Dudu, Dudu, viens voir ! Dans la rue, y'a un vieux monsieur qui reluque la maison. J'sais pas c'qu'y veut, mais y'est drôlement habillé. Pis là, y vient de partir dans la ruelle ! J'sais pas c'qu'y nous veut, mais j'aime pas ça. On réveille-tu maman ? P'têt' qu'y vient pour nous kidnapper ! »

La neige a recommencé à tomber doucement. Le quartier a la blancheur des hivers anciens. Il regarde les maisons tout près, se rappelle sans effort les noms des voisins : celle des Marceau, les propriétaires du bloc ; des Campeau, détestables ; des Fréchette, une famille d'Irlandais parlant à peine français, perdus sur un continent étranger ; des Hamel, la famille la plus dysfonctionnelle et distrayante de la rue ; et celle des Gendron, au 328, juste en face du 327.

Les Gendron, pour toute la paroisse, c'était un cas. Il entend encore madame Collin, la voisine d'à côté, une maniaque de la propreté, crier qu'« on devrait forcer la truie à Gendron à faire son ménage et à laver ses petits ». Elle n'avait pourtant jamais mis les pieds chez les Gendron. Dieu merci, car elle ne s'en serait jamais remise ! On racontait que la bonne femme Gendron n'avait pas toujours été comme ça. On disait qu'à Amqui, où elle habitait avant, ses deux plus vieux étaient morts brûlés sous leur lit dans un incendie. Ils avaient tout perdu ; lui sa maison, elle la raison. Depuis, la Gendron vivait au-dessus de la vie domestique, de la vie tout court. Le ménage, la vaisselle, le lavage, la cuisine, rien de tout cela ne la faisait frissonner. Par contre, elle lisait tout : livres, magazines et journaux. Elle était capable de parler de tout avec passion. À sept ans, elle lui a fait découvrir un pays qui s'appelait la France. C'est avec cette femme qu'il a eu ses premières vraies discussions. Mais surtout, la Gendron, c'était la mère de son seul ami d'alors, Raymond. Même prénom, mêmes affinités : la lecture, les rêves, l'*Encyclopédie de la jeunesse*.

Il détourne le regard du 328 et se dirige vers le chemin de son école, lentement, emportant avec lui les images de tous ces disparus qui ont habité son univers, il y a cinquante ans.

Depuis que l'homme est arrivé dans la rue, on s'agite dans les maisons. Derrière les rideaux, on s'interroge sur cet homme étrange habillé de noir. Certains se disent qu'ils ont déjà vu cette face-là quelque part, mais où, quand? Madame Collin téléphone à madame Hamel, sa voisine d'en face. « Rita, jette donc un coup d'œil dehors. Y'a un drôle de bonhomme avec du linge qu'on porte pas par icitte qui rôde. Sa face me dit queq'chose. » « J'le vois, là. J'sais pas c'est qui, mais mon Dieu qu'y ressemble au voisin du 327! »

Il s'arrête devant le casse-croûte des Marois – qui n'avait de casse-croûte que le nom – juste à côté de sa maison. On n'y cuisinait rien, mais il y avait un somptueux comptoir de bonbons à la cenne où il a pourri ses dents une à une. C'est là, sur les tabourets recouverts de cuirette alignés le long du comptoir, que les jeunes passaient la soirée à niaiser, les plus vieux à flirter. Hiver comme été, ils pouvaient tuer le temps à siroter un Coke, déguster lentement un chip écrasé Dulac ou lécher une crème à glace Borden.

La maison des Seminara n'a pas changé. C'étaient d'anciens forains, immigrés d'Europe après la guerre, qui entreposaient dans leur hangar un carrousel démantelé de chevaux de bois multicolores, un rêve! Dès que la porte de ce bâtiment s'entrouvrait, il se précipitait pour admirer les chevaux et les chariots. Le hangar a été démoli, comme la balançoire des Montminy à côté. Avec ses sœurs, il y a chanté *Partons la mer est beeeelle* jusqu'à s'époumoner.

Un peu plus loin, la piaule qu'était autrefois l'épicerie du bossu tient toujours debout. Seules les trop larges fenêtres du logement du bas trahissent le passé de cette maison. Il y courait presque nu-pieds, hiver comme été, pour aller chercher une canne de tomates, une boîte de Kraft Dinner ou une petite Dow que sa mère boirait en cachette.

Le 379, c'est la maison de Dédé, un de ses amis. Un garçon doux et timide, gauche avec les filles. Il y a quelques années, sa blonde est partie. On l'a retrouvé mort dans sa voiture. Il s'est fait éclater les poumons en respirant le gaz d'échappement. On dit qu'une seule aspiration a suffi.

La curiosité l'emportant, plusieurs se glissent dehors en silence et escortent à son insu le promeneur. La première à sortir est la Gendron, dans un déshabillé de soie taché de thé. Elle tourbillonne autour de l'homme, se demandant pourquoi ce visage lui est si familier. Madame Collin, dédaigneuse, garde une certaine distance. Elle préparait le souper et a gardé son tablier blanc immaculé. Le bonhomme Marois sort de son casse-croûte, un petit sac de papier brun à la main. Il y a glissé deux lunes de miel, des outils en chocolat, des petits nègres en réglisse et une soucoupe volante, son mélange préféré. Le père Campeau sort en camisole mais s'arrête sur le balcon pour regarder avec mépris passer la parade. Au 327, Dudu et sa mère restent en dedans, sa mère parce qu'elle déteste le froid, Dudu parce que ça lui ferait trop mal de respirer le parfum de la vie. En passant devant le 379, Dédé vient les rejoindre, le regard rempli de chagrin et de regret. Il tient à la main le tuyau de sècheuse qui lui a servi à s'enlever la vie. Il regarde l'homme avec envie. Il aurait son âge.

Comme il l'a fait toute son enfance sur le chemin de l'école, rendu à la 4^e Rue, il tourne à droite, au coin de la pharmacie. Il se souvient que parfois, le dimanche matin, quand c'était noir de monde, il allait y voler un IXE-13. Une fois, la Gendron l'avait vu faire, lui avait fait un clin d'œil, un sourire en coin et un signe de tête l'invitant à se sauver au plus sacrant.

Autour du promeneur, tout le voisinage s'agite, virevolte dans un grand vacarme. Plusieurs essaient de lui dire d'arrêter, de ne pas quitter la rue Maufils. En vain. L'homme poursuit lentement son chemin, sourd aux éclats de voix, comme prisonnier de sa bulle, inaccessible et pourtant si présent. Avec regret, les êtres qui papotent autour du promeneur doivent rentrer chez eux. Ils n'ont pas le droit de quitter la rue Maufils.

Il arrive à la rue Champfleury. Ici aussi, tout est plus petit. Pas de blocs appartements, pas de commerces, rien que des bungalows. Il rêvait d'habiter une de ces maisons un jour. Pas de voisins, pas de propriétaire. Il s'arrête devant le deuxième bungalow, la maison de l'Écrivaine, comme on l'appelait. La Marie-Claire qui, disait-on, s'était poussée

de chez elle à seize ans pour échapper à l'ennui profond de sa vie de famille. Plus tard, il a lu ses premiers romans et a compris. Au bout de la rue Champfleury, il aperçoit son école, si proche.

Devant le couvent Saint-Pie-X, il s'arrête, surpris d'y être arrivé si vite. Il regarde les fenêtres des classes, celles de la grande salle. Rien n'a bougé. Devant lui, la porte qu'il a franchie, terrorisé, un certain jour de septembre 1955. Sûr, il allait mourir. Ici, il a connu les pires moments de son enfance avec Mère Saint-Jean-de-Dieu, une enragée qui frappait les élèves cancre ou dissipés sur les jointures avec le tranchant de sa règle de bois. Il y a surtout connu, avec Mère Sainte-Louise-de-Jésus, des expériences d'encouragements et de réussites qui, dès sa première année d'école, l'ont façonné, ont forgé l'homme qu'il est devenu.

Figé devant le bâtiment, il est soudain pris d'une grande lassitude. Il a l'impression d'être un petit garçon de mille ans, écrasé par le poids du passé, désarçonné par tant de chemin parcouru d'une journée à l'autre. Il revient lentement vers son point de départ sans rien regarder autour. Arrivé devant le 327, il s'arrête une dernière fois et fixe la première porte qu'il a franchie pour s'ouvrir au monde. Derrière le rideau, il croit deviner une ombre furtive.

Depuis tout à l'heure, je guette le retour du monsieur. J'ai demandé à Dudu de venir voir mais elle ne veut pas sortir de son mautadit livre. Qu'est-ce qu'il veut? Qu'est-ce qu'il a à rôder comme ça? Tiens, le revoilà! Ben voyons! Y s'arrête encore devant chez nous. Notre maison est-tu à vendre? J pense que j'vas y faire une grigne.

Derrière la fenêtre, le rideau bouge, puis s'écarte doucement. Comme dans un rêve, il aperçoit le visage évanescant d'un jeune garçon. Il a l'impression de reconnaître ces yeux pétillants. Le bambin lui fait un tata de la main et un large sourire édenté. Puis le rideau retombe.

Transpercé par une émotion qu'il n'arrive pas à nommer, le promeneur regagne sa voiture et repart vers la Haute-Ville. Machinalement, il relance le CD dans le lecteur et écoute la chanteuse : « Pourquoi suis-je venue ici, où mon passé me crucifie... elle dort à jamais mon enfance... »

GUILLAUME BARIL

Une fille en colère

« FUCK ALL TABARNAK! »

La foule de manifestants projette les gravats avec la même énergie que Julie met à lancer les sacres en direction du rang caparaçonné de l'ordre et de la répression. Une bouteille de verre siffle par-dessus la tête de la jeune fille et se fracasse sur le bouclier d'un policier.

Les forces anti-émeute ont bien circonscrit la place. Le groupe de manifestants ne peut plus rejoindre la grande artère qu'il voulait paralyser. Julie n'est pas surprise. Les événements deviennent prévisibles lorsque la confrontation est imminente. Après plusieurs manifestations, elle sait que le déroulement de ces journées de protestation contre la brutalité policière est réglé comme une horloge. Une anarchie chorégraphiée.

Julie est toutefois ici pour une tâche bien précise.

« FUCK-YOU-FUCK-YOU-FUCK-YOU-FUCK-YOU... »

Un homme gigantesque à sa gauche répète un slogan anticapitaliste. Il tente d'entraîner les autres avec lui. Malgré tout, il ne parvient pas à dominer la voix jeune et vibrante de Julie, qui aligne les sacres comme les grains d'un chapelet. Il se penche au-dessus d'elle, l'ombrage de sa silhouette massive. Son visage est dissimulé par une cagoule noire où tremblent des yeux d'un bleu doux et translucide, comme l'eau d'une cuvette de toilette désodorisée.

« Hey la folle! Peux-tu... »

Il ne termine pas sa phrase. Julie l'a saisi au collet à deux mains et lui hurle au visage de toutes ses forces. Puis elle s'éjecte de son ombre, bousculant d'autres manifestants, reprenant son chant de consonnes matraquées. Elle sent venir l'état de grâce qu'elle aime tant.

Pendant si longtemps il n'y avait eu que sa mère. Aimante, disponible, fiable. Une mère qui avait tant à faire pour survivre que chaque minute passée avec sa fille en devenait plus précieuse. Puis la vie avait détraqué la mère. Et elle était rentrée à grands coups d'hormones dans la fille. Julie était tombée hors d'elle-même, où rien ne fonctionnait. Pas assez belle, pas assez mince, pas assez intelligente, pas assez de père... Aucun talent pour se rescaper du naufrage de l'enfance. Les phares des bouées du rêve et des possibles clignotaient comme les gyrophares, à la rendre malade elle aussi. Elle avait sombré. Jusqu'à ce qu'elle s'abandonne au don que tout cela lui avait laissé. Julie McNeil est douée pour la colère.

Sa rage est pure et sincère comme une expérience mystique. Lorsqu'elle se laisse submerger par la fureur, tout devient simple, juste et justifié. Julie est un brasier dormant, prête à devenir le bûcher où se consume l'hérésie du moindre doute.

Le front noir des policiers se déplace brusquement sur le côté, au même moment où une voix distorsionnée par l'amplification ordonne aux manifestants de se disperser, sous peine d'être arrêtés. L'un des cagoulés lève le poing et réclame l'attention. Selon lui, la force anti-émeute cherche à les déplacer vers une petite rue, où ils sont attendus par un autre contingent de policiers. Il faut foncer vers le boulevard et y faire un maximum de dégâts, se répandre en plus petits groupes, viser les banques et les McDo...

Il s'arrête devant Julie.

— T'es encore là toé? Tu sors d'où, criss, pour apparaître de même à chaque manif? Coudonc, ça s'aurait-tu qu'tu soyes avec la police!?

Sa voix étouffée par la cagoule sonne comme une voix de mascotte. Mais Julie ne l'écoute même pas. Elle n'est pas là pour eux. Elle sait comment tout ça va foirer. Le groupe n'est déjà plus assez important pour quoi que ce soit, sinon pour un peu de cette « casse » si chère aux médias. Elle puise dans ce constat d'échec tout ce qui lui manque de rage avant de basculer dans les délices de la transe.

Elle rugit et se rue sur les policiers. Les sacres roulent dans sa gorge comme les cris d'un *haka* maori. Elle se voit foncer sur elle-même dans le reflet moiré de la visière d'un

policier, énorme et vociférante, la tête pleine de mèches arc-en-ciel au-dessus d'un corps noir comme un nuage d'orage. Puis elle reçoit une dose de poivre en pleine face. Son visage devient instantanément le jouet d'un acupuncteur fou qui sait trouver la douleur dans le moindre de ses pores. La seconde suivante c'est son corps entier qui pâtit, alors qu'elle est jetée au sol et immobilisée sans ménagement. Elle donne quelques coups au hasard, en prend quelques-uns bien précis, puis sombre dans un brouillard orange de souffrances bienheureuses.

Elle est transportée brutalement, saisie aux aisselles par des mains puissantes. Le brouillard passe lentement au gris au fur et à mesure que les larmes lui lavent les yeux. Sa colère se débat, se cabre à l'intérieur d'elle-même et imprime à son corps de violents sursauts, avant de retraiter dans sa tanière comme une bête blessée, léchant ses plaies le temps de récupérer.

Julie savoure son bonheur tranquille. Un professeur à l'école lui avait parlé du bien-être que procure l'activité physique, alors qu'il tentait de la motiver à perdre les kilos d'elle-même qu'elle avait en trop. Il voulait sûrement parler de quelque chose approchant un semblable nirvana.

Elle est entassée en compagnie d'autres manifestants dans un fourgon cellulaire surchauffé. Quelqu'un sanglote et gémit de douleur. Elle sent le regard des autres rivé sur elle. C'est sa charge sur les policiers qui a tout déclenché. Elle leur a fourni le prétexte pour disperser violemment la meute et y prélever quelques individus. Mais elle s'en fout. Tout se déroule comme elle le souhaite.

Pour Julie, la sensation de se déplacer à l'aveuglette dans un panier à salade sans fenêtre est la même que lorsqu'elle accompagne sa mère en ambulance. Les crises de sa mère se font de plus en plus fréquentes. La maladie est revenue hanter son corps fatigué. Elles croyaient l'avoir vaincue, mais elle s'était simplement retranchée dans la peur de mourir, le temps de s'en nourrir. La maladie est entre Julie et sa mère depuis si longtemps qu'elle a pris la place manquante dans la famille. Il lui faut des traitements, des médicaments, de l'argent. Elles ont besoin de la colère de Julie, seule capable d'aller à la rencontre de la prétendue justice.

L'arrivée au poste suit un rituel familial. Les manifestants sont débarqués et transférés sous bonne garde avant de passer devant le greffier. Julie attend son tour. On la fouille, on coupe les attaches plastiques enserrant ses poignets, et on la fait comparaître. Le policier en poste est aussi pâle que son écran d'ordinateur, dont il ne daigne pas se détourner pour regarder la jeune femme. Elle ne le connaît pas, c'est la première fois qu'elle le voit.

— Ton nom ?

— Julie McNeil.

Il tourne vers elle un œil lourd. Il tape son nom, la considère avec la même aménité qu'il doit réserver à un banc de neige devant sa voiture. Son écran reprend cependant son attention en affichant de nombreuses informations. Il entrouvre lentement la bouche, et reste figé.

— Je suis venue voir la justice.

Il la regarde à nouveau, parcourt le métal ornemental planté dans le visage juvénile et tuméfié. Puis il saisit le téléphone.

Le boss est occupé. Le policier insiste. L'appel transite par quelques secrétaires. Jusqu'à ce que l'homme raccroche et indique à Julie de le suivre à travers l'aile administrative.

Julie garde les yeux baissés en marchant, concentrée sur l'objectif à atteindre. Tout dans ce lieu la hérisse : les plantes bien arrosées, l'odeur de la machine à café, les distributrices à eau avec leurs verres jetables, le son des talons sur le plancher... Il règne dans ces bureaux un climat de confort et de sécurité qui insulte les extrêmes des taudis qu'elle a eus comme nids. La colère gronde en elle, réclamant à nouveau la chance de s'enrager. Julie la calme. Elle a maintenant besoin d'elle pour monter la garde, enchaînée à son cœur comme un molosse à sa niche.

Ils arrivent devant la porte close d'un bureau en bout de corridor. Le policier cogne trois coups avant d'ouvrir, puis fait pénétrer Julie dans la pièce.

Un homme corpulent se tient debout à côté d'un classeur et leur tourne le dos, en pleine conversation avec un interlocuteur invisible. Julie balaye du regard la table de travail, se cherche en vain parmi les papiers, les dossiers et les photos encadrées.

L'homme se retourne et s'interrompt. Julie ne le regarde pas. Elle se demande ce qu'il peut bien foutre au téléphone. Elle sait depuis longtemps que la justice ne retourne pas les appels. Elle se contente de nourrir sa colère en gardant les yeux fixés sur la petite plaque dorée ornant le bureau.

Il aboie un dernier mot et arrache son oreillette. Julie lève finalement ses yeux brûlants vers lui. Il le lui a dit une seule fois, lors de sa première visite, alors qu'elle avait participé à une émeute pour enfin faire sa rencontre. Il lui a dit qu'elle avait les yeux de sa mère. Mais le sang qui sèche sur son visage, c'est le sien.

— Salut p'pa.



CÉCILE-MARIE HADRIEN

Mistigri

C'était l'époque où on comptait encore en francs. Et c'est elle qui a commencé, même si aujourd'hui il t'arrive d'en douter. Elle voulait peut-être te demander quelque chose. Ou tu lui rappelais quelqu'un qu'elle avait connu dans sa vie d'avant. Comment savoir ? Elle avait eu une autre vie avant celle-ci. Elle n'était pas née dans la rue. Des événements, des drames s'étaient produits, sa chance avait tourné, elle avait tout perdu et s'était retrouvée dans l'entrée du parking souterrain d'un immeuble désaffecté avec d'autres comme elle. En rentrant du travail le soir, tu les voyais installés sur des cartons, avec toutes leurs affaires dans des sacs et des caddies à roulettes. Les jours les plus froids, ils faisaient du feu. Une fois, l'un d'eux t'a surprise et effrayée.

Tu venais d'arriver à Paris. Tu ne connaissais pas encore le quartier et dans la journée, ils n'étaient pas souvent là. Ils ne laissaient que leurs cartons, emportant le reste avec eux. Comme tu descendais la rue des Cascades et passais devant l'entrée obscure d'un parking souterrain, tu as deviné un mouvement : des taches plus claires remuaient dans l'ombre. Inquiète, tu allais traverser quand un homme s'est jeté devant toi en écartant les bras. Si près que tu sentais l'odeur infecte de sa bouche. Pour l'éviter, tu t'es glissée entre les voitures stationnées et tu as couru sur la chaussée. Un gros rire a troué le calme de la nuit. L'homme était trop ivre pour te rattraper et n'en avait sans doute jamais eu l'intention. C'est son rire qui t'a pourchassée et rendue honteuse, sans que tu comprennes pourquoi. Honteuse d'avoir eu peur, de l'avoir fui mais aussi, de n'avoir pas pu éviter de respirer son haleine qui empestait, honteuse

de t'être sentie, à l'instant de cette confrontation, à la fois trop proche et trop loin de lui. Tu n'arrivais plus à te défaire de ce rire d'homme ivre.

Les jours suivants, tu aurais pu passer par d'autres rues, consentir à un détour minime pour éviter une autre rencontre. Mais tu es repassée là, prenant soin de rester sur l'autre trottoir. Tu ne voulais pas céder à la peur et aussi, ces gens de la rue t'attiraient : leur vie étrange dans l'entrée du parking, lieu de passage où plus personne ne passait, était en marge de la vie ordinaire. Ils survivaient en se cachant, en mangeant ce qui leur tombait sous la main. Ils s'endormaient serrés pour se tenir chaud et se chamaillaient fréquemment. En les observant de loin, tu t'interrogeais sans fin sur ce qui vous séparait, toi et eux. La frontière était-elle si précise que tu puisses te croire définitivement prémunie contre cette dérive qui était la leur ? Pourtant, tu avais un emploi, au moins à temps partiel. Tu gagnais de quoi manger correctement et te loger. Arrivée depuis peu à Paris, tu ne connaissais personne mais tu étais habituée à cette indigence relationnelle. Avant, tu étais seule chez ta mère. Maintenant, tu étais seule dans les rues de Paris, seule à ton travail, seule en allant acheter ton pain, seule chez toi, le soir. Tu vivais entourée d'une multitude de gens mais la densité de ta solitude n'avait pas varié. Rares étaient les autres avec qui tu désirais entrer en contact et selon toi, ces gens qui vivaient là, réfugiés dans l'ombre du garage, ne se regroupaient, comme les rats, que pour augmenter leurs chances de survie. Chaque fois que tu descendais la rue des Cascades, tu mesurais ce qui te différenciait d'eux : un emploi précaire, un studio et la largeur d'une rue. Si peu en vérité !

Parmi eux, il y avait une femme. Un des hommes du groupe l'interpella au moment où tu passais :

— Aaaah, Loredana !

Était-elle la femme de cet homme ? Elle avait l'air de n'être là pour personne. L'incongruité de ce prénom délicat, associé à un être si dépourvu de féminité te heurta. Son corps était perdu sous une multitude de vêtements superposés qu'elle n'ôtait jamais. Loredana puait, et tu n'aurais pas su dire si elle avait trente ans ou cinquante. Son odeur t'assaillit le jour où elle te frôla, rue des Pyrénées. Bien sûr,

son pas chancelant d'ivrogne aurait pu te laisser douter que c'était délibéré mais trois jours après, il se produisit un autre incident.

Tu la vis venir de loin. Elle remontait la rue de Ménilmontant sans te prêter attention. Elle marchait pieds nus et paraissait ivre. Quelques mètres derrière elle, venait l'homme qui t'avait effrayée le premier soir. Était-il là pour veiller sur elle? Au moment de te croiser, elle se déporta soudain vers toi, te bouscula et t'apostropha :

— Hé! Mistigri! Il est pas que pour toi, le trottoir!

Un instant, elle te regarda fixement en plein visage et le sien te parut étrange, plus émacié qu'à l'ordinaire. L'avais-tu vraiment regardé jusqu'à ce jour? Sa peau hâlée était marquée sous l'œil gauche d'une boursoufflure plus brune, une ancienne cicatrice semblable à une scarification rituelle. Ses cheveux noirs étaient semés de fils blancs plus épais. Ce surnom, Mistigri, te fit presque sourire. Voulait-elle dire : Mistinguett? Le regard de Loredana se fit vague. Elle s'éloignait déjà, et l'homme à sa suite. Ce fut la seule fois où elle t'adressa la parole mais ce surnom ridicule se présentait à ton esprit chaque fois que tu la rencontrais. Pour elle et pour elle seule, tu étais Mistigri et tu le resterais. Tu rentras chez toi en reniflant ta manche gauche, qui s'était frottée au moment de la collision contre ses vêtements répugnants.

Après de violentes altercations, le groupe finit par se dissoudre. Ne restait avec Loredana, dans l'entrée du parking, que l'un des hommes, le plus jeune. Il était mal en point et passait l'essentiel de son temps allongé. Mais Loredana redoublait d'activité. On la voyait partout et, au début, tu ne remarquas pas qu'elle te suivait. Une femme entre deux âges à l'allure bénigne de ménagère te prévint, alors que tu entrais dans la droguerie de la rue des Pyrénées :

— Faites attention! Elle en a après vous.

Loredana était derrière toi, à quelques mètres, dans son vieil imperméable d'homme grisâtre. Elle fouillait sans entrain un tas d'objets déposés sur le trottoir. La ménagère continuait ses mises en garde :

— Elle est dangereuse, c'est une malade. Ça fait longtemps que je la connais, qu'elle traîne par ici. Elle en veut à votre jeunesse. Je vous dis : méfiez-vous!

Sans répondre, tu t'écartas pour entrer dans la droguerie.

À partir de ce moment-là, tu ne fus plus vraiment seule. Ton emploi à temps partiel te laissait de longs moments d'oisiveté. Tu avais fini de rafraîchir ton studio et l'ennui mais aussi la curiosité pour ce quartier où tu vivais, avec ces rues en pente, ces maisons sales, ces escaliers surprise et ces squares minuscules te poussaient dehors. Tu marchais au hasard mais tes pas te ramenaient automatiquement vers la rue des Cascades. Tu scrutais la pénombre immobile du parking. Dans la journée, Loredana était ailleurs : elle pouvait être n'importe où. Sa proximité te confrontait à tes propres incertitudes, à tes peurs, à quelque chose en toi d'instable, de non fixé et de perpétuellement menacé. Que sa présence soit avérée ou non, Loredana devint une instance de ton quotidien. Tu te donnais des prétextes futiles pour ressortir : l'allongement des jours, une baguette à acheter, une lessive à faire à la laverie. Tu sortais parfois la nuit. L'enjeu était de la deviner derrière toi, t'emboîtant le pas, même si cela restait le plus souvent une supposition. Il t'arrivait aussi de la chercher activement, et tu exécutais alors de multiples détours, des boucles compliquées dans le but de la surprendre. Tu reconnaissais entre toutes sa silhouette un peu massive. Si des jours passaient sans que tu la rencontres, tu étais persuadée de partager avec elle un accord tacite auquel elle aurait failli. Il t'arriva plusieurs fois de rêver d'elle : elle te parlait de nouveau et même si votre conversation n'avait aucun sens, elle faisait se lever en toi des sentiments troubles.

Pourtant, Loredana n'était jamais là où tu l'attendais et quand par hasard, en te retournant, tu la découvrais bien réelle, campée dans une encoignure de porte ou se hâtant derrière toi, tu te surprénais à la détester et à la craindre comme tu n'avais jamais détesté ni craint personne au monde. C'est ce sentiment excessif qui te poussait à toute heure hors de ton studio. Jouer à cache-cache avec Loredana t'était devenu aussi indispensable qu'à d'autres les jeux vidéo ou l'alcool.

Tu étais arrivée à Paris en janvier, avec un BTS¹ de bureautique. On t'avait proposé un emploi mal payé dans un centre d'accueil destiné aux étudiants anglo-saxons à la

recherche d'un logement. Tu n'avais pas cherché davantage. À l'époque, les procédures n'étaient que rarement informatisées et on t'avait affectée au classement et à la mise à jour des fiches. Ce travail t'ennuyait mais tu n'en imaginais pas d'autre. Pour que le temps passe plus vite, tu t'astreignais à lire les fiches dans le détail: *Chambre chez l'habitant, SDB et cuisine à partager, 450 F, eau + EDF compris. Écrire à M. Wertzen / Studette 12m², douche, kitchenette, très clair, 5^e ét. sans ascenseur, 650 F toutes charges comprises. Contacter Mme Loing...* Le défilé de ces informations anodines te distrayait et tu te représentais madame Loing, monsieur Wertzen ainsi que tous les jeunes gens qui emménageraient dans ces logements minuscules. Pour finir, ceux qui se présentaient pour être mis en contact avec les propriétaires ne ressemblaient jamais à tes locataires imaginaires et tu étais déçue. Tu attendais le soir pour reprendre le métro en direction de ton quartier. Loredana serait quelque part, à te guetter, entichée de toi d'une manière inconcevable et inquiétante. La pensée de cette femme ne te quittait plus. Personne n'a jamais rien su de tes préoccupations. Tu en avais honte, comme d'un penchant immoral.

Le jeune qui vivait dans l'entrée du parking avec Loredana disparut du jour au lendemain. Était-il parti chercher un meilleur refuge? À la mi-juillet, Loredana disparut elle aussi. Des palissades furent installées autour de l'immeuble, empiétant sur le trottoir. Un affichage annonça des travaux de rénovation. Le parking n'était plus accessible. Mais Loredana était attachée à ce quartier où elle avait ses habitudes: elle reviendrait. Tu l'attendis. Et le reste de l'été te sembla une immensité morne et sans limites. Tu t'éloignais peu de ton quartier, sinon pour te rendre à ton travail ou au parc des Buttes Chaumont: tu t'y installais à l'ombre avec un livre, sans parvenir à te concentrer. Tu attendais le soir. La vie te paraissait dénuée de poids, de texture. Tu aurais pu disparaître. Qui s'en serait soucié à part ta mère? On t'aurait remplacée par un autre employé précaire, un autre locataire qui aurait entrepris de repeindre le studio: les taches de moisissures étaient réapparues depuis peu. Le centre d'accueil ferma une semaine en août. Tu partis rendre visite à ta mère.

En septembre, une collègue avec qui tu déjeunais parfois proposa de te sous-louer une chambre dans son appartement, rue de la Grange-aux-Belles. Tu t'étais plainte devant elle de l'exiguïté de ton studio et des taches de moisissures. Tu envisageas de déménager mais tes hésitations l'emportèrent : tu craignais de partager l'intimité d'une autre : une salle de bain, un salon et pire que tout, un réfrigérateur. Tu n'étais pas prête. Cependant, t'être projetée dans cette situation nouvelle, savoir que d'autres occasions se présenteraient, que tu ne vivrais pas éternellement seule, te donna une illusion de vie sociale. Tu oubliais Loredana.

Puis tu l'aperçus dans un couloir de la station République et sans pouvoir t'en empêcher, la suivis jusqu'à Strasbourg – Saint-Denis. Mais cette filature ne te procura aucune émotion. Il ne te restait que la culpabilité vague de la voir si isolée quand tu étais toi-même moins seule, depuis que cette collègue plus âgée avait de la considération pour toi et te proposait, de loin et loin, une sortie nocturne.

Des gens vinrent se réinstaller dans l'entrée du garage. L'immeuble était en chantier mais les travaux s'étaient interrompus après quelques semaines et les palissades avaient été vandalisées. Tu évitais désormais la rue des Cascades. Le froid arriva d'un coup et ceux de la rue en souffrirent. Un homme fut retrouvé mort d'hypothermie dans Paris.

Tu revis Loredana en décembre près de la gare Saint-Lazare et ce fut la dernière fois : elle était assise sur une grille qui soufflait de l'air chaud. À deux rues de là, les vitrines de Noël étaient emplies d'automates qui singeaient la joie des Fêtes. Tu voulus t'approcher d'elle pour lui donner une pièce de dix francs. Ta mère ne t'avait-elle pas seriné qu'à Noël, il fallait donner et ne pas se contenter de recevoir ? Tu restas un moment immobile, indécise, à souffler dans l'air froid. Ta bouche formait de petits nuages qui se résorbaient aussitôt. Tu pensais à ton surnom : Mistigri, et à la façon dont Loredana te l'avait lancé en passant, avec sa rudesse un peu gouailleuse, à la façon aussi dont tu l'avais reçu, comme une aumône, en ces jours où tu ne comptais sur personne, où personne ne comptait sur toi.

Loredana ne t'avait pas remarquée et se balançait lentement d'avant en arrière sur la grille, l'air absent. Elle se berçait. Plus loin, un homme grillait des marrons et une

odeur piquante de fumée te parvint. Cela te rappela les rues de Saulnières, le village où tu avais grandi et où ta mère vivait toujours, près de Dreux. À Paris, l'air ne sentait rien, sinon les gaz d'échappement. Mais tu n'avais pas envie de rentrer à Saulnière pour Noël et de respirer encore l'odeur des feux qui brûlaient dans ces maisons où vous n'étiez, ta mère et toi, que rarement accueillies. Noël était pour toi un jour sans ardeur.

Tu t'éloignas à reculons de l'endroit où Loredana, cette femme au corps invisible recouvert en toute saison des mêmes vêtements malodorants, se balançait toujours. Dix francs de plus ou de moins n'y changeraient rien. Plus que tout, tu craignais de voir l'indifférence dans son regard. Tu préférerais garder précieusement ce Mistigri avec lequel elle t'avait ferrée et entraînée un moment dans son sillage.

1. BTS : Brevet de technicien supérieur.



GENEVIÈVE MARLEAU

La route

Les désespérés qui vont prier à l'oratoire, les rachitiques dans les corridors des hôpitaux, les musiciens sales dans le métro : je me sens une drôle de fraternité avec eux. Il existe quelque chose de sublime chez les éclopés que je ne saurais définir, un pied de nez à tous les évolutionnistes de salon, un grain de beauté sur le visage trop parfait de la nature. Laissez venir à moi les handicapés, les paralysés, les schizophrènes, les affreux, les amputés et les aveugles. Je me sens chez moi parmi eux.

C'est ce que je me répétais en glissant vingt-cinq sous à un mendiant qui haranguait les passants sur la promenade Masson. Il me remercia d'un sacre en rajustant sa tuque.

Je m'en allais pour la première fois à mon groupe d'entraide pour phobiques sociaux à l'autre bout de la ville.

Je fais partie de cette race de gens qu'on traite d'ermites, de misanthropes, de solitaires. En tout cas, des gens dont on se méfie. Ceux qui vont vivre avec les loups ou décident de tout laisser tomber pour se réfugier dans un monastère sur une montagne. Ceux qui, tout simplement, ont peur des autres. Mais la phobie sociale est compliquée à expliquer puisque c'est beaucoup plus qu'une timidité exacerbée. On a écrit des tonnes de livres sur la question. Les psychiatres cherchent encore le remède miracle. Moi, j'essayais simplement de vivre, ou plutôt, de survivre.

Je m'en allais vers mon groupe d'entraide et je me désespérais de tout ce que j'avais raté de la vie depuis les deux dernières années. Les invitations refusées, les opportunités professionnelles loupées, les jours passés enfermés dans mon appartement alors que la vie continuait de se dérouler dehors. Je me retrouvais ce jour-là comme ces

navigateurs du XV^e siècle qui croyaient que la terre était plate et qui s'attendaient à ce que leur navire sombre dans les profondeurs s'ils allaient plus loin que la limite des eaux. Cela faisait deux ans que je n'avais pas parlé en face à face à des gens qui n'étaient pas des proches. Je craignais bien ne pas y survivre.

J'étais devenu un genre d'automate, de vieux garçon, de moine cloîtré. Je n'avais été touché par aucune femme depuis des mois. J'aurais donné dix ans de ma vie et toute ma maigre fortune pour m'en aller ce soir-là au cinéma avec une jolie fille plutôt qu'à ce stupide groupe. Mais on ne choisit pas son destin, paraît-il. J'ignorais si j'arriverais à seulement rester l'heure et demie que devait durer la rencontre. Juste de me trouver sur le chemin pour m'y rendre me donnait presque une crise de panique.

Habitué au confort ouaté de mon appartement, j'avais oublié la cacophonie de l'extérieur : les freins moteurs des camions, les conversations trop fortes des passants, le vrombissement constant de la circulation. Face à toutes ces agressions, j'avais la nausée. Je devais me sentir comme ces oiseaux sauvages élevés en cage à qui on rend finalement leur liberté, et qui hésitent avant de déployer leurs ailes, pas tout à fait convaincus que le vaste monde puisse leur appartenir.

J'essayais tant bien que mal de profiter de cette marche, de me réjouir de sentir mes pieds avaler les kilomètres d'asphalte des rues de Montréal. Mon esprit s'enfuyait plutôt dans des scénarios catastrophes. J'imaginai les visages tournés vers moi, les regards entendus des gens qui se moquent de vous sans oser vous le dire directement. Comment allais-je me sentir dans ce sous-sol d'église où seraient réunis d'autres anxieux ? J'allais avoir chaud, j'allais avoir mal au ventre et j'aurais l'impression que je perdais le contrôle. Dans mes pires fantasmes, j'arrivais à la rencontre dégouttant de sueur et j'étais accueilli par l'éclat de rire de cinquante personnes se moquant de moi à l'unisson. Puis, on me demandait de prononcer un discours et alors que je tentais tant bien que mal de retrouver une certaine dignité dans ma flaque de sueur, je m'évanouissais sous la clameur d'un second éclat de rire titanesque. Est-ce que je réalisais que tout cela n'avait aucun sens ? Le problème

résidait dans le fait que je n'étais pas 100 % convaincu que ce fût vraiment irraisonnable.

Malgré l'anticipation, l'hiver montréalais me paraissait enviable, superbe de froid et de givre. La neige tomberait bientôt. On n'annonçait que quelques flocons, mais si je réussissais à assister au groupe, je me rappellerais pour toujours ma délivrance qui aurait eu lieu le jour de la première neige. Je ne pouvais presque pas croire en mon enthousiasme. C'était mon péché et mon radeau de sauvetage que cet optimisme dont je faisais preuve dans les moments les plus désespérés.

Heureusement, j'ai le bon métier pour être phobique social. La traduction peut se faire de n'importe où. Souvent je me demande ce que je serais devenu si j'avais eu un métier qui m'aurait demandé d'être régulièrement en contact avec des gens nouveaux. Peut-être la faim m'aurait-elle incité à sortir plus vite de ma caverne. Qui sait?

Le temps filait. Cela faisait presque une heure que je marchais. Je m'arrêtai quelques instants pour boire de l'eau à ma gourde. J'étais rendu au coin de Sherbrooke et Saint-Laurent. L'idée de faire demi-tour me traversa l'esprit. Après tout, je savais bien que je ne serais pas à la hauteur. Même si je parvenais à regarder les autres participants du groupe d'entraide, il était hors de question que je m'adresse à eux. Je savais que c'était encouragé, mais non obligatoire (j'avais pris la peine de téléphoner à l'organisme la veille pour vérifier). Mais si tout le monde parlait, ce serait une forme d'échec pour moi que de rester dans mon coin.

Ne me restait qu'à trouver le courage de continuer mon chemin. Les gens allaient et venaient autour de moi. Je pouvais voir qu'ils avaient la tête ailleurs. Ils étaient perdus dans leurs pensées. Des enfants en grappes me dépassèrent sur le trottoir. Je mis un pied devant l'autre et, par je ne sais quel miracle, je traversai la rue et ainsi, poursuivis ma route.

J'avais imaginé de nombreuses fois au cours du dernier mois comment je me sentirais si je me décidais à participer au groupe. Je savais que la peur me prendrait au ventre, mais aussi l'exaltation de voir que ma vie commençait enfin à prendre de l'expansion. Bizarrement, c'était l'exaltation maintenant qui prenait le dessus. J'étais dans un état de joie presque maniaque, je me sentais capable de conquérir

le monde et, ironiquement, cet enthousiasme me faisait presque peur.

Je savais bien que ce groupe n'était pas une panacée, qu'il n'offrait pas grand-chose en fin de compte. La possibilité de partager avec d'autres êtres ses malheurs de la semaine, quelques thérapies de pacotille, des brouilles qui servaient à financer l'organisme. Et du café que je serais sans doute le seul à boire parce que les anxieux ne le supportent généralement pas.

Et c'est pour cela que je me remis à marcher. J'usais mes souliers et je courais vers cette rencontre comme si ce trajet avait été mon chemin de Damas. La ville me surprenait. J'étais habitué d'appréhender le monde par la télé, l'Internet, la radio. Je regardais autour de moi, presque ébahi. C'était donc mon pays en 2016. Il avait l'air de cela. Les Montréalais, c'était eux, ces gens que je croisais sur le trottoir et qui allaient je ne savais où.

Nous étions en fin d'après-midi, en plein centre-ville. Ça bourdonnait d'activités, et pourtant, je restais dans ma bulle, comme indifférent à cette agitation. Les gens se pressaient pour rentrer chez eux, des étudiants sortaient en masse de l'Université McGill pour aller s'engouffrer dans le métro. Dans les rues, ça klaxonnait. Les cyclistes se faufilaient entre les taxis et les autobus. Les piétons traversaient les intersections en petits groupes animés. Il y avait je ne sais quoi dans l'air qui me disait que cette tempête serait mémorable.

Mon cœur battait plus fort maintenant que je n'étais plus qu'à une quinzaine de minutes du local où avait lieu la rencontre. Je m'étais presque habitué à tous ces symptômes. Ces battements de cœur, mais aussi la transpiration, le souffle court, la boule dans la gorge, les jambes molles. J'étais une femmelette soudainement, perdu dans l'imminence d'une tempête de neige, loin de chez moi. Je suis certain que les premiers explorateurs de l'Antarctique ne se sont pas sentis plus courageux que je me sentais, moi, à continuer de marcher vers mon but.

Surtout que j'avais eu un passé, j'avais existé, j'avais aimé, goûté à la vie. J'avais eu la vie normale d'un homme de vingt-cinq ans. Il n'en était que plus difficile de croire que je me retrouvais dans cet état où la seule compagnie d'autres gens m'amène presque au bord de la folie.

Je débouchai sur une rue transversale où la circulation était moins dense. Je craignis que la panique ne revienne à cause de ce calme soudain. Mon corps survolté était devenu si sensible que le moindre changement d'atmosphère ou d'environnement pouvait suffire à m'angoisser. Mais non, je restai calme. Il faut croire qu'un dieu veillait sur moi et me permettrait d'assister à cette rencontre. Je serais épuisé le lendemain à cause de l'effort, ça, je le savais, mais ça en aurait valu la peine.

Je n'étais plus qu'à cinq minutes du groupe. La neige commençait à s'accumuler sur mon sac à dos et je remerciai Dame Nature de m'avoir envoyé cette bordée. C'était un signe du ciel, après tout, que la neige se mette à tomber juste comme je m'aventurais dehors. Les questions se pressaient dans mon esprit. Et si on me rejetait ? Et si j'étais le seul phobique social parmi des agoraphobes et des obsessifs ? Et si on m'obligeait à parler devant tout le groupe ? Et si je paniquais juste au moment de franchir la porte ? Et si j'étais la seule personne là-bas qui n'ait aucun attrait, aucune qualité ? Celle qui serait la plus mal en point ? Dès que je chassais ces pensées elles revenaient au galop. Ça me rendait presque fou.

Je suis comme si je venais de courir un double marathon. Mais j'étais sain et sauf et je venais d'arriver au local.

Je franchis la porte et me retrouvai dans une grande salle où les chaises étaient disposées en cercle. Il y avait une table où étaient empilées des brochures. Trois personnes étaient réunies autour d'un homme qui portait un macaron avec son nom et semblait en charge du groupe. J'étais dorénavant en relative sécurité, là, parmi des gens qui souffraient des mêmes maux que moi. Je payai mon entrée en rougissant et me servis une tasse de mauvais café. « Vu la température plutôt froide, peu de gens seraient présents », me dit l'animateur.

« Ce ne sera pas un problème pour moi », lui dis-je. Et il me sourit en retour.



CATHERINE GIROUARD

Les pieds dans la boue

Je passais dans le coin et je me suis dit que je pourrais entrer, voir si vous auriez deux petites minutes à m'accorder? Si vous n'êtes pas trop occupé, bien sûr. Sinon je repasserai plus tard, vous savez. Je sais, il n'est pas coutume d'arriver à l'improviste comme ça, sans rendez-vous... Merci, je serai bref. Merci beaucoup. Je m'assois ici, c'est ça? Sniff. Merci encore. Non, je préfère garder ma mallette avec moi si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Votre bureau n'a pas beaucoup changé, toujours aussi joli. Quoique si j'étais vous, je remplacerais cette carte de Montréal par une mappemonde. Vous nous feriez voyager un peu, voyez-vous? On se sentirait comme dans une agence de voyages. J'ai toujours aimé voyager, et vous? Sniff. Pardon, je m'égare. Donc, je passais dans le coin et je suis venu vous voir en me disant que vous accepteriez peut-être de me donner une deuxième chance. Sniff. Excusez-moi, je suis un peu nerveux. Je suis un homme de peu de mots comme on dit, je n'ai pas l'habitude de faire ce genre de chose. Vous n'auriez pas un verre d'eau pour moi par hasard? Sniff. Merci beaucoup.

Je vous disais donc que j'ai beaucoup réfléchi et remis mes objectifs en question depuis que j'ai claqué la porte il y a deux mois, vous vous souvenez? Sniff. Bien sûr que vous vous souvenez. Je m'en excuse encore, vous savez. Je m'en trouve bien embarrassé. Sniff. Non, pas de mouchoir, merci. À ce moment-là, je croyais que ce n'était pas pour moi, ici. Je ne trouvais pas ma place au sein du groupe, vous comprenez. Je me sentais parfois comme un étranger autour de la table, au dîner. Sniff. C'est que j'ai un parcours plutôt particulier. J'ai eu toute une carrière avant

de me joindre à vous, vous savez. De grosses entreprises, de gros postes, de gros salaires, ça me connaît. J'ai alors cru que je pourrais bien m'en tirer en solo. Mais passé la cinquantaine, ce n'est pas facile de recommencer à zéro, finalement... Tenez, j'ai une copie de mon curriculum vitae si vous avez égaré la vôtre. Vous verrez, pour avoir vécu, j'ai vécu! Disons que j'ai plus d'une expérience derrière la cravate. D'ailleurs, celle-ci, c'est ma cravate porte-bonheur. Je la portais quand on m'a honoré au gala annuel de la Chambre de commerce. Oui monsieur! Sniff. Elle ne me quitte plus maintenant. Comme cet habit d'ailleurs. Fait sur mesure par le grand Philippe Dubuc. Sniff. Touchez, vous ne serez pas déçu. C'est mieux que du cachemire ça, vous savez. Et c'est du solide. Avec le temps, il n'y a qu'une petite déchirure ici, voyez-vous? Mais ce n'est presque rien, n'est-ce pas? Avouez que vous ne l'auriez pas remarqué. Sniff. Dieu que ça sent bon ici, quelqu'un fait réchauffer de la soupe? On jurerait celle de ma femme. De mon ex-femme, plutôt, nous ne sommes plus ensemble depuis quelques années déjà. Le temps passe si vite, vous savez. On se réveille un matin, on a vingt ans, le lendemain, on se marie, et le surlendemain, on regarde sa femme claquer la porte! C'est qu'elle n'a jamais supporté que ma carrière prenne autant de place dans ma vie. Elle disait que je versais toujours dans l'excès. Que voulez-vous? Pour moi, il n'y a pas de demi-mesure. Sniff. En fait, j'accepterais finalement le mouchoir que vous me tendiez tout à l'heure. Merci. C'est pour nettoyer ma chaussure, voyez-vous? J'ai dû mettre le pied dans la boue en chemin, encore une fois. Je suis navré de me présenter à vous ainsi. Difficile de se promener en ville sans se salir, n'est-ce pas? On s'assoit un moment pour reprendre son souffle et voilà qu'une voiture vous éclabousse. La ville est dure. De plus en plus dure. Les gens passent devant vous sans vous considérer. Même moi, qui ne suis pas des plus discrets de par ma forte stature, on ne me voit plus. On me bouscule pour ne pas rater le métro. On détourne rapidement le regard si par mégarde on croise le mien. On feint l'indifférence. C'est à la mode de nos jours, l'indifférence. Ainsi, on ne se commet pas, on ne risque pas d'être importuné. Je retournerai à la campagne, un jour. Pas la campagne trop éloignée avec les

vaches et les cochons, mais la petite campagne, du genre banlieue, mais plus verte que la nouvelle banlieue. Et il y aura une rivière derrière ma maison. J'ai déjà vécu près d'une rivière. J'aimerais bien retrouver ce bruit qui berçait mes rêves plutôt que celui de la ville. C'est à vous rendre fou la ville, je vous le dis. Au fait, vous préférez que je vous vouvoie ou pas ? On ne sait jamais, vous savez, quand on s'adresse à plus jeune que soi. Vous devez avoir quoi, trente-cinq ans tout au plus ? Une belle carrière devant vous, je vous le dis. Des enfants ? Moi, j'ai une fille, regardez. Je conserve toujours sa photo contre mon cœur. Elle a à peu près votre âge, un peu plus jeune peut-être. Cette photo a été prise le jour de sa collation des grades. Regardez son sourire. Elle a changé depuis ; ses cheveux sont un peu plus courts et elle porte des lunettes. Mais elle a toujours ce même sourire. Je ne l'ai pas vu depuis que j'ai quitté l'équipe, vous savez. Elle était si fière de moi quand j'étais ici. C'est donc un peu pour elle que je viens vous voir aujourd'hui. Je veux retrouver ce sourire. Et j'en ai vraiment marre d'avoir les pieds dans la boue, si vous voyez ce que je veux dire. Sniff.

Il semblait à Jean qu'il avait tout dit. Peut-être trop, même. Il regretta aussitôt d'avoir parlé de la déchirure de son habit (de quoi j'ai l'air maintenant ?) et de son ex-épouse (pourquoi dois-je absolument parler d'elle dès que j'ouvre la bouche ?). Et avait-il été indiscret en interrogeant le jeune homme sur son âge et sa famille ? Sans plus attendre, son interlocuteur se leva.

— C'est un plaisir de vous revoir Jean. Vous nous avez manqué. Vous êtes toujours le bienvenu dans l'équipe.

Jean resta silencieux. Il ne savait s'il était ému ou gêné par cet accueil à bras ouverts. C'est qu'il avait frappé son Waterloo plus d'une fois au cours des derniers mois. Il s'était donc préparé une réplique parfaite en cas de refus sans même envisager un autre scénario. Jean se leva à son tour, rassembla toute l'assurance qui lui restait et serra vigoureusement la main tendue sous son nez.

— Merci, déglutit-il.

D'une paume moite, il glissa la brochure de règlements de la maison de désintox dans sa poche, tout près

de la photo de sa fille. Il sortit du bureau de l'intervenant, dissimulant comme il pouvait le léger tremblement de ses genoux. Jean avançait lentement, sa mallette collée à la poitrine, tel un bouclier. Il prit le chemin de la cafétéria, espérant qu'il resterait au moins un bol de soupe pour son estomac vide.

KIEV RENAUD

La danseuse

Je sais où c'est, j'ai déjà vécu là.

Il habitait une bâtisse sur la rue parallèle à celle où je demeure avec mes parents, oui oui je vois laquelle. J'ai envie de lui demander s'il avait alors l'habitude de faire le tour du pâté de maisons, s'il avait promené un chien tous les soirs autour de ce carré de rues ou s'il y avait aidé sa fille à faire de la bicyclette sans roulettes arrière. S'il était là quand les bonbons du dépanneur du coin coûtaient un sou l'unité, et que l'été, les enfants s'y rendaient un caribou au creux de leur paume moite. S'il était là avant que l'érable argenté devant la maison blanche s'effondre pendant un orage électrique, et si après sa chute il avait vu ses branches immenses qui obstruaient la rue comme les bras d'un danseur mort.

Je le remercie de me raccompagner chez moi en voiture, je répète que j'ai un peu peur de marcher seule la nuit. Habituellement, quand on me reconduit, j'indique le chemin, je dis *il faut monter le boulevard tourner à gauche au feu d'intersection descendre un peu celle-là voilà laisse-moi ici je n'ai plus qu'une minute à marcher et toutes les rues du quartier sont à sens unique tu risquerais de t'y perdre merci encore*. Mais lui, il ne demande pas d'indications, il conduit d'un air assuré. Je me rappelle qu'il connaît la route, qu'il connaît le sentiment apaisant de retourner chez soi associé à la lumière de l'intersection devant l'école secondaire qui devient verte.

C'est quand il bifurque sur l'avenue qui longe le parc que je comprends qu'il n'emprunte pas le trajet habituel, qu'il se dirige vers le raccourci, vers l'enchevêtrement de ruelles qui mènent au cœur du pâté de maisons où je réside.

Mes mains se crispent sur l'ourlet de ma jupe. Je voudrais lui demander *s'il te plaît* de prendre un autre chemin.

Il immobilise la voiture à la lumière rouge. Je te vois sur le trottoir d'en face. Tu empruntes le chemin le plus court pour atteindre ton appartement plus rapidement; tu es sûrement très fatiguée vu l'heure avancée. La scène que tu m'as racontée tout bas se passe en hiver, le ciel a viré à l'orange à cause des nuages lourds. Il ne fait pas trop froid. Tu portes ta tuque de lutin et un pantalon de pyjama.

La voiture tourne le coin de la rue. Devant un bloc appartements rouge comme l'extrémité d'une allumette, tu marches. Un homme sort de l'ombre et agrippe ta tête. Il glisse un couteau sous tes vêtements, la lame sur ton nombril pour que tu ne bouges pas. Mon cou tourné vers l'arrière mêlé aux ballottements de la route m'étourdit. J'abandonne du regard la bâtisse rouge où les locataires cette nuit-là ont dormi l'oreiller sur la tête pour ne pas entendre tes cris qui déchiraient leur sommeil en deux. Je dis *c'est un quartier dangereux ici*. Le conducteur répond *ah oui? je n'aurais pas cru*.

Tu m'as dit ne te souvenir de rien sauf des dents de l'agresseur, droites et blanches, dont la seule imperfection était la canine gauche qui chevauchait l'incisive. L'homme qui me raccompagne fait des blagues sur l'odeur de taxi qui flotte dans son véhicule. Je regarde sa bouche avec attention. On pourrait glisser un vingt-cinq sous entre ses dents de devant, et ses canines ne dévient pas. Il n'est pas l'homme dans l'ombre. Je voudrais expliquer que, depuis cette nuit de février, je cherche l'insanité dans le sourire de chaque homme, que je me retiens de crier au meurtre pour vérifier si ça les fait bander.

Quand je me détourne des joues en peau de kiwi de l'homme pour plutôt regarder les maisons qui défilent, je te vois dans le rétroviseur. Tu cours plus vite que la voiture en tenant d'une main tes pantalons de flanelle déchirés pour ne pas qu'ils tombent sur tes chevilles, et que tu t'empêtres les pieds. Je peux t'aider; cette nuit, je ne dors pas alors que tu te fais violer à moins de cinq cents mètres de chez moi. Je demande au conducteur d'arrêter le véhicule un instant, parce que j'ai besoin d'une bouffée d'air. Il freine sec. J'ouvre la portière.

Tu rejoins l'automobile et te réfugies sur mes genoux. Il y a de la neige sur ton manteau. Tu as le souffle court et rauque, le visage rouge de larmes. Je ferme la portière, et dis *ça va mieux maintenant, on peut repartir*.

Je sens le sang entre tes cuisses imbiber ma jupe. Ta tête repose sur mon épaule. Avec le conducteur, je parle de l'été qui achève. Du bout des doigts, je frôle ton ventre charcuté, tu gémis, je te caresse le dos doucement, comme pour te dire que tu es une princesse, que je vais laver les traces de mains sur ton corps.

Je dis *tu peux me laisser au coin de la rue, je vais faire le reste à pied*. Je dis *merci*. J'ai les larmes aux yeux de ne plus avoir peur, j'aimerais le serrer dans mes bras, mais le souvenir de toi assise sur mes genoux m'empêche de faire un mouvement vers lui.

Toi et moi marchons main dans la main. Nous ne sommes pas pressées ; à deux, nous ne risquons rien. Quand nous passons devant l'érable cassé, nous levons la tête d'un même mouvement. Ses branches n'ont toujours pas repoussé.

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT

Diane Vincent écrit à Murakami Haruki

Cher monsieur Murakami,

Votre humble lectrice espère que votre santé est bonne et qu'aucun souci ne vient troubler votre quiétude.

En vous écrivant aujourd'hui, je n'ai aucune prétention et surtout pas celle d'être unique. Selon une formule mathématique mise au point par des chercheurs de l'université de Tallinn (Estonie), en moyenne 11 843 personnes achètent, feuilletent ou lisent un de vos livres chaque jour dans le monde, tous sexes, âges et origines sociale, culturelle, linguistique ou religieuse confondus. Ainsi, près d'une personne sur cent soixante-treize qui est lettrée et qui a accès à des imprimés est susceptible de tomber à un moment ou à un autre de sa vie sur un de vos textes. De cette masse de lecteurs, 31 % deviendront accros. Il n'y a donc rien d'original à déclarer que j'ai lu tous vos romans, nouvelles et essais (ceux publiés en français, bien sûr, ma lecture du japonais étant très limitée).

Honnêtement, je n'ai jamais cherché à me démarquer de vos lecteurs lambda. Pour les mêmes raisons que vous refusez toute entrevue et tout retour explicatif sur vos écrits, je vous ferai grâce des motifs qui m'attirent vers votre univers littéraire. Je n'ajouterai pas non plus mon grain de sable aux nombreuses analyses sociocritiques du phénomène que vous êtes devenu, des mondes étranges que vous savez si bien naturaliser, de vos périodes, avant ou après 1995, de vos personnages. Pourtant, je les aime, vos personnages, vos (anti)héros mélancoliques, embrouillés, fidèles et patients, respectueux du temps qui doit prendre son temps, alors que vous le transgressez, tout comme vous défiez les lois de la nature, de l'espace et de la logique... Voilà que je m'égare ! Ce que je cherche à vous dire, c'est que j'aspirais à n'être qu'une lectrice ordinaire et anonyme, mais la vie (le destin, l'univers, l'Esprit) en a décidé autrement.

Je l'avoue, je ne suis pas une lectrice de la première heure. Je vous ai rencontré, le terme me semble juste, en 2011 seulement, avec *Kafka sur le rivage*. Ce fut un moment

charnière dans ma vie de liseuse, délimitant un avant vous et un après vous, avec une période tout vous. Depuis, contrairement aux autres auteurs qui se partagent ma bibliothèque, vous n'êtes pas engoncé dans l'ordre alphabétique, entre Munro et Musso, par exemple. Vous occupez une place stratégique, un rayon en propre, ni trop haut, ni trop bas, ni trop à gauche, ni trop à droite, avec suffisamment d'espace libre pour que vous puissiez vous exprimer encore longtemps. Vos livres y sont posés sans ordre spécifique, là où ma main me porte, je l'avoue, à partir de critères esthétiques, selon l'éditeur, le format et les couleurs. Je ne suis pas fétichiste ni intégriste, je ne cherche pas les éditions limitées, les inédits, les épreuves d'auteur. Je ne vous collectionne pas, je ne cherche pas à posséder l'intégrale de l'œuvre dans toutes les langues et toutes les éditions. (J'ai bien sûr quelques coquetteries, par exemple une de vos œuvres en japonais dont je ne peux même pas lire le titre. Je l'ai choisie en fonction de la couverture, du poids et du prix, après que le jeune commis d'une librairie de Shinjuku m'eut montré avec nonchalance le mur où vos publications étaient rassemblées.) Bref, sauf de rares exceptions, je vous achète pour le contenu, peu importe l'habillage, celui de vos livres autant que le vôtre d'ailleurs (comprenez ici que je ne vous idolâtre pas en tant qu'individu ; malgré vous, je déteste le jazz autant que le jogging). Je vous lis et je vous relis, pour le plaisir de l'ouvrage dans son ensemble et pour le *happy ending*. Et, dans certains cas, pour vérifier si, cette fois-là, je comprendrai – *La fin des temps* et *La course du mouton sauvage* m'échappent encore. C'est donc à cause de ces envies de relectures, cycliques mais impromptues, que je veux tous vos livres à portée de main. Or, j'ai noté un étrange phénomène – d'où cette lettre.

Suis-je unique ou sommes-nous une communauté de lecteurs qui, dès qu'ils veulent lire, consulter ou simplement tenir un de vos livres dans leurs mains, ne le trouvent plus dans leur bibliothèque ? Parce que, et c'est peut-être là que je me distingue de vos vingt millions de lecteurs assidus, vos livres disparaissent, se volatilisent, tant et si bien que j'en arrive à croire qu'ils me fuient.

Qu'on s'entende bien, Haruki-sama, je ne parle pas du *Passage de la nuit* que j'ai oublié dans l'avion Marseille-Montréal, ni de l'*Autoportrait de l'auteur en coureur de fond*

que j'ai prêté à mon beau-frère qui l'a prêté à son fils, qui l'a prêté à sa femme, qui elle l'a prêté à... bref, que je me suis résolue à acheter de nouveau. Je ne parle pas non plus de *Underground* qu'une étudiante, à qui j'en avais recommandé la lecture à cause de la méthodologie, a mis dans son bagage quand elle est rentrée dans son pays à la fin de l'année scolaire. Non plus des *Amants du Spoutnik* qu'un visiteur m'a « emprunté à mon insu ». Je parle de livres qui n'ont été ni prêtés, ni perdus, ni volés. Des livres qui partent en laissant comme seule trace un vide de la largeur exacte de leur épaisseur. À la longue, l'anticipation du vide était devenue si angoissante que j'ai parfois renoncé à aller chercher un livre que je voudrais relire, de crainte qu'il n'ait disparu. D'autant plus que si je comblais le trou, rien ne m'assurait que le nouvel arrivant reste en place. Je sais de quoi je parle, j'observe le manège depuis près de trois ans – juste après l'achat du troisième tome de *IQ84*.

Parmi les fuyards, *IQ84* tome 2 remporte la palme des disparitions (4), suivi des *Chroniques de l'oiseau à ressort* (3) et de *Danse, danse, danse* et *La ballade de l'impossible* (2). Seul *Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil* ne m'a jamais désertée. Et les recueils de nouvelles. Allez savoir pourquoi ! Ah, j'oubliais, *L'incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage*, qui est resté en place, peut-être parce que je l'ai d'emblée inséré entre deux Kawakami.

Au début, j'ai cru à des distractions, des mauvais classements ou des prêts que j'aurais omis de noter. Puis, j'ai cherché derrière et autour de la bibliothèque si des livres y seraient tombés par mégarde. J'ai même vu un médecin, anticipant un diagnostic de sénilité précoce. Rien à faire, il n'y a pas plus de brèches dans mon cerveau qu'il n'y en a entre la bibliothèque et le mur. Alors, j'ai abdiqué : j'ai continué de remplacer les évaporés sans compter, mais j'ai cessé de chercher une explication, confiante et résignée comme Toru Okada, l'oiseau à ressort enfermé dans son trou. Jusqu'à hier : *IQ84* tome 2 était encore parti, mais en laissant cette fois-ci un coin de la quatrième de couverture coincé entre la tablette et le mur. Geste délibéré ou conséquence d'une précipitation, il s'agissait là d'une preuve certaine que vos livres fuient.

Je me suis donc agitée et, après avoir retiré tous les livres de la tablette puis la tablette de l'étagère, j'ai découvert une

fente horizontale d'environ 3 cm de haut et 25 cm de long rongée dans le placoplâtre. Je sais désormais par où mes/vos livres décampent (le double possessif est de mise, vous en conviendrez), mais je ne sais pas pourquoi.

Vous vous en doutez bien, je n'ai raconté cette histoire à personne, de peur d'être traitée de folle (déjà que mes amis se moquent de moi, avec mes questions incessantes aux formulations plus ou moins subtiles : « Est-ce à toi que j'ai prêté *Kafka sur le rivage*? », « Le *IQ84* sur la table, c'est à moi? », « Tu pourrais me rendre mon *Passage de la nuit*? »), mais depuis hier, je me sens une responsabilité envers vous. Si je suis la seule de vos lectrices à qui vos livres jouent cette mauvaise blague, il faudra bien admettre que je suis personnellement victime de rejet ; libre à moi de m'acharner ou non à maintenir mon rayon Murakami. Et vous, vous classerez cette lettre avec celles, certainement nombreuses, d'autres détraqués qui vous écrivent. Cependant, si vous découvrez que nous sommes légion, alors il vous faudra admettre qu'il existe un lieu dans les entrailles de la Terre où se rassemblent les fugitifs par milliers, des Murakami Haruki de papier qui convergent à travers des tunnels irréels, attirés par une force impénétrable.

Veuillez me pardonner, Maître, je ne suis pas une lectrice courageuse. Je n'ouvrirai pas davantage la fente du mur pour y glisser la main, le bras, la tête, jusqu'à ce que mon corps entier soit aspiré dans le grand vacuum. Je ne franchirai pas les obstacles initiatiques, je n'affronterai pas les monstres gluants, je ne mettrai pas ma vie en péril pour trouver la clé du mystère. Mais, devant cette hypothèse d'un grand rassemblement occulte, où vos livres se dressent en armée et qu'ils fomentent un projet ténébreux, peut-être serait-il judicieux que vous sachiez si ce complot se fait pour vous ou contre vous ? Voilà, c'est dit. Je sais, vous savez, nous savons que nous savons. Cela ne nous lie-t-il pas, même un tant soit peu ?

En espérant que l'avenir vous préservera de grands bouleversements, et dans l'attente d'un signe de votre part, je vous prie de recevoir, Murakami-sensei, l'expression de mes sentiments respectueux.

Diane Vincent

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

GUILLAUME BARIL, 38 ans, producteur maraîcher bio à Terra Sativa, terre de cultures, Saint-Alban-d'Alton (Portneuf). Hormis les légumes et les kilomètres, il a écrit, interprété et chanté aux *Contes urbains* du théâtre La Bordée en 1999, et est rédacteur en chef du *Mâche-Patate* depuis 2004. Publications: un gros *JOIE* d'au moins un hectare, piétiné dans la neige, visible d'en haut de la côte, en 2001.

BERTRAND BERGERON a fait paraître en 2014 son cinquième recueil de nouvelles, *Ce côté-ci des choses*, aux Éditions de L'instant même. Récipiendaire à deux reprises du prix Adrienne-Choquette, lauréat des prix Septième-Continent et Gaston-Gouin, il a publié des nouvelles dans de nombreux magazines, collectifs et anthologies, en Amérique, en Europe et en Chine. Il est membre du collectif de rédaction de la revue *XYZ* depuis 1986.

JULIE BOSMAN détient une maîtrise en création littéraire. Elle a publié des textes dans *Lapsus*, *Zéro de conduite*, *Possibles*, *Le Passeur* et a été lauréate 2015 (deuxième prix) du concours annuel de la revue *La Bonante*.

RAYMOND CARON est pharmacien et enseignant universitaire, maintenant à la retraite. Auteur d'articles scientifiques, il a été initié à l'écriture littéraire aux ateliers d'Esther Croft, à Québec. En 2012, il était demi-finaliste des Prix littéraires Radio-Canada (Prix du récit). Deux de ses nouvelles sont parues dans la revue *Mæbius*: « Faits d'hiver », dans le numéro 138 (*Québec ville insolite*), et « La bosse des maths », dans le numéro 141 (*Mathématiques*). Il travaille à l'écriture de son premier recueil.

ALEXANDRE CHÂTEAUNEUF, dit Follain, poète inconnu car n'ayant jamais été publié et ne souhaitant pas l'être, s'adonne au genre épistolaire pour combler ses moments de solitude, toujours plus nombreux au fil des années. Naguère, il travaillait comme botaniste à Victoria avant de troquer la bêche pour la plume pour des raisons de santé. Inspiré par des auteurs anglais et français de l'époque romantique, il s'est commis une première fois dans le présent numéro de la revue *Mæbius*.

HENRI CLERC est diplômé d'un Master métiers du livre, vit à Paris et travaille actuellement pour les Éditions Lunatique. Il écrit de la poésie pour différentes revues: *La Passe*, *Verso*, *Mediaphi*; a participé à l'écriture du *Guide de survie à l'usage des inactifs* et de plusieurs nouvelles, publiés aux Éditions Terrenoire. Par ailleurs, il anime des ateliers d'écriture dans des structures accueillant des victimes de la grande exclusion.

MARTINE DELVAUX, écrivaine et professeure, a publié des romans: *C'est quand le bonheur?* (Héliotrope, 2007), *Rose amer* (Héliotrope, 2009), *Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage* (Héliotrope, 2012), ainsi que des essais, dont les plus récents: *Les filles en série. Des barbies aux Pussy Riot* (Éditions du remue-ménage, 2013) et *Nan Goldin. Guerrière et gorgone* (Héliotrope, 2014). Son dernier roman, *Blanc dehors*, est paru aux Éditions Héliotrope en septembre 2015.

MARJOLAINE DESCHÊNES, amoureuse et libre, est l'auteure de quatre livres de poésie (dont *Comme autant de haches*, Noroît, 2013), d'un roman (*Fleurs au fusil*, Peuplade, 2013), de nombreux textes parus en revues littéraires (*Art le Sabord*, *Exit*, *Brèves*) et de plusieurs contributions savantes arrimant philosophie et littérature, matières qu'elle enseigne.

JULIE DUGAL, née en 1977 dans les Hautes-Laurentides, vit à Montréal. Elle travaille au département de la recherche de Radio-Canada et a publié à plusieurs reprises dans les revues littéraires *Virages*, *Brèves littéraires*, *Mœbius*, *Zinc*, *XYZ* et *Lurelu* (1^{er} prix au concours littéraire 2014, catégorie 10 ans et plus). On peut aussi la lire sur le site leplancherquicraque.com.

FRÉDÉRIC DURAND a publié, depuis 1997, des romans, des recueils de poésie et un recueil de nouvelles chez différents éditeurs, dont Triptyque, HMH et Vents d'Ouest. Son dernier roman, *Quand s'éteindra la dernière chandelle*, est paru en 2015 aux Éditions Rivière Blanche (France). Son groupe musical Carfax Asylum a fait paraître l'an dernier l'album *Red Games of the Headless Dolls* sur le label américain Fangoria Musick, rattaché à la revue américaine *Fangoria*.

OLIVIER GAMELIN, doctorant en lettres à l'Université du Québec à Trois-Rivières, a occupé pendant plusieurs années un poste de timonier en chef et d'éditeur sur le pont du journal de rue et des Éditions La Galère. Il a publié des nouvelles dans les revues *XYZ*, *Virages*, *Les écrits* et *Mœbius* (lauréat du Prix de la bande à *Mœbius* 2013). Depuis 2014, il collabore au magazine *Wixx Mag* et travaille comme journaliste au *Nouvelliste*, où il butine à tous les sujets et coordonne les Prix littéraires Thérèse-Denoncourt.

ARIANE GÉLINAS a publié une quarantaine de nouvelles dans différents périodiques, tels *Alibis*, *Art le Sabord*, *XYZ* et *Solaris*. En plus de *L'enfant sans visage* (Éditions XYZ), elle est l'auteure de la trilogie *Les villages assoupis* (prix Clément-Morin 2012, Jacques-Brossard et Aurora/Boréal 2013), publiée entre 2012 et 2014 aux Éditions Marchand de feuilles et du recueil de nouvelles *Le sabbat des éphémères* (Éditions Six brumes).

CATHERINE GIROUARD, journaliste depuis 8 ans, écrit dans plusieurs quotidiens, magazines et publications web. Rédactrice en chef du magazine *L'itinéraire* pendant quelques années, elle est très sensible aux enjeux sociaux. Bien que son travail l'ancre dans la réalité, celle qui a étudié en littérature avant de se diriger vers le journalisme laisse souvent aller son imagination dans les marges de ses cahiers. Plume hyperactive, elle travaille sur des nouvelles, des livres jeunesse et un roman.

DAVID GOUDREAU, premier Québécois à remporter la Coupe du monde de poésie (Paris, 2011), est travailleur social, poète et romancier. Il a été récipiendaire de la médaille de l'Assemblée nationale du Québec pour ses réalisations artistiques et son implication sociale. Son second recueil de poésie, *S'édenter la chienne*, publié aux Écrits des Forges, a été recommandé par Pierre Foglia dans *La Presse*. Il a été finaliste au Prix CoPo-comité poétique et CoPo des lycéens de France. Son premier roman, *La bête à sa mère*, publié aux Éditions Stanké, a reçu un accueil plus que chaleureux tant des lecteurs que des critiques.

DANIEL GUÉNETTE, professeur de littérature à la retraite, est romancier et poète. Parmi ses récentes publications: *Traité de l'Incertain* (2013), *L'école des chiens* (2015) et, tout récemment, *Carmen Quadratum* (2016), aux Éditions Triptyque. Plusieurs de ses poèmes ont été mis en musique par la compositrice Isabelle Panneton, notamment dans la *Cantate de la fin du jour*, créée en 1993 et enregistrée en 1996 par les disques Fonovox.

CÉCILE-MARIE HADRIEN vit en France. Elle a œuvré comme designer textile dans la couture parisienne avant de se consacrer à l'art-thérapie. A publié des textes et nouvelles dans les revues: *Brèves*, *Rue Saint-Ambroise*, *La Femelle du Requin*, *L'Encrier Renversé*, *Filigranes*. Également plasticienne, elle aime les techniques fluides: encres et aquarelle et les graphismes très précis au feutre.

MONIQUE LE MANER, transgresseuse des genres, a publié des polars, des biographies, des récits pour enfants et autres, de même qu'un thriller sentimental. Elle est aussi l'auteure de nouvelles dans la revue *Mæbius* et de six romans parus chez Triptyque, dont, plus récemment, *Un taxi pour Sherbrooke*. Elle travaille actuellement à l'écriture concomitante d'un polar en bord de mer et d'un noir récit sous un ciel d'apocalypse.

GENEVÈVE MARLEAU, après un baccalauréat en biologie médicale, a fait tous les métiers: assistante de recherche dans des laboratoires, transcriptrice juridique et médicale, adjointe administrative et réceptionniste, en passant par tuteure d'aide aux devoirs, technicienne en pharmacie, puis mère à temps plein. Elle a remporté en 2004 le prix du public du concours de nouvelles de l'Université Laval.

FRANÇOIS MARTIN est titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en lettres de l'Université du Québec à Trois-Rivières, ville où il a été tour à tour archiviste, libraire et critique littéraire. Récipiendaire en 2010 du prix Clément-Marchand et en 2015 du premier prix littéraire Thérèse-Denoncourt, il travaille actuellement à son premier recueil de nouvelles.

LÚCIA PEIXOTO CHEREM, Ph. D. en littérature comparée de l'Université fédérale de São Paulo, est professeure de langue et littérature françaises à l'Université fédérale du Parana. Elle a complété en 2013 un post-doctorat sur les problèmes de lecture dans les langues maternelle et étrangère, en plus de participer à divers projets éducatifs au Brésil. Elle a traduit en français, avec Séverine Rosset, un conte pour enfants de Clarice Lispector (*La femme qui tuait les poissons*, Ramsay/de Cortanze, Paris, 1990) ainsi qu'en portugais, *Langues de feu. Essai sur Clarice Lispector* de Claire Varin (*Línguas de Fogo*, Ed. Limiar, São Paulo, 2002).

KIEV RENAUD est étudiante au doctorat en littérature française à l'Université McGill. Elle est membre du comité éditorial de *Contre-jour* et a participé à *Jet d'encre* de 2010 à 2013. Elle a publié un roman, *Princesses en culottes courtes*, en 2007 et sa nouvelle «Et couvertes de satin» a remporté le Prix du jeune écrivain 2015.

HECTOR RUIZ, originaire du Guatemala et né en 1976, est titulaire d'une maîtrise en création littéraire. Depuis l'automne 2007, il enseigne la littérature au collège Montmorency, à Laval. Il habite Montréal et part à la dérive dès qu'il peut. Son troisième recueil de poésie, *Désert et renard du désert*, aux Éditions du Noroît, est paru à l'automne 2015.

DIANE VINCENT, anthropologue de formation et professeure de sociolinguistique à l'Université Laval, a mené au cours des dernières années une double vie : celle de chercheure spécialisée dans l'étude du français québécois parlé, des interactions conflictuelles et de la violence verbale dans la sphère publique, et celle d'auteure de romans policiers. Ses prochaines années seront exclusivement consacrées à sa deuxième vie.

LES YEUX FERTILES

Identification à l'œuvre de Clarice Lispector¹

Découverte et ravissement

Parmi les nombreux textes de la francophonie sur Clarice Lispector, deux œuvres critiques retiennent ici notre attention, celles de la Française Hélène Cixous et de la Québécoise Claire Varin.

Hélène Cixous a publié deux livres sur l'écrivaine : *Vivre l'orange* (1979) et *L'heure de Clarice Lispector* (1989). Elle a aussi animé des séminaires sur son œuvre dans les années 1980 à l'Université de Vincennes-Saint-Denis, Paris VIII.

Claire Varin a également deux travaux importants publiés au Québec : *Rencontres brésiliennes*² (1987) et *Langues de feu* (1990).

L'écrivaine et professeure Hélène Cixous ne découvre les textes de Lispector qu'à la fin des années 1970. Pourquoi, soudain, une plus grande attention dans le milieu universitaire français alors que la première traduction du roman *Perto do coração selvagem* (1944) est parue chez Plon en 1954 et chez Gallimard en 1970, celle de *A maça no escuro*³? Le fait est que les éditions des femmes en viennent à s'intéresser à Lispector et publient en 1978 *La passion selon G.H.*, son cinquième roman. Antoinette Fouque, une féministe très active en France, dirige à l'époque cette maison d'édition dont le catalogue comporte déjà trois titres de Cixous.

Antoinette Fouque faisait partie du groupe féministe Psych et Po (Psychanalyse et politique) qui défendait une vision plus complexe de la condition féminine, dépassant les revendications et le féminisme égalitaire. Des conquêtes nécessaires selon Fouque, mais le plus important consistait à rendre possible l'existence d'un monde non uniquement centré sur des valeurs « masculines ». D'après Séverine Rosset, qui a suivi de près le mouvement, la femme continuait à être l'« autre » de l'homme, une espèce de « continent noir », mais la réciproque n'était pas vraie. Il n'y aurait pas (ni peut-être encore aujourd'hui) de féminin symbolique spécifique ; l'« homme » n'était pas l'« autre » de la femme. Le courant féministe français tentait alors de susciter le débat.

Dans les années 1980, un espace s'ouvre à certains groupes dans les universités américaines et européennes: le féminisme, le mouvement gay et le multiculturalisme acquièrent une force politique. C'est dans ce contexte qu'en France et au Canada, on commence à étudier les livres de Clarice, qui y fait grande impression tout comme à ses débuts dans les années 1940 au Brésil.

Hélène Cixous a été marquée par les extraits de l'œuvre lispectorienne découverte grâce à son étudiante brésilienne Regina de Oliveira Machado. Elle élabore une critique qu'on pourrait qualifier de poétique. Dans «À la lumière d'une pomme⁴», elle parle de sa découverte bouleversante de Clarice au lecteur français, étonnée que l'écriture d'une femme, Brésilienne d'origine ukrainienne, possède la force d'un texte de Kafka, sa densité, à cette différence près que Kafka utilise des allégories tandis que Clarice travaille directement avec le réel, comme les philosophes. Avec une liberté beaucoup plus grande, cependant, du fait qu'elle est poète. À son avis, Clarice fait de la philosophie poétique ou de la poésie philosophique, ce qui expliquerait la difficulté de plusieurs devant ses textes. Parmi les philosophes, Cixous cite Heidegger comme celui qui pose la question de l'«être» au même niveau que Lispector.

Elle s'étonne de ce que Clarice, bien que dépourvue de formation académique en philosophie, soit allée aussi loin dans ses réflexions sur la vie intérieure et sur sa langue d'écriture qu'elle interroge sans cesse. Plutôt que d'une simple auteure de plus à étudier, il s'agissait peut-être pour Hélène Cixous de la découverte du plus grand écrivain du XX^e siècle: «*L'heure de l'étoile*, c'est un des plus grands livres du monde⁵.»

Claire Varin entend parler de Clarice Lispector en 1979 à l'Université de Montréal où elle songe à entreprendre un doctorat. Elle assiste à une conférence d'Hélène Cixous, intitulée «Poésie e(s)t politique⁶», où elle traite de Rilke et de Clarice et montre comment Lispector va plus loin que le poète de langue allemande.

Elle découvre la Brésilienne en traduction, à la lecture de *La passion selon G.H.* qui exercera une influence sur sa vie personnelle et professionnelle. Elle décide de faire un doctorat sur son œuvre puis, en 1983, cinq ans après la mort de Lispector, débarque à Rio de Janeiro pour tenter de percer l'énigme Clarice. Sa venue au Brésil a résulté en une thèse soutenue au Québec en 1986, *Clarice Lispector et l'esprit des langues*. Un an plus tard, elle publie *Clarice Lispector. Rencontres brésiliennes*

qui s'ouvre sur un langage étranger à la critique littéraire : « Ce livre aurait pu s'appeler *Rencontres du troisième type avec Clarice Lispector*. Ou du quatrième type. Car je n'ai pas connu Clarice dans son corps physique. Mais je crois aux révélations, à la transmission télépathique. » Cet ouvrage comportant des entrevues que Lispector a accordées au Brésil et que Claire Varin a traduites, apporte une information diversifiée sur l'auteure. En 1990, elle lance *Langues de feu*, essai sur son œuvre, qui peut être considéré comme un résumé de sa thèse.

Toutes deux proposent une lecture assez subjective de Clarice ; Hélène Cixous, cependant, semble méconnaître ou, à tout le moins, écarter complètement la critique brésilienne sur l'auteure. Si ce fait révèle une étrange indifférence, il nous est donné par ailleurs accès à une lecture empreinte de fraîcheur et d'enthousiasme. Quant à la démarche de Claire Varin, qui manifeste beaucoup d'intuition et le même enthousiasme, elle tient néanmoins compte du contexte de l'œuvre de Lispector : la culture brésilienne, les amis écrivains, les textes critiques publiés au Brésil à son sujet.

Lecture de Clarice Lispector en France et au Brésil : une lecture identificatoire ?

Selon un des principes de l'esthétique de la réception, on perçoit mieux l'effet d'une œuvre sur le lectorat et la critique au moment de la découverte par le public étranger – et, dans le cas de Clarice, en France et au Canada à partir des années 1980. On cherche à comprendre ce qui conduit un grand nombre de lectrices mais aussi de lecteurs, à établir un type particulier de rapport avec l'écriture de Lispector : une lecture identificatoire, attentive à la respiration du texte. L'auteure narratrice paraît souvent implorer le lecteur de ne pas l'abandonner, d'entreprendre avec elle les voyages difficiles et nécessaires en vue de comprendre ce que vivre signifie.

La critique d'Hélène Cixous n'est pas traditionnelle : son texte est imprégné non seulement de l'écriture de l'auteure mais encore de la personne qu'elle imagine être Clarice : « J'ai besoin de vous dire clarice. De vous la dire claricement : sous son influence. De vous rappeler : Clarice. Il s'agit des levers. De vous dire tout ce que j'appelle Clarice et que vous aussi vous puissiez vous appeler Clarice⁷. »

Cixous entre dans le texte de Clarice comme dans un bain chaud : le texte devient une protection et, à travers les mots, elle rencontre la femme Clarice – cette femme réceptive qui

semble l'accueillir de telle sorte qu'Hélène devient Clarice («j'étais en je alors») selon un accomplissement spirituel qui pourrait rappeler l'expérience d'être vivant à l'intérieur d'un autre corps, avant la naissance. Divers passages de son essai révèlent à quel point Hélène Cixous voit Clarice comme une écrivaine ouvrant des chemins à d'autres écrivaines. Ainsi, elles seraient plus aptes à se baigner dans ses eaux *claires*, à partager les sensations vécues avant le langage, avant la loi inventée et imposée par les hommes.

Claire Varin vient au Brésil pour réaliser des recherches sur Clarice. À Rio de Janeiro, elle se rend sur sa tombe au cimetière israélite du Caju, mais sa méconnaissance des rituels juifs entraîne une série de gaffes : elle offre des fleurs, photographie la pierre tombale et est réprimandée par le gardien du cimetière. Elle se sent exclue et se demande au nom de qui et de quoi on rejette une offrande de fleurs : « La pensée qui me vint d'abord : comment peut-il croire qu'elle lui appartienne ? Elle n'est pas à lui. Mais à qui ? À personne. Elle est pourtant de celles qu'on résiste difficilement à s'approprier. Quant à moi, je l'ai portée trop longtemps⁸. »

Claire Varin porte Clarice comme on porte un enfant dans son ventre. Mais au contraire de ce à quoi on pourrait s'attendre, c'est cet être qui nourrit Claire avec des mots pour donner vie et forme aux textes mêmes de l'essayiste. Elle admet ne pas résister à s'approprier l'écrivaine. Il s'agit d'une prise de possession, d'un mode amoureux de lecture de l'œuvre de Lispector : nous sommes devant une démarche littéraire d'un genre différent. Elle cherche à s'assimiler l'auteure de manière à la fois spirituelle et concrète, corporelle, vitale, quand elle visite le quartier du Leme, où elle a vécu ; elle suit des itinéraires et adopte des attitudes que Clarice aurait eues de son vivant.

Claire relate que, durant son séjour à Rio, elle attendait impatiemment des lettres du Canada, à l'image de Clarice qui, vivant à l'étranger comme épouse d'un diplomate, attendait celles de ses sœurs ; toutefois, elle parvient à conserver la distance nécessaire pour ne pas devenir Clarice : « J'ose dire que Claire à l'étranger lit Clarice à l'étranger. Danger. Le péril : pousser trop avant l'identification⁹. » Elle montre qu'il lui a fallu se prémunir contre cette identification qui aurait pu la contaminer et ainsi nuire à son travail. En parallèle, elle réalise que les textes de Lispector exigent un traitement particulier et que les moules de la critique traditionnelle ne peuvent rendre compte des énigmes de son œuvre. On ne peut la comprendre,

croit-elle, que télépathiquement : « Ou on entre en contact avec elle ou on n'entre pas. » Ce mode de compréhension, Claire Varin l'a trouvé chez Clarice elle-même : au sujet de ses lecteurs et des critiques, l'auteure déclare à Olga Borelli, sa secrétaire : « Je ne comprends pas ce qu'ils disent, mais je déplore cet avant-gardisme factice, plein d'expressions à la mode, froid, calculé, peu humain. La meilleure critique est celle qui entre en contact avec l'œuvre de l'auteur quasi télépathiquement¹⁰. »

Claire Varin prend apparemment la déclaration ci-dessus au pied de la lettre. En plus de cette approche « télépathique », Claire s'aventure sur le chemin des symboles, des nombres et de la géométrie. Elle reconnaît que ce sont des pistes intuitives et anticipe les commentaires ironiques de la critique plus cartésienne, rationaliste, sur sa manière d'essayer de saisir Clarice.

Les lecteurs éprouvent, pourrait-on dire, des moments d'absorption totale dans l'acte de lire les textes de l'écrivaine. Cette identification entre l'auteure et les lecteurs semble se produire à travers un attachement aux mots, une espèce de mystique scripturale plutôt que religieuse. Le langage est l'arme sur laquelle comptent Clarice et ses lecteurs pour donner un sens à la vie, même en sachant qu'on ne parvient jamais à capter ce sens : « J'ai à mesure que je nomme – c'est la splendeur d'avoir un langage. Mais j'ai beaucoup plus à mesure que je ne parviens pas à nommer. La réalité est la matière première, le langage est ma façon de la chercher – et de ne pas la trouver. Mais c'est du chercher et du ne pas trouver que naît ce que je ne connais pas, et qu'aussitôt je reconnais. Le langage est mon effort humain. C'est mon destin d'aller chercher et mon destin de revenir les mains vides. Mais – je reviens avec l'indicible¹¹. »

Le roman le plus lu en Europe et en Amérique du Nord lors de la redécouverte de Clarice a été *La passion selon G.H.*, dont le thème central est la remise en question et le dépouillement de l'identité. G.H. se défait de tout son construit social pour tenter une autre approche de soi et du monde environnant. Comme tant d'autres lecteurs, Hélène Cixous et Claire Varin acceptent de suivre G.H. dans cette trajectoire qui conduit au-delà de l'identité. Ils parcourent la *via crucis* de G.H. et, côtoyant le personnage, se retrouvent face à eux-mêmes. Parce que G.H. peut signifier Genre Humain, au-delà même de la division masculin/féminin.

Clarice Lispector traite d'aspects de l'âme humaine qui outrepassent les débats d'une époque. Pour le mouvement féministe

devenu à la fin des années 1970 plus mûr et plus apte à traiter de l'individualité, l'écrivaine représente une grande ouverture, quelqu'une qui déblaye le chemin pour d'autres auteures et critiques... C'est le haut niveau de l'argumentation dans son œuvre qui séduira plusieurs lectrices étrangères. Pourtant, il ne s'agit pas d'une identification facile, acquise ou flatteuse. Il est plutôt question d'accompagner un récit difficile en train de se révéler à tous, hommes ou femmes. Voici un commentaire de Claire Varin sur le roman : « Une dangereuse flamme qui allait pourtant, plus tard je le saurais, me fortifier¹². »

Les leçons de Clarice et l'apport d'Hélène Cixous et de Claire Varin

Autant Claire Varin qu'Hélène Cixous intériorisent la recherche du langage de l'intimité qui leur paraît être la grande contribution de l'auteure à la littérature ; le texte claricien a été pour toutes deux un texte déstabilisant. On ne parle pas ici d'une découverte intellectuelle stimulante pour universitaires : il semble qu'elles aient succombé à une langue mouvante, capable de les transporter dans un espace qui leur était déjà familier mais qu'elles voyaient pour la première fois transformé en mots. Leurs expériences vécues se ressemblaient, toutefois le langage expérimenté par Clarice leur est apparu comme unique.

Dans la conférence qu'Hélène Cixous donne à Montréal en 1979, l'essayiste met de l'avant deux éléments que je considère comme les plus intéressants de sa critique et qui seront repris dans plusieurs autres publications. Elle témoigne de deux leçons fondamentales que Lispector enseigne à ses lecteurs : la leçon de lenteur et la leçon de laideur. Dans un monde dominé par les médias, où l'information nous arrive rapidement de toutes parts, Clarice offre l'envers de cette expérience. Surprise par la façon dont celle-ci nous amène à voir le monde, Cixous affirme, dans « Poésie e(s)t politique », qu'il faut du temps pour lire Clarice ; afin de ne pas détruire la chose qu'elle observe, Lispector s'en approche avec lenteur ou la laisse venir à elle.

Cixous souligne aussi le fait qu'enfant, Clarice a connu plus d'une langue, ce qui a pu créer chez elle une grande instabilité linguistique, mais lui a permis de passer d'une langue à l'autre avec l'irrévérence d'une inventrice et non les égards d'une écrivaine professionnelle. Et la liberté de manipuler la syntaxe pour exprimer la part la plus intime d'elle-même : « Je me suis » ou « Un monde fantastique m'entoure et m'est¹³. »

Ce rapport aux langues est aussi ce que Claire Varin fait ressortir dans son texte *Langues de feu* où l'essayiste met en évidence un don de Clarice, le don des langues qui lui a permis d'en appréhender l'esprit : « Clarice Lispector a bu en secret le lait des langues. [...] Alimentée par le yiddish, elle assimile le portugais de la terre d'accueil de ses parents. Ses expériences auditives la plongent dès sa plus tendre enfance dans un état de déstabilisation d'une langue unique "pure". Elle nourrit constamment une structure mentale binaire par l'apprentissage d'autres langues [(le français, l'anglais et l'italien lors de séjours en Italie (1944-46), en Suisse (1946-49) et aux États-Unis (1952-59)], et grâce à ses activités de traductrice, exercées pendant les quinze dernières années de sa vie¹⁴. »

Même si elle est née en Ukraine, la fillette Clarice a été élevée dans la langue portugaise du Brésil, bien qu'elle ait entendu le yiddish à la maison. Elle se sentait de la sorte loin et près du corps de la mère paralytique, aussi loin et aussi près du portugais brésilien que de la langue de ses parents. Selon Claire, Clarice aurait vécu durant son enfance un sentiment d'« errance » qui marquerait toute sa production.

Évoquées ici, les contributions de Claire Varin et d'Hélène Cixous m'apparaissent comme les plus significatives du monde francophone.

Lúcia Peixoto Cherem

Traduit par J. V.

1. Le texte suivant est la traduction d'une version écourtée du premier chapitre de *As duas Clarices entre a Europa e a América*, essai de Lúcia Peixoto Cherem sur la réception de l'œuvre de Lispector en France et au Québec, paru en 2013 à Curitiba, au Brésil, chez UFPR.

2. NdT : D'abord publié chez Trois à Laval en 1987, *Rencontres brésiliennes* a connu une nouvelle édition en 2007 chez Triptyque à Montréal.

3. NdT : Ces deux romans ont été publiés sous les titres respectifs de *Près du cœur sauvage* et de *Le bâtisseur de ruines*.

4. Dans *L'heure de Clarice Lispector*, des femmes, Paris, 1989.

5. « L'auteur en vérité », *op.cit.*

6. Le texte de la conférence est publié en France en 1979, avec le sous-titre « La leçon de lenteur ».

7. « Vivre l'orange », *op. cit.*

8. *Langues de feu*, éditions Trois, Laval, 1990, p. 17.

9. *Idem*, p. 19.

10. Lispector citée dans «*A difícil definição*», article de l'édition critique brésilienne coordonnée par Benedito Nunes de *La passion selon G.H.*, Éd. de l'Université fédérale de Santa Catarina, Florianópolis, 1988.

11. NdT : Version différente de celle qui a été publiée dans *La passion selon G.H.*, des femmes, Paris, 1978, p.195.

12. *Op. cit.*, p. 18.

13. *Agua Viva*, édition bilingue, des femmes, 1980, p. 69, 177.

14. *Op. cit.*, p. 26.

ROBERT MELANÇON

Pour une poésie impure, essai

Éditions du Boréal, 2015, 206 p.

Nous n'irons plus aux bois / Les lauriers sont coupés. Quelque chose de précieux au fil du temps s'est évanoui. Le futur paraît incertain. Nul ne se risque plus à le conjuguer. Les lauriers de la langue française se font de plus en plus rares. On ne pourra bientôt plus en ceindre le front des poètes.

La langue française s'étiole et semble désormais une langue morte. À vrai dire, si elle n'est pas tout à fait moribonde, sa condition s'est en tout cas considérablement aggravée. Les maîtres dans nos écoles ne la maîtrisent pas. Si devant d'inextricables énigmes, on perdait autrefois son latin, c'est maintenant le français qu'on perd.

J'établis un parallèle entre le destin de la langue et celui de la poésie. Un progrès embarrasse l'une et l'autre, plutôt une manière d'appauvrissement, quelque chose qui est de l'ordre d'une peau de chagrin. Instruments toutes deux, encore faut-il pour en user, savoir s'en servir. Or, un savoir s'enseigne et s'acquiert. S'apprend surtout à l'école, et par après se développe encore. Langue et poésie sont affaires de connaissance. De culture. Or quelque chose de malheureux se produit actuellement. Dans les deux cas, on semble assister à une sorte d'indifférence à l'endroit de ce que nous a légué l'histoire. Un héritage est laissé à l'abandon. Autrement dit, des trésors négligés se déprécient sous les voûtes obscures où les relègue notre désintérêt.

Valéry, dans une causerie qu'il adressait à un jeune public, dissertait au sujet de la langue. Après avoir passé en revue les différentes Parties du Discours: les Principales, les Subordonnées, les Circonstanciellles et les autres (les majuscules sont de lui), le poète attirait l'attention des élèves sur un vieux bonhomme de la Grammaire se tenant loin derrière ce cortège « en bougonnant »: « un malheureux vieillard abandonné de tous, le très noble et infortuné: Imparfait du subjonctif. » Le cas de ce laissé-pour-compte s'est généralisé; on peut croire que ce type de rejet a gagné l'ensemble du discours. Cela me paraît avoir des incidences sur la poésie telle qu'on la pratique aujourd'hui. D'où, peut-être, les aspects polémiques de l'essai de Melançon. D'où la conclusion de son ouvrage: « [...] la poésie est aujourd'hui un art en crise, précaire et menacé. »

Robert Melançon. Voici un dépositaire des clefs de la poésie, il est au fait de ses arcanes, fin connaisseur de son histoire et fort de tous les savants traités qui l'ont conduit au sommet de son art. Pour ma part, je possède un vieil exemplaire de l'ouvrage de Maurice Grammont: *Le vers français*. Je l'ai parfois consulté au fil des ans, plutôt distraitemment. Il y a fort à parier que Melançon ne l'a pas lu qu'une fois. Idem avec *Critique du rythme* d'Henri Meschonnic. Mètres, iambes, distique élégiaque, séquences isométriques, longues et brèves, etc., cette terminologie recouvre des réalités qu'ignorent la plupart de nos contemporains. C'est que depuis Rimbaud, le rythme est instinctif, et proscrire la rime. La versification nous est devenue une affaire ancienne. La langue, jugée poussièreuse, s'est vu donner un bain de jouvence. Même le passé simple est devenu compliqué, relégué aux oubliettes. On écrit maintenant comme au sortir de l'œuf. Par ailleurs, contrairement aux Anciens qui imitaient les Anciens, nos Modernes, ayant pour mot d'ordre d'inventer, se sont si bien acharnés à se détourner de tous modèles, ont tellement recherché la différence, qu'ils en sont venus à se conformer aux nouvelles conventions de la nouveauté à tout prix.

Féru de culture, un prince à sa manière, du haut de sa tour, comme chez Montaigne, Melançon contemple les domaines du Verbe et de la Poésie. Sous ses yeux, des manoirs tombent en ruines, des troubadours errent, battant la campagne, mendiant leur maigre pitance. Ils ont fait l'école buissonnière, mauvais élèves, comme Villon: « À peu que le cœur ne me fend ». Non seulement ils ignorent le grec et le latin, mais ils déparlent dans leur propre langue, s'empêtrant dans son b-a ba le plus élémentaire.

Dans sa préface, l'auteur pose cette question : « Comment un art qui fut si grand a-t-il pu tomber si bas ? » Je ne saurais trop répondre. Certes, les temps changent et les arts avec eux. À vrai dire, nous n'irons peut-être plus aux bois. Nous n'y danserons plus avec les muses des poètes d'antan. Toutefois, par un chemin de fortune, ou serait-ce d'infortune, on va encore aller aux bois, mais cette fois, en recourant à l'auxiliaire, cette pauvre béquille qui fait qu'on « va aller » et non pas qu'on « ira ». Oui, quoi qu'on en pense, on « va-t-être » encore nombreux à écrire de la poésie. Mais de forme savante qu'elle fut naguère, la poésie dans bien des cas semble devenue forme relativement simple, en tout cas moins savante, ne reposant plus sur le socle solide de la tradition. Mais n'exagérons pas, rien n'est vraiment simple, et ces histoires que nous nous racontons ne sont peut-être que des sortes de fictions critiques.

Quoi qu'il en soit, Robert Melançon écrit en connaissance de langue, étant de ceux qui ont fait leurs classes. Il sait ce qu'est une virgule et la place qu'elle doit occuper dans une phrase. Là où d'autres écrivent dans les limites plus étroites de la parole, à même le mot d'aujourd'hui, celui de l'usage, il jouit de connaissances dont il peut tirer profit. Il a des moyens, connaît le maniement de ses outils, est en possession de son métier. Bref, il maîtrise le matériau langagier, la langue française et ses racines, la variété des tours de langues, la sémantique, etc.

De même avec le métier de poète. Il écrit en connaissance de lettres. Alors que d'autres naviguent à la surface de la poésie et de son histoire, enfermés dans les limites étroites de ce qui leur est contemporain, il plonge à sa guise dans un vaste répertoire de lectures et d'études. Si nous transposions son expérience et son savoir dans le domaine musical, nous pourrions dire qu'il ne joue pas « par oreille », qu'il sait vraiment lire la musique, qu'il s'est penché sur l'art de la fugue, le contrepoint, l'harmonie, la composition, etc., bref, qu'il ne s'est pas improvisé musicien à force de plaquer des accords à l'aveugle sur un clavier. Melançon est un spécialiste, un érudit, un savant. Dans de telles conditions, comment pourrait-il ne pas être exigeant, avec lui d'abord et les autres ensuite. Et pourquoi ferait-il table rase des divers arts poétiques que les traditions mettent à la disposition de qui veut et peut profiter de leurs richesses. Bien entendu, il ne s'agit pas de reproduire platement la poésie des siècles passés, mais de tenir compte de manière inventive des leçons qu'elle a transmises. Quiconque ouvrira un

recueil de Melançon, ce que je viens de faire parallèlement à ma lecture de *Pour une poésie impure*, découvrira une poésie conforme aux positions de son auteur, variée en ce qu'elle procède tantôt de l'épistolaire, de l'élégie ou de la chanson, ne s'interdisant aucune incursion dans les directions que les tenants de la poésie pure récusait naguère. Comme il le dit dans cet ouvrage et le répète ailleurs, dans *Questions et propositions sur la poésie*, la poésie se caractérise par son « infinie diversité ».

Dans *Situation de Baudelaire*, Valéry écrit :

Il faudrait faire voir que le langage contient des ressources émotives mêlées à ses propriétés pratiques et directement significatives. Le devoir, le travail, la fonction du poète sont de mettre en évidence et en action ces puissances de mouvement et d'enchantement, ces excitants de la vie affective et de la sensibilité intellectuelle, qui sont confondus dans le langage usuel avec les signes et les moyens de communication de la vie ordinaire et superficielle. Le poète se consacre et se consume donc à définir et à construire un langage dans le langage.

Telle est la poésie pure selon Valéry, dont *Les fleurs du mal* constituent, à ses yeux, une excellente illustration, en ce que cet ouvrage ne contient « ni poèmes historiques ni légendes ; rien qui repose sur un récit. La politique n'y paraît point. Les descriptions y sont rares, et toujours *significatives*. Mais tout y est charme, musique, sensualité puissante et abstraite... »

Melançon précise d'emblée que les essais réunis dans son ouvrage

[...] ne constituent pas ce qu'on appelait naguère un art poétique ni ce qu'on désigne aujourd'hui du nom de théorie. Si je devais élaborer une théorie, poursuit-il, mais je ne souhaite rien moins et je dirai seulement que tel est mon goût, j'affirmerais qu'il n'y a de poésie qu'impure, c'est-à-dire qui ne cherche pas à se séparer des autres usages de la langue, qui se fait, tour à tour ou tout à la fois, description, récit, exposé, plaidoyer. Un poème montre, raconte, explique, argumente ou parle simplement sans autre objet comme dans une conversation amicale. Il ne cherche pas à tout prix à se séparer de ce qu'on appelle prose. La distinction irréfléchie ou automatique de la poésie et de la prose me paraît dépourvue de tout fondement, en dépit de la caution que lui ont apportée tant de grands esprits.

Melançon justifie sa position. Selon lui, nous avons tort de confondre en un tout homogène, nommé injustement «prose», les différents types de discours qui ne relèvent pas directement de la poésie. Car la prose, selon lui, est elle aussi «un usage esthétique de la langue, non moins que le poème».

Mais en ouvrant comme il le fait la poésie à des domaines que se sont interdits nombre de poètes depuis Baudelaire, l'essayiste ne s'oppose pas réellement à l'esthétique qu'il condamne. Pour impure qu'elle soit, impure dans la mesure où elle est «confondue à tous les usages de la langue», la poésie, telle que la conçoit et pratique Melançon, se distingue encore «parfaitement» de ce que nous nommons habituellement prose, à savoir cette espèce de fourre-tout langagier qui, en gros, se résume à ce que voulant dire qu'il pleut, nous disons tout simplement : «il pleut». Enfin, de ce que La Bruyère proposait dans *Les caractères*, on a retenu surtout le principe de clarté, si cher aux classiques (nulle afféterie de langage, un rejet de toutes formes de préciosité). J'apprends en lisant Melançon que Léautaud a lui aussi repris la formule du moraliste français, dont use également Valéry dans ses essais, non pas dans son cas afin de promouvoir la légendaire netteté du discours classique, mais plutôt pour faire valoir que ce qui fait la richesse de la prose (dans le sens où il entend ce terme) fait au contraire la pauvreté de la poésie. «Il pleut» est donc riche en prose, mais irrecevable en poésie. Dans le même ordre d'idées, dans *Variété* toujours, Valéry rappelle les propos de Racan au sujet de Malherbe. Ce dernier «comparait la prose à la marche ordinaire et la poésie à la danse». Valéry de poursuivre en expliquant que nous marchons en tendant vers un objet que nous tentons de joindre, alors que la danse «ne va nulle part». Dire «il pleut» transmet une information, qu'on transmet toujours mal si on la noie dans un déluge de périphrases et de figures qui la dénaturent. Le classique dira donc tout simplement : «il pleut». Le prosateur (celui de Valéry) fera de même et il sera compris de tous. Mais le poète, lui, aurait tort, croit Valéry, de se conformer à des préceptes aussi restrictifs. Ce qui n'empêche ni Rimbaud ni Verlaine à sa suite, alors qu'il pleut doucement sur la ville, de chanter qu'«Il pleure dans mon cœur / Comme il pleut sur la ville». Mais c'est là une tout autre histoire, celle du symbolisme et de la poésie moderne. Or la poésie moderne, aujourd'hui, avec Melançon se réclame d'une vue élargie, qui vient justement rouvrir ce que Valéry avait refermé, avait exclu au nom de la pureté du langage dans le langage qu'est la poésie.

Melançon, quant à lui, fait la promotion de l'impureté. Soit. Néanmoins, je m'empresse de souligner que son impureté poétique atteint des sommets de perfection : « On le pourrait qu'on n'oserait écrire / Aujourd'hui dans cette langue des dieux. » Melançon y parvient et ne s'en prive pas. Lui qui, dans *Questions et propositions sur la poésie*, invite à « lire en eau profonde » – entendre par là une lecture qui plonge dans la culture universelle – écrit également en eau profonde, c'est-à-dire en puisant abondamment dans cette même culture. Ayant fait ses gammes depuis belle lurette et n'ayant depuis jamais cessé d'entretenir son instrument, il produit une poésie qui est d'une extrême précision, toujours savamment mesurée, riche et simple à la fois. Il a beau suivre son programme, celui de l'impureté, mêler le poème à la lettre postale, relater une conférence, où l'on voit un vieux professeur discourir sur les actes de langage et les réseaux de signifiants, ses poèmes, j'en suis certain, n'auraient pas déplu à Valéry. C'est que, pour impure qu'elle soit, cette poésie s'approche de la perfection, tant dans son propos et sa diction que sa métrique. J'ajouterai en paraphrasant le début de « Mesure de Robert Marteau » : À celui qui se demanderait ce que devient aujourd'hui le vers français, il faudrait suggérer de lire la poésie de Melançon.

Dans sa causerie prononcée devant les élèves du collège Jean-de-Brébeuf, causerie intitulée *Questions et propositions sur la poésie*, Melançon déclare exercer le métier d'historien de la littérature. On ne lui disputera pas ce titre, cependant on s'étonnera de l'audacieux point de chute auquel aboutit la brève histoire de la poésie québécoise qu'il esquisse dans *Pour une poésie impure*. Dans le premier de ses essais sur Saint-Denis Garneau, rédigé à l'occasion du centenaire du poète, notre historien condense en quelques lignes les soixante dernières années de notre littérature. D'abord, la « littérature canadienne s'est métamorphosée en littérature québécoise », l'Hexagone a engagé alors la poésie au service de la cause nationaliste ; puis, l'avant-garde formaliste est entrée dans la danse. À ces étapes a succédé le bel aujourd'hui, qui vraisemblablement n'est pas du goût de l'auteur, qui réduit la poésie contemporaine québécoise à une vaste « entreprise d'autopromotion » : Mois de la poésie, Printemps des poètes, Festival Blue Metropolis ne l'enchantent pas. Il le déclare sans ambages. Tout ceci risque de froisser ceux et celles qui désespérément tentent de donner sinon un avenir, du moins un présent à notre poésie. Me paraît également polémique sa déclaration qui fait de *Regards et Jeux dans l'espace* « un

des livres les plus compacts de la poésie française». Je souligne. «Compacts», nul ne s'y opposera, mais «française» aura une saveur provocatrice, du moins pour quelques-uns. Tous n'applaudiront pas également son ouverture d'esprit, lorsque dans son très bel essai sur Klein, un poète juif montréalais, il écrit que certains de ses poèmes «comptent parmi les plus beaux écrits par un poète québécois». Lorsque Melançon parle du «fatras de plaquettes qu'apporte chaque rentrée littéraire» et des prétendus extravagants poètes qui «se comportent en bons élèves soucieux de fournir une copie conforme», conforme à la très répétitive «tradition de la rupture», qui selon Octavio Paz caractérise l'histoire de la modernité, Melançon, encore une fois, décoche des traits et semble dénigrer ses pairs. Il s'en défend toutefois : «Qu'on n'interprète pas ces observations comme l'expression d'un mépris pour la poésie moderne.» Une lecture impartiale des essais qu'il a réunis ici permet de constater qu'il dit vrai. Melançon aime la poésie, la nôtre et celle des autres, celle d'hier et celle d'aujourd'hui. Son amour est communicatif. À sa suite, on veut relire Michel Beaulieu, découvrir ou redécouvrir entre autres, Jodelle, Leopardi, Dickinson et André Duhaime. On s'amuse lorsque dans un essai consacré à Nepveu, il évoque le climat qui régnait chez les collégiens au début de la Révolution tranquille. On se dit alors que l'auteur raconterait à merveille des souvenirs de cette époque. Enfin, les sujets variés qu'il aborde et leur traitement tantôt savant, technique, historique, analytique, anecdotique, etc., nous entraînent dans un parcours marqué par le plaisir. Ce plaisir fait de découvertes – car nous apprenons beaucoup avec le professeur Melançon – est aussi grandement tributaire de la beauté de l'écriture, de son élégance. Par sa netteté, la clarté de sa ligne et sa concision, son style nous séduit. Ce n'est pas là la moindre des qualités, et elle ne court pas les rues, on ne la voit pas à l'œuvre dans tous les livres qui se publient. Notre auteur est un classique. Indéniablement.

Daniel Guénette

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

666 Friedrich Nietzsche. *Dithyrambe Beublique*, essai
Éditions Trois-Pistoles, 2015, 1 392 p.

Nietzsche, émoi

Déterminé à l'avance par les forces économiques et politiques, un destin individuel peut se métamorphoser à la rencontre du bon livre au bon moment, écrit quelque part Jacques Godbout. J'achève à la minute la lecture du très gros livre de Victor-Lévy Beaulieu intitulé 666 *Friedrich Nietzsche* et sous-titré *Dithyrambe Beublique*. Je tiens à mettre en garde la population du Canada, car ce livre contrevient ouvertement et à plus d'une reprise à la loi C-51 qui pénalise la promotion du terrorisme. Il ne fait aucun doute que cet inquiétant ouvrage doit être lu très attentivement par le plus grand nombre de citoyens possible afin de bien évaluer les dégâts qu'il peut causer. Certains passages devront être appris par cœur, mémorisés jusqu'à la virgule. La responsabilité en revient à chaque lecteur de déterminer lesquels sont les plus importants. Des tatouages marquant dans la chair les citations préférées de chacun ne sont pas à proscrire. Ainsi seulement les justes pourront-ils dormir sur leurs deux oreilles.

Les preuves permettant de condamner cet ouvrage en vertu de la loi votée sous l'ancien gouvernement Harper abondent. «Il faut un nouveau terrorisme!» peut-on lire sous la plume de M. Beaulieu à trois reprises vers la fin de son volumineux ouvrage. Déjà, quelques pages plus tôt, le séditionnaire titan de Trois-Pistoles citait ces propos de Nietzsche: «Nous devons inventer un nouveau terrorisme! Et ce nouveau terrorisme est celui du *Hamlet* de Shakespeare!» Le procès est ouvert. Je propose ici un rapide et maladroit survol de l'objet du délit.

Suivant les règles de la rhétorique classique, examinons d'abord l'*ethos*, le caractère de l'accusé. Même s'il se reprend ouvertement de son alcoolisme passé et s'il a adopté l'amour des animaux comme crédo indéfectible, M. Victor-Lévy Beaulieu n'en est malheureusement pas à ses premiers forfaits. Des livres au sujet d'auteurs comme Victor Hugo, Jack Kerouac, Tolstoï, Voltaire, Melville, Ferron ou Joyce tracent clairement un des *modus operandi* de ce forban des lettres. Dans chacun de ces ouvrages, Beaulieu examine, retrace, fouille et commente à la fois la vie, l'œuvre et la réception de l'œuvre des auteurs nommés. Il

pousse l'audace jusqu'à inclure des extraits autobiographiques – où il raconte sa vie à lui ou celle d'un personnage *alter ego* –, passages qui lui permettent de se situer comme lecteur de l'œuvre à l'étude. Avec 666, ses manières n'ont pas changé.

Ayant déjà eu l'occasion de parler à l'accusé, j'ai pu recueillir ses propos dans lesquels il avoue clairement sa démarche qui est aussi, dans une bien moindre mesure, celle qui anime le texte que vous lisez présentement :

Je considère qu'avant tout, je suis un lecteur. Et j'ai la pré-tention de croire que je suis un assez bon lecteur. Quand j'ai lu mes premières biographies d'auteurs, je trouvais ça ennuyant de voir que le sujet était toujours traité de façon extrêmement détachée et froide, alors que celui qui avait écrit la biographie devait être passionné pour avoir choisi d'écrire un livre sur tel ou tel auteur. Je me suis dit que si jamais j'écrivais au sujet d'un auteur, je ne procédera pas de cette manière. Quand on lit l'œuvre d'un écrivain, on est là comme lecteur. Lorsqu'on lit une œuvre au complet, on en sort un peu changé. Malgré soi, on ne voit plus les choses comme avant. Moi, je prétends que lorsqu'on parle d'un livre ou d'un auteur, ce qu'on veut communiquer avant tout, c'est la passion qu'on ressent.

Après l'*ethos*, le *logos*, soit l'ouvrage lui-même. 666 parle donc de la vie, de l'œuvre et de la réception de l'œuvre du philosophe allemand du XIX^e siècle nommé Friedrich Nietzsche. Mais on peut aussi y lire des paragraphes racontant comment Beaulieu, influencé par son frère cambrioleur, est devenu un lecteur de *L'Antéchrist* et des autres livres de Nietzsche. Le récit de la mort d'un bouc nommé William Shakespeare et de la naissance de son fils, William Junior, occupe une place importante. Des anecdotes, comme celle relatant la réaction de Paul Desmarais en apprenant le prix d'une toile de Riopelle (50 000 \$ à l'époque) – « Crisse! C'est ben cher! » se serait exclamé l'homme d'affaires – ne manquent pas. Des poèmes, entre autres de Paul-Marie Lapointe, émaillent aussi ce livre qui peut être lu comme une sorte d'anti-bible.

Marc Angenot, prof à l'Université McGill, auteur de nombreuses et importantes études dont un bouquin sur le ressentiment, affirmait que l'œuvre de Nietzsche doit (il disait « peut » avec une modestie qui ne lui était pas coutumière) être lue comme une critique du christianisme. Une première et rapide lecture du livre de VLB nourrit cette hypothèse et tend à la

confirmer. Sous la plume de Beaulieu, les écrits de Nietzsche redeviennent pertinents et contemporains en attaquant non seulement le christianisme, mais aussi « le sermon altruiste au service de l'égoïsme universel », soit ce que l'auteur de *L'héritage* nomme « la manie de l'autre ».

Cette réflexion se présente comme particulièrement urgente au Québec où l'influence du catholicisme (évaluée ici comme une Contre-Réforme mal digérée) déterminerait encore notre rapport à l'autre et notre incapacité à affirmer notre identité nationale. Toujours polémique, la lecture de Beaulieu n'incite pas l'adhésion à l'idéologie de l'austérité prônée par le gouvernement de Philippe Couillard.

Tout sauf austère, qu'il est difficile à classer ce gros livre narquoisement intitulé *666*, en référence à la Bête, surnom donné à Beaulieu par l'écrivain Jacques Ferron. Avec son poulx à cinquante battements minute, sa mémoire photographique, sa surhumaine force de travail, son aptitude à s'adapter à tous les médiums (radio, télévision, roman, théâtre, essai, Internet), sa prodigieuse production d'écrivain et d'éditeur, son militantisme toujours actif, Victor-Lévy Beaulieu ressemble à la Bête, ce mutant des *X-Men* au corps couvert de fourrure bleue et au cerveau digne du plus grand des scientifiques... Il tend authentiquement vers le surhomme nietzschéen. Il est peut-être un mutant, un vrai, comme dans les films de super-héros.

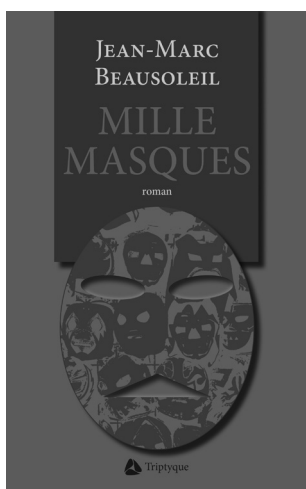
Pour ce qui est de son plus récent livre, il s'agit, à la fois, d'un essai littéraire, d'une biographie, d'une autobiographie et d'un pamphlet. Bref, un livre total qui se lit aussi, surtout, comme un livre d'histoires. L'une des plus étranges, à la fois sinistre et loufoque, est celle de la sœur de Nietzsche et de son mari, un militant antisémite, qui migrent au Paraguay afin de fonder une colonie justement antisémite sur un terrain en plein cœur de la jungle que leur a vendu, dans des conditions peu avantageuses, un ministre probablement... juif! L'affaire finit mal, il va sans dire, et constitue un court roman à l'intérieur de ce livre gigogne qui en contient bien d'autres.

J'étais à Memphis avec mon fils de quatre ans, l'été dernier, lorsque nous avons décidé d'aller visiter Beaulieu dans son antre de Trois-Pistoles. Le lien culturel était évident puisque Elvis, de 1971 à 1977, ouvrait tous ses concerts par *Ainsi parlait Zarathoustra* de Strauss. Non seulement je savais que Beaulieu s'appêtait à publier son livre sur Nietzsche, mais je me souvenais aussi de cet autre aveu confié à mon oreille par le barde de la grande tribu : « Elvis Presley avait une vingtaine de

Cadillac, dont une blanche que j'ai déjà vue dans un reportage. Elle avait justement de grands ailerons lumineux à l'arrière. La Cadillac dans mes livres vient de là. » Nous avons donc roulé à travers plus de la moitié du continent pour aller causer un brin avec le dionysiaque barbu. Son accueil cordial et sympathique nous a démontré, si besoin était, qu'en plus de tout le reste il est un gentleman.

Enfin, ce que les Grecs de l'Antiquité nommaient le *pathos*, soit la réception du message. Le livre et l'œuvre de Beaulieu nous interpellent. Ils nous parlent de nous dans notre intimité et dans notre rapport au monde. Ici, à travers Nietzsche, VLB élabore une pensée à la fois littéraire, philosophique et politique, sans jamais abandonner le simple plaisir de la lecture. Si nos politiciens le lisaient, ce serait peut-être bien Noël tous les jours. S'il y a terrorisme ici, il est plus que socialement acceptable, il est absolument nécessaire.

Jean-Marc Beausoleil



Jean-Marc Beausoleil

Mille Masques

roman, 152 p., 22 \$

Tout va mal dans la vie d'Olivier. Son atelier de costume glisse vers la faillite. Sonoureuse qui ignore tout de ses problèmes d'argent, souhaite passer des vacances dans le Sud. Et voilà que son fils s'engage pour combattre en Afghanistan. Le soir, pour fuir ses soucis, Olivier revêt un des costumes de sa boutique, débouche une bouteille de scotch et, entouré de spectres de tissu, écrit un journal éventuellement destiné à son garçon. Jusqu'au jour où s'offre à lui la possibilité de livrer ses confessions en personne... à Kaboul!



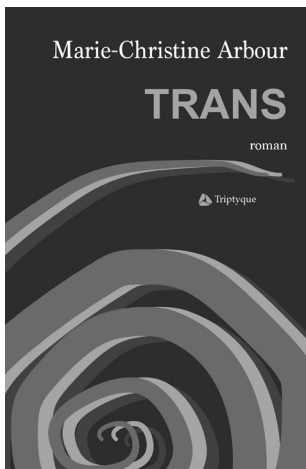
Marie-Christine Boyer

Farö

roman, 138 p., 22 \$

Farö est l'histoire d'un homme qui s'est retiré du monde et qui, presque malgré lui, devra sortir de l'isolement dans lequel il a vécu pendant plusieurs années. Amorcé par une rencontre, le retour à la vie se fait progressivement et l'amène à faire un choix inattendu.

Marie-Christine Boyer signe ici un superbe premier roman dans lequel une Scandinavie imaginaire emprunte à l'atmosphère et aux couleurs des paysages maritimes d'Amérique du Nord. Au fil du récit, on rencontre des personnages porteurs d'une lumière diffuse. Les saisons passent au rythme des marées et des tempêtes qui transforment l'île et l'homme qui y vit.

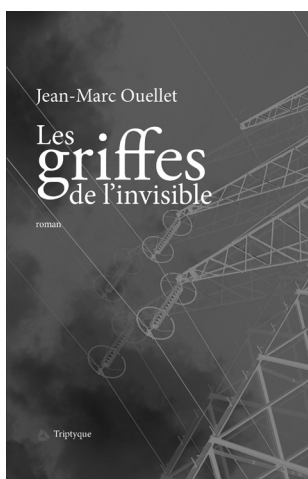


Marie-Christine Arbour

TRANS

roman, 236 p., 25 \$

Une fille trop curieuse s'ouvre sur un incident banal – un accrochage automobile à première vue sans conséquence – qui s'avérera le déclencheur d'un jeu de cache-cache narratif admirablement maîtrisé. Tout un réseau d'acteurs se croisent, s'aiment, se repoussent, mêlés à leur insu à ce fâcheux accident.



Jean-Marc Ouellet
Les griffes de l'invisible

roman, 196 p., 23 \$

Une menace rôde, invisible, perfide. Elle n'épargne personne, elle tue. Elle est partout dans notre quotidien. Il s'agit des ondes électromagnétiques.

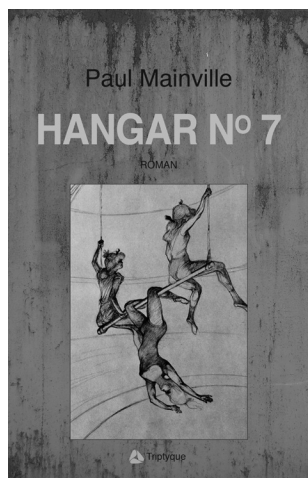
Alex Fournier est médecin. D'abord sceptique, de pénibles circonstances l'amènent à prendre conscience du danger. Il veut comprendre, se battre. Mais l'adversaire est puissant : étalant ses tentacules dans toutes les sphères de la société, repaire d'ambitieux sans scrupules, la mégacompagnie WBC est prête à tout pour préserver ses profits, pour consolider son monopole.



François Lepage
Pas d'autres dieux

roman, 162 p., 23 \$

Nous sommes en Belgique. Parvenus à l'âge adulte, deux frères jumeaux quittent le nid maternel et empruntent des chemins divergents. Lucas est un brillant économiste, spécialiste de la Bourse. Autiste, Antoine est un calculateur génial qui décrypte des clés informatiques réputées inviolables et prédit la météo mieux qu'un ordinateur. Et, surtout, après avoir entendu l'appel de Dieu, il décide d'aller vivre dans une abbaye. Cependant Lucas, sous l'influence de son ami libertarien Verchuren, a d'autres ambitions pour son frère, plus lucratives : il compte mettre à profit les dons d'Antoine pour prédire les cours de la Bourse.

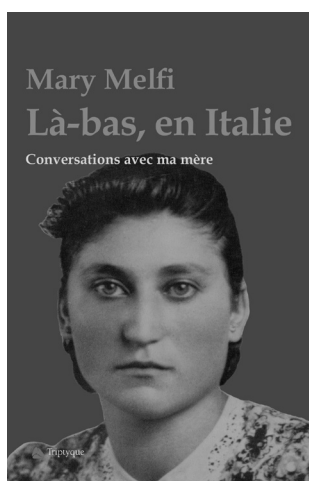


Paul Mainville
Hangar n° 7

roman, 208 p., 23 \$

1980. Une guerre ethnique éclate en Europe de l'Est. Pour survivre, les artistes de la troupe du Cirque des montagnes Bleues sont forcés de divertir ceux qui les tiennent prisonniers dans un camp. Si cet art était pour eux à la fois une passion et un gagne-pain, leurs spectacles quotidiens seront dorénavant synonymes de survivance.

Quelques décennies plus tard, à l'occasion du spectacle *Le cirque des ombres*, Miljenka présente son numéro de trapèze. Cette fois, il n'est plus question de survie, mais de rappel aux vivants de la tragique histoire de ses parents et de tous les artistes qui ont péri ou survécu au cours de cette guerre.



Mary Melfi

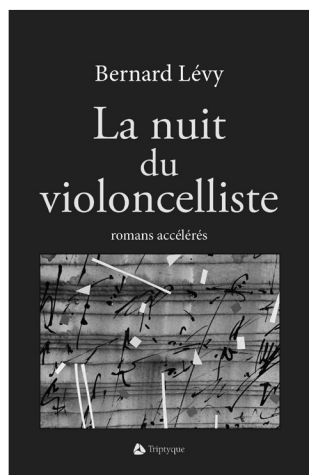
Là-bas, en Italie

Conversations avec ma mère

Traduction de Claude Béland

récit autobiographique, 337 p., 25 \$

Entre Montréal-Nord et Casacalenda, petite ville médiévale du sud de l'Italie, entre l'aube du XX^e siècle et le début du XXI^e, Mary Melfi multiplie les allers-retours dans le temps et dans l'espace et, par toutes petites touches, tisse avec tendresse, humour et autodérision, le tableau d'une réconciliation entre deux générations.

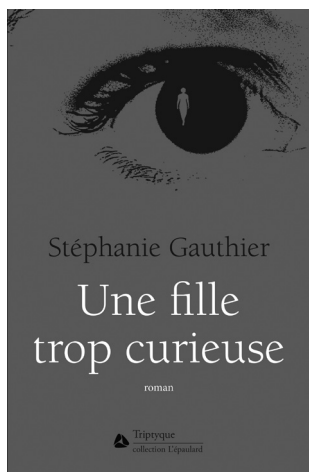


Bernard Lévy

La nuit du violoncelliste

romans accélérés, 180 p., 25 \$

Faites l'expérience : laissez-vous prendre par les péripéties où vous conduit le texte que vous avez choisi. Vous en aurez bien vite plein la vue ; il sera temps alors de fermer les yeux. Et ce ne seront plus ni des phrases ni des mots qui défileront dans votre tête mais des images fixes ou mobiles associées et assorties à des sons. Oui, ces caractères typographiques, fils d'écritures sages ou folles, immobiles ou animées, brûlantes ou douces qui se frôlent, s'entrechoquent, se caressent, se froissent ou se fracassent, vous invitent à ouïr leur bruitage.

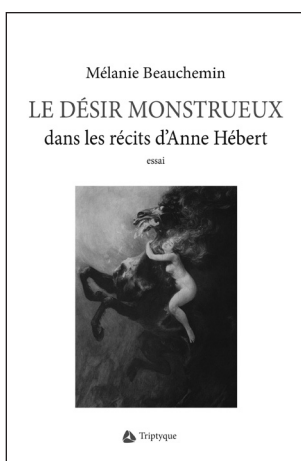


Stéphanie Gauthier

Une fille trop curieuse

polar, 294 p., 25 \$

Une fille trop curieuse s'ouvre sur un incident banal – un accrochage automobile à première vue sans conséquence – qui s'avérera le déclencheur d'un jeu de cache-cache narratif admirablement maîtrisé. Tout un réseau d'acteurs se croisent, s'aiment, se repoussent, mêlés à leur insu à ce fâcheux accident.



Mélanie

Le désir monstrueux

dans les récits d'Anne Hébert

essai, 196 p., 27 \$

Des *Chambres de bois* (1958) à *Un habit de lumière* (1999), les héroïnes d'Anne Hébert s'adonnent à une rêverie qui leur permet de plonger dans une autre vie. Elles explorent une révolte dont l'articulation passe par de la fièvre et des hallucinations.

La lecture des récits d'Anne Hébert amène à poser la question suivante: en quoi les transports érotiques constituent-ils une forme d'émancipation susceptible de rencontrer, par-delà la fièvre et le délire, une possible réalisation de soi?

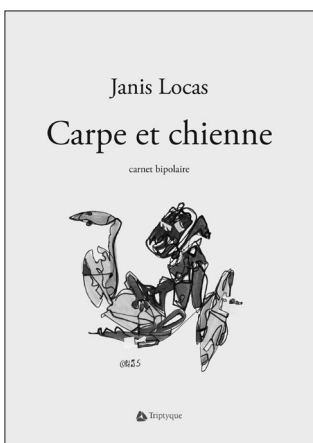


Robert Berrouët-Oriol

Éloge de la mangrove

poésie, 108 p., 17 \$

Afin de clore le triptyque inauguré avec *Poème du décours*, le poète nous propose cet *Éloge de la mangrove*: une ultime géographie de l'intime par la traversée des deux îles qui l'habitent, Montréal et Haïti. S'y retrouve encore une fois ce troublant chœur des voix qui hante le propos du poète.



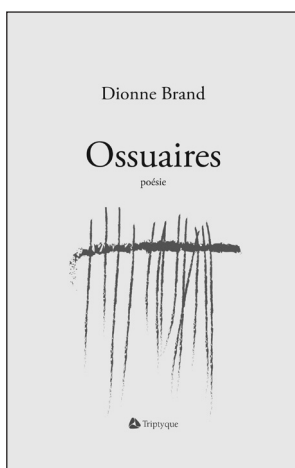
Janis Locas

Carpe et chienne

carnet bipolaire, 108 p., 17 \$

Carpe et chienne est l'occasion pour Janis Locas – reconnue déjà pour la vivacité de son écriture dans *La maudite Québécoise* – d'explorer une tout autre forme d'altérité dans ce carnet composé d'une variété de textes parcourant les extrêmes de l'humeur.

Le lecteur traverse en même temps que l'héroïne de singuliers moments de dépression, d'euphorie et de psychose, sans savoir où le mène cette expérience littéraire et humaine aussi déconcertante qu'inédite.



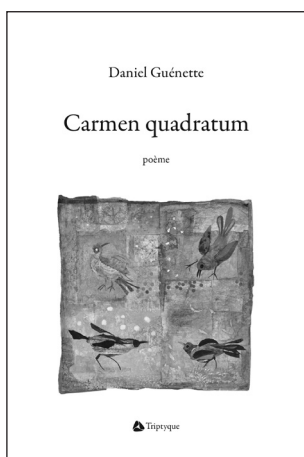
Dionne Brand

Ossuaires

Traduction de Nicole Côté

poésie, 85 p., 17 \$

L'œuvre de Dionne Brand a toujours été « un creuset de lyrisme incantatoire et de cinglante critique sociale » (Barbara Carey). En effet, couvrant à la fois l'intime et le collectif, *Ossuaires* opère une défamiliarisation par le biais du désancrage des mots : délestés de leur contexte immédiat, bardés d'images contradictoires, ceux-ci font perdre pied au lecteur, démantelant à mesure les itinéraires dans la cartographie des conventions de lecture, faisant ainsi ressentir de près ce monde hasardeux qui est le nôtre.

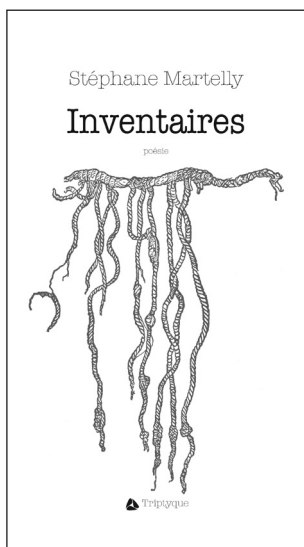


Daniel Guénette

Carmen quadratum

poème, 77 p., 17 \$

Carmen quadratum parce qu'ici le chant est carré, peu lyrique : carré également dans le sens où une construction rigoureuse préside à son élaboration. Il convient d'aborder ces textes par les quatre côtés de l'ouvrage. En ce sens, ce dernier repose sur une relation construite entre chacune des pièces des quatre mouvements du poème, dans leur ordre d'apparition dans chacun des mouvements.

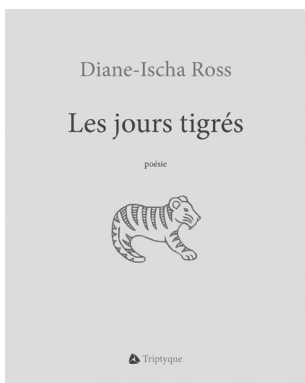


Stéphane Martelly

Inventaires

poésie, 60 p., 17 \$

Habité par un profond sentiment de perte, l'auteure s'attache à faire l'inventaire d'un monde qui se dérobe sous ses doigts : objets épars et incomplets, restes d'émotions, bouts de récits entendus ou inventés, bribes de conversations. Tout devient prétexte à cette poésie de l'inventaire. Par l'écriture, elle explore les formes d'un défaut de moyens, soit une tension qui ne s'exprime qu'à travers une ascèse exigeante, un délitement programmé des objets et des formes poétiques. Le titre *Inventaires* renvoie à cette esthétique de la liste et à cette idée très ancienne de l'écriture comme argument, comme "invention" (*inventio*).

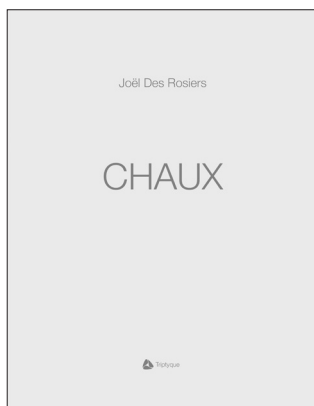


Diane-Ischa Ross

Les jours tigrés

poésie, 102 p., 17 \$

Les jours tigrés sont la chronique d'un double deuil, chacun raidissant la douleur de l'autre, l'empêchant de se liquider dans la vie qui reste. Mais il faut penser à l'avenir, le sentir, le refaire et accueillir toutes les bouées de vigueur, d'émerveillement retrouvé, les souligner. La poésie est un piège et un miroir à enchantement, à extase et comme une façon de maganner la peine comme la salade, pour qu'elle parte, de guerre lasse, quand on trouve la formule magique, l'équation. Laisser passer aussi: l'écriture agit comme l'eau.



Joël Des Rosiers

Chaux

poésie, 91 p., 30 \$

*pour le descendant
qui ne vit pas le jour
les îles de l'amante furent
un delta de sang*

*j'ai gardé en moi le cœur de l'enfant
des bouts d'objets qui valent
par l'odeur de la chaux
embryons desséchés qui obsèdent*

*que sa voix fût voix
de n'avoir jamais été entendue
des cordages d'amour je l'enserme
aux scansion du poème exaucé*



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS - UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom

Adresse

Ville, Province

Code postal

Téléphone

Courriel

Abonnement à partir du numéro

Depuis 1985,
les meilleurs
nouvelliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 35 \$

États-Unis 50 \$

Autres pays 65 \$

INSTITUTION

Canada 45 \$

États-Unis 60 \$

Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 65 \$

États-Unis 95 \$

Autres pays 125 \$

INSTITUTION

Canada 85 \$

États-Unis 115 \$

Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 90 \$

États-Unis 135 \$

Autres pays 180 \$

INSTITUTION

Canada 120 \$

États-Unis 165 \$

Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Paie ment en dollars canadiens. Si vous n'habitez pas le Canada, le plus simple est de payer avec votre carte Visa ou Master Card.

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone _____

Pays _____

Courriel _____

Je m'abonne pour

☐ 1 an/4 numéros

☐ 2 ans/8 numéros

☐ 3 ans/12 numéros

à partir du n° _____

☐ Chèque



☐ 

N° _____

exp. _____ / _____

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone: 514.523.77.72 • Télécopieur: 514.523.77.33

Courriel: info@xyzrevue.com • Site Internet: www.xyzrevue.com

**VOUS RECHERCHEZ UN PARTENAIRE
FIABLE ET POLYVALENT ?**



NOUS SOMMES FAITS L'UN POUR L'AUTRE.

Marquis est votre partenaire de choix pour
la réalisation de vos livres et publications reliées,
de la mise en pages à l'entreposage.

Que ce soit sur presse numérique ou offset,
notre équipe de plus de 300 experts trouvera
la solution qui vous convient.



MARQUIS

L'Art de trouver votre solution

1 855-566-1937

marquislivre.com





JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 \$ ☐

Étranger (*Transport inclus*).....69,02 \$ ☐

En librairie..... 11,50 \$

(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389

Internet : <http://www.exit-poesie.com>

Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner () me réabonner ()

À partir du numéro en cours () ou du numéro _____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque () Visa () Mandat ()

N^o : _____ Expiration : _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8

LE NUMÉRIQUE EN REVUES

LE RAYONNEMENT DE LA CULTURE QUÉBÉCOISE
DANS L'UNIVERS NUMÉRIQUE

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ETC MEDIA INTER CINÉMA 24 IMAGES CINÉ-BULLES SÉQUENCES
CRÉATION LITTÉRAIRE BRÈVES LITTÉRAIRES MÖBIUS XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ
L'INCONVÉNIENT QUÉBEC FRANÇAIS RELATIONS HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ
HISTOIRE QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES QUÉBÉCOISES LURELU
THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT JEU REVUE DE THÉÂTRE

Des revues qui couvrent l'actualité cinématographique, littéraire et théâtrale, analysent les grands enjeux de société, invitent à découvrir le passé et le patrimoine du Québec, donnent à lire les textes de nos écrivains, poètes et auteurs.

Un corpus unique et d'une grande richesse!

sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SODEP.QC.CA

POUR FEUILLETER OU VOUS ABONNER!

Conseil des arts
et des lettres
Québec



Design graphique © www.piggydesign.com



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE

revue
le passeur

La FQLL a mis en service plusieurs programmes favorisant l'émergence d'activités participatives de loisir littéraire dans toutes les régions du Québec.
Information : www.fqll.ca

MÖEBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)

4 numéros /1 an

Individu:	• au Canada	1 an: 35 \$	2 ans: 60 \$
	• à l'étranger	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$
Institution:	• au Canada	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$
	• à l'étranger	1 an: 100 \$	2 ans: 190 \$

La collection complète :

(environ 130 numéros) + un abonnement d'un an

• au Canada	individu:	350 \$
	institution:	450 \$
• à l'étranger	individu:	400 \$
	institution:	500 \$



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MÖEBIUS

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1 Canada

Tél. et téléc.: (514) 597-1666

Courriel: triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet: www.revuemoebius.qc.ca

Nom: _____

Adresse: _____

Courriel: _____

Tél. : _____

Je m'abonne à partir du numéro _____

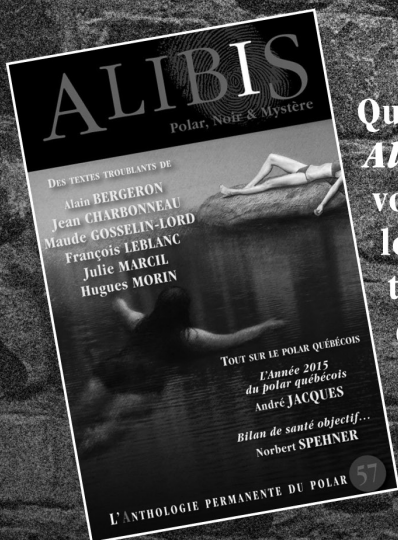
Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an



POLAR NOIR MYSTÈRE

Vous aimez

les bonnes histoires policières ?



Quatre fois l'an
Alibis
vous offre
les meilleurs
textes
du genre !

VOUS POUVEZ DÉSORMAIS VOUS ABONNER EN LIGNE
GRÂCE À NOTRE SITE TRANSACTIONNEL !

• FICTIONS • CHRONIQUES • LECTURES • NOUVEAUTÉS •
et un complément gratuit téléchargeable au
www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

Je m'abonne pour

PAPIER

☐

1 an : 34,79 \$ (taxes en sus)

☐

2 ans : 65,23 \$ (taxes en sus)

NUMÉRIQUE

☐

1 an : 20,00 \$ (taxes en sus)

☐

2 ans : 39,00 \$ (taxes en sus)

(pdf ou epub)

NOM

ADRESSE

Tél. / courriel

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

418-837-2098

M057

www.revue-alibis.com



GARANT DES FORÊTS
INTACTES

Tous les numéros de la revue *MŒBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

LA RUE

GUILLAUME BARIL

BERTRAND BERGERON

JULIE BOSMAN

RAYMOND CARON

ALEXANDRE CHÂTEAUNEUF

HENRI CLERC

MARTINE DELVAUX

MARJOLAINE DESCHÊNES

JULIE DUGAL

FRÉDÉRIC DURAND

ARIANE GÉLINAS

CATHERINE GIROUARD

DAVID GOUDREULT

CÉCILE-MARIE HADRIEN

MONIQUE LE MANER

GENEVIÈVE MARLEAU

FRANÇOIS MARTIN

KIEV RENAUD

HECTOR RUIZ

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT

Diane Vincent écrit à Murakami Haruki

UN NUMÉRO PILOTÉ PAR OLIVIER GAMELIN



12\$